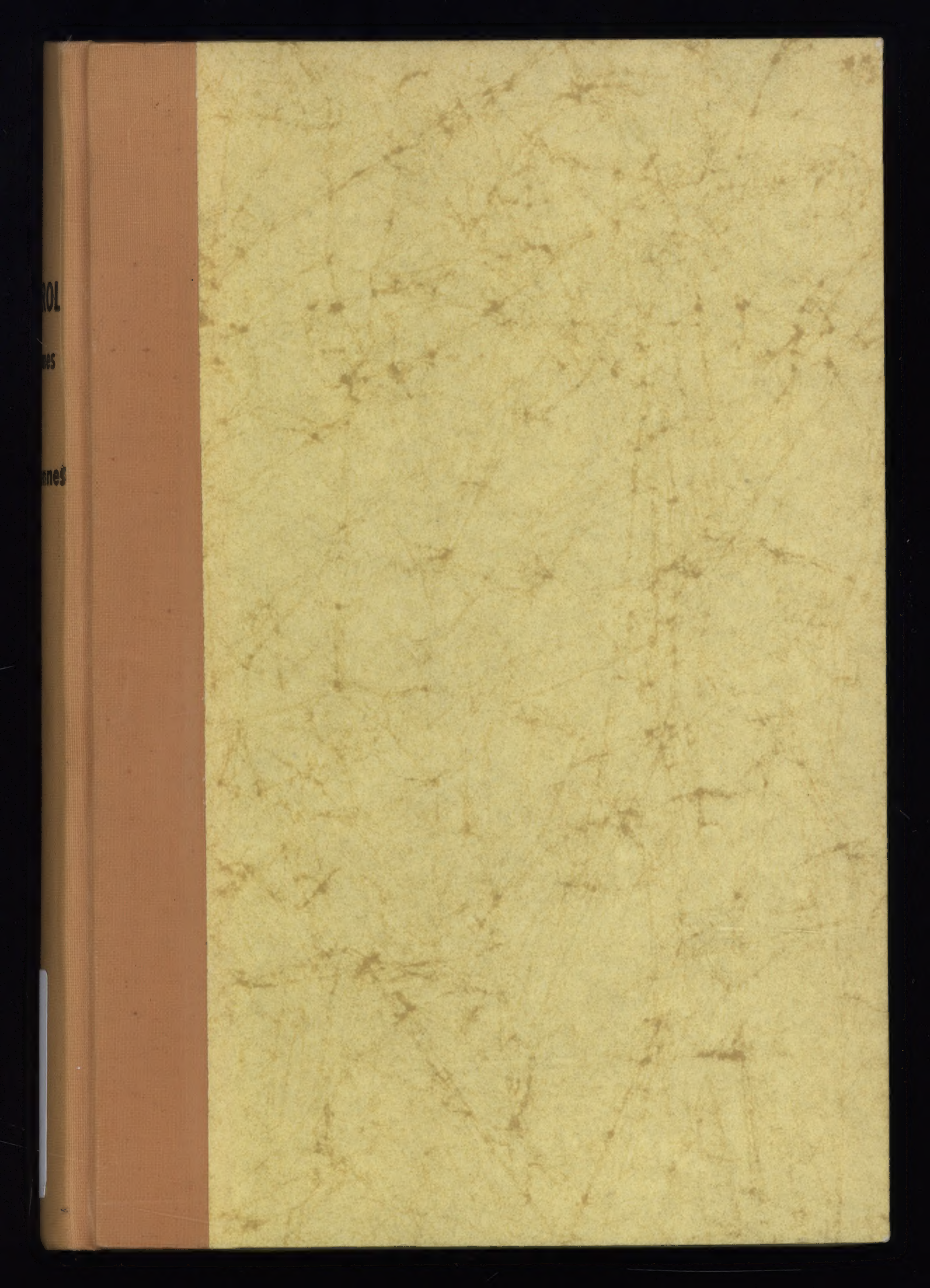


Une Femme

CHEZ

les Sahariennes



Mme JEAN POMMEROL

Une Femme chez les Sahariennes

(ENTRE LAGHOUAT ET IN-SALAH)

90 Illustrations d'après les Dessins et Photographies de l'Auteur



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

DU MÊME AUTEUR

Les six Filles de Frau Soferl, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Vierges d'ailleurs, sensations viennoises, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Une de leurs Étoiles, scènes viennoises, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Déraciné, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Le Péché des autres, 1 vol. in-18 jés. 3 fr. 50

La Faute d'avant, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Le Crible, 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

L'Haleine du Désert, roman.

THE GETTY RESEARCH
INSTITUTE LIBRARY

Au Capitaine CHARLES *RICHARD*

J'offre ces pages de mon carnet de route, vécues entre ciel et sable, sous la magie du grand soleil...

J. P.

UNE FEMME CHEZ LES SAHARIENNES

I

QUE SONT-ELLES ?

Voici ce que je réponds (et ma qualité de femme m'a permis de les connaître, de pénétrer dans leurs esprits imparfaits, respirant le même air qu'elles, campant sur les mêmes sables qu'elles, honorée de leur intense et trop démonstrative amitié) :

En chaque grande tribu, en chaque îlot sédentaire, elles ont un costume, une superstition d'amulettes, des usages et des mœurs à part. Leur cœur est modifié d'un peu plus de hardiesse ou d'un peu plus de crainte. Leur corps, toujours souple, est gracile ou potelé.

Leur visage est mat, ou bistré, ou rose; mais les traits généraux de leur caractère *restent identiques* — forte empreinte reçue du climat terrible, du mode de vie simpliste et de la foi



musulmane professée, depuis neuf siècles au moins, par toutes les races du Désert.

Leur âme est légère, puérile, sournoise — sans scrupules, parce qu'elles se croient à peine une demi-âme, depuis Mahomet. Ce sont des esprits imparfaits, comme je le disais tout à

l'heure, dans le sens spécial d'inachèvement, de *flou* surprenant : tel l'état d'une maquette à peine ébauchée. Gourmandes, voluptueuses, félinement moqueuses et menteuses, encore sont-elles moralement supérieures aux femmes des Arabes et des Berbères du Tell, là-haut vers le Nord. Elles possèdent, mieux que ces dernières, la beauté des allures, la fierté de l'existence au grand air. Tant qu'elles sont jeunes, elles tiennent de la chatte, de la gazelle et de l'antilope. Elles sont intéressantes, infiniment, mais à la façon des antilopes et des gazelles...

*
* *

Leurs yeux noirs ou glauques, agrandis de *Khoheul* depuis le jour de leur naissance — leurs yeux pleins de câlinerie, de réticence et de mystère n'ont jamais vu qu'un paysage ; aridité fauve, immensité blonde, coupée par-

fois de rochers, bossuée de dunes, parsemée çà et là des rondes touffes grises du *diss* et du *drinn* (1). Comme arbre unique (et rare), le palmier — décoratif, mais si monotone. Comme diversion unique, les ossements épars des chameaux défunts. Et là-dessus, le soleil féroce, montant et descendant à travers un ciel de fournaise, implacablement bleu...

Leurs yeux n'ont jamais vu que l'ombre chaude et tamisée de la tente, ou l'ombre obscure et mélancolique des maisons de terre battue — encore les femmes des villes (quelles villes !) n'ont-elles jamais pénétré sous une tente, et les femmes des tentes, bien rarement dans une maison. Le cycle de leurs idées, par la dure force des choses, est donc restreint, et le vocabulaire de leur langage est aussi restreint que leurs idées.

Elles savent que leurs doigts à elles filent la

(1) Graminées sahariennes, verdâtres pendant quelques jours au printemps, séchées pendant le reste de l'année, et croissant en talles espacées, derrière lesquelles le sable s'amasse.

toison des brebis ou le poil rugueux des chameaux. Elles savent *qui* teint la laine, *qui* la tisse, *qui* la noue en franges, car c'est encore elles-mêmes dont les mains industrieuses pré-



parent la couleur, tordent les brins, tendent la « chaîne » du métier. Mais elles ignorent *qui* peut fabriquer les cotonnades ou les foulards apportés par les caravanes. Elles ignorent *qui*, entendez bien : si c'est un homme, ou un ange, ou un démon, ou un djinn. Je parle de celles,

naturellement, que notre civilisation *roumie* n'a effleurées ni de sa science, ni de ses vices — de celles composant le grand nombre, la grande masse — des vraies femmes du vrai Sahara.

Cependant, l'étendue triste n'oppresse pas leur gaieté : leur rire tinte haut et clair. L'exiguïté de la tente ou de la demeure d'argile n'entrave pas leur liberté de mouvements ; la pauvreté de leur langage ne les empêche pas de savourer l'instinctive poésie des chants qu'elles se transmettent. En elles, pour nous attirer, il est un je ne sais quoi, supérieur à l'intelligence, à la beauté réelles : c'est la parfaite résignation (après des crises de révolte furieuse) à leur sort tel qu'il fut fixé par l'ange-écrivain, scribe d'Allah — et la parfaite harmonie de leurs ornements, de leur sourire, de leur voix, de leurs gestes, avec le milieu poignant et prenant qui les a modelées...

*
* *

J'aurais voulu, ceci exprimé, entrer tout de suite dans le « vivant » de leur existence, car aucune théorie ne vaut un détail observé. Seulement, abréger serait allonger. Il faut, pour comprendre les diversités des mœurs, une notion de la diversité des origines. Je me souviens des perplexités, de l'ahurissement plutôt, où me jetait, au début de mon voyage, cette variété de la *race*. Voilà l'embarras que deux ou trois pages dissiperont peut-être — deux ou trois pages que tout lecteur, soit impatient, soit documenté, peut tourner.

LA RACE.

Point important, seul facteur des différences que le climat n'a pas nivelées, et dont ceux qui de près ou de loin étudièrent cette contrée, si mal connue encore, ne s'occupent pas assez. Ils ont confondu parfois la race *arabe* avec la race

dite *berbère*, que d'aucuns croient autochtone et qui, en réalité, représente la fusion de plusieurs races venues d'Asie, mêlées, au Nord, de quelque élément ibérique, étrusque, carthaginois, pélasgique, et de la véritable race autochtone, inconnue, mystérieuse, mais dont on découvre les indéniables traces. Au Sud, les prétendus Berbères ont ajouté à tous les sangs énumérés ci-dessus, celui d'infiltrations éthiopiennes, égyptiennes, persanes, tyrrhéniennes. Toutes les tribus du Tigre, de l'Euphrate, toutes celles du Bas et du Haut-Nil ont apporté leur contingent d'esclaves fuyards ou de réfugiés, peureux des guerres. — Et de ce fait la femme du Sahara, en ses types multiples, incarne aujourd'hui les femmes de nations abolies et de peuples disparus...

Pourquoi négliger, sur ce sujet des races dites Berbères, les opinions de Salluste ? Pourquoi ? Salluste était instruit, avisé — trop pour être probe, dit-on. Mais ses concussions blâmables, non prouvées d'ailleurs (l'aurait-on fait proconsul d'Afrique ?) n'impliquent en rien

ses capacités d'observateur. Gouverneur d'une province barbare, exilé de Rome, s'ennuyant, il interrogea longuement au but de se distraire les « anciens » du pays. Il s'enquit des traditions qui dès lors s'effaçaient ; il nous l'explique lui-même, et je me demande quel motif l'eût poussé à n'être pas sincère. Or, d'après lui, les Maures de la Mauritanie (*Tell et Mogh'reb* actuels) étaient des Mèdes et des Syriaques. Les colonies de Carthage occupaient tous les comptoirs, le long de la côte d'Ifrikia. Au second plan, les Numides ; en arrière de ceux-ci, les Gétules ; enfin les Garamanthes, indiqués par Salluste comme originaires d'une patrie distante, infiniment lointaine.

Donc, au résumé :

Des races étrangères, en nombre mal défini, venant errer sur cette terre africaine qui dévorait leurs forces et modifiait leurs énergies. Puis dessous, cette irretrouvable race autochtone. Et de nouveau, vers le ve siècle, pendant qu'au Nord les Vandales ravageaient la côte, des intrusions de l'Est (Abyssinie, Haute-Égypte,

Tyr), races plus modernes comme arrivée que les premières, mais également antiques, débris d'un monde dispersé que nous reconstituons, mais que nous ne comprenons plus...

A divers degrés de mélange, elles ont con-



tribué aux divers groupes de la race Berbère. (Nous garderons ce nom banal et général, puisque l'usage l'a consacré.) Le Sahara compte trois principaux de ces groupes: les *M'zabites* ou Mozabites, les *Rouar'a* de l'Oued-Rir, et les *Touareg*, sans y comprendre les populations des *ksour* (villages fortifiés), qui sont « presque » des Berbères, et « presque » du Sahara.

Quant à l'*Arabe*, dernier survenu, plus harmonisé que nul autre avec l'horizon de sables,

il occupe tout ce que le Berbère n'occupe pas. Il s'est allié à ce dernier par des mariages, assez souvent — bien qu'il s'en défende comme d'une tare ou d'une mésalliance. Mais sa race cependant s'est conservée, définie, caractéristique, très nombreuse. Race orgueilleuse et misérable, fille d'Abraham et d'Ismaïl, fière d'avoir donné naissance au Prophète, fière aussi de sa propre paresse et de son apathie, opposée à l'activité et à la compréhension plus vives du Berbère :

« La lenteur vient de Dieu, dit le Koran, et la précipitation vient du diable. »

Les tribus nomades des *Chaânba*, que leurs pirateries ont rendues célèbres, celles si importantes des *Larbâa*, celles des Ouled-Yaya, des *Saïd-Otba*, des Beni-Thour, et combien d'autres, sont au sud de l'Algérie les Arabes actuels du Sahara, «de ces régions consumées par les ardeurs du soleil (pour continuer à citer Salluste), où le ciel est sans pluie, la terre sans sources, où les habitants sont sains et robustes, durs à la fatigue, légers à la course... »

En vérité, ce chapitre semble écrit d'hier.

*
* *

Désormais nous distinguerons, par conséquent, deux grandes espèces sahariennes, diffé-



renciées plus apparemment dans le sexe faible que dans le sexe fort ; car le « chiffon » ne perd jamais ses droits, même au Désert. Il n'est pas uniforme comme le beurnouss des hommes.

Femmes arabes — femmes berbères — et leurs subdivisions en îlots ou en tributs.

Les femmes berbères sont plus grandes, plus belles — quand elles sont belles. Les femmes arabes sont plus souples, plus gracieuses, plus félinement jolies — quand elles sont jolies. Toutes supportent les souffles de cet air embrasé; toutes en sont vieillies avant l'âge. Mais leur enfance a la grâce sauvage du bourgeon qui s'entr'ouvre, et leur courte jeunesse, le charme de la fleur d'un jour...

II

CHOSES VUES D'ABORD

(Race Arabe)

En feuilletant mon carnet de route, j'aperçois, parmi les premières pages, trois notes soulignées d'un trait dans la marge :

« *Laghouat, Novembre 1898.*

« *Nomades du marché.* — Des hommes en
« blanc, de toute condition, circulent, s'affai-
« rent, crient, courent, se disputent. Quelques-
« uns, agenouillés près de leurs denrées,
« s'apostrophent et rient. Sommeils insouciants
« çà et là sous le soleil ou à l'ombre. Jeux,
« bavardages, exclamations, grosse hilarité
« devant les masures décorées du nom de cafés.
« — L'Arabe contemplatif, assis devant sa

2

« tente, anéanti dans l'idée du *Mektoub*, serait-
« il un mythe? Je ne retrouve ici, de mes
« impressions préconçues apportées sans le
« vouloir avec mes bagages, que la magnifi-
« cence du geste. Mais ce geste : protestation,
« dignité véhémente et biblique, ce n'est pas
« celui d'un chef qui jure de sa fidélité ou de
« sa haine (les chefs que j'ai vus, tous très gros,
« remuent peu les bras). C'est tout bonnement
« le geste d'un Ouled-Sidi-Atallah qui vous
« offre un mouton maigre, ou le geste d'un
« mendigot qui souhaite vous extorquer *zoudj*
« *sourdi* (deux sous). »

« *Laghouat*....

« Je cause avec des « Sudistes » expérimen-
« tés, et ce qu'ils me disent m'étonne. Ensuite
« nous interrogeons quelques gens des tentes,
« nomades Hadjadje, nomades Mâam'ra, de la
« grande tribu des Larbâa. Mes illusions tom-
« bent l'une après l'autre. L'amour de l'Arabe
« du Désert pour son cheval? Fiction. Il cote
« la bête à sa valeur marchande, ou selon le

« service qu'elle lui fait; mais il ne la flatte « jamais, ne lui parle jamais, pas plus qu'il ne « parlerait aux rocs de la Chebka. D'ailleurs « peu de chevaux dans le véritable Sahara, on



LAGHOUAT.

« me l'affirme. Quand je m'enfoncerai vers le « Sud-Est ou le Sud, ils disparaîtront, et la « classique vision d'un fusil brandi au-dessus « d'une crinière mouvante, derrière quoi flotte « royalement un vaste beurnouss, cette vision « me deviendra plutôt rare. — Le fusil lui-

« même? Le beau «fusil bronzé» des romances?
« Fiction presque aussi. Le Nomade, il est
« vrai, ne quitte guère le sien, le porte bizar-
« rement en sautoir tout le jour et parfois
« toute la nuit, mais il se garde de le nettoyer.
« Il le conserve chargé pendant des mois ou
« des années. Il le répare avec des vieux débris
« de boîtes à conserves *roumies*. S'il tire, l'arme
« éclate entre ses doigts. — Ses femmes ne
« pourraient-elles au moins la lui entretenir,
« la lui fourbir? — *Ses* femmes!... Le pluriel
« est inutile ici. Sauf exception, notre Nomade
« n'a qu'*une* femme, à la fois du moins (car il
« en change). La polygamie, luxe de Caïd,
« comme le beau cheval et le bon fusil. Et
« encore, les Caïds se contentent-ils souvent de
« ces deux derniers luxes.

« Une seule femme légitime? Ainsi qu'un
« laboureur de la Beauce? Ainsi qu'un brave
« bourgeois de Nuremberg? C'est incroyable!

« Et les concubines?

« Le Nomade n'a guère de concubines.
« L'Arabe sédentaire du Sud assez peu fré-

« quemment non plus. Une seule femme en
« tout... »

« *Dakhla.* — L'Agha Djelloul-ben-el-Hadj-
« Lakhdar (fils du grand vieux Bach-Agha com-
« mandant ces tribus dont le parcours s'étend
« presque jusqu'à Ouargla) m'exprime de son
« mieux l'étonnement que lui causent nos
« idées sur les femmes de son pays. De sa
« femme à lui, bien entendu, il ne souffle mot :
« cela ne sied point. Mais celles d'autrui, la
« civilité musulmane lui permet d'en parler,
« du moment qu'il généralise. Et voici — ô
« nouvel accroc à mes croyances sur les mœurs
« des Nomades ! — ce qui résulte de ses
« déclarations :

« 1° La femme arabe saharienne est relati-
« vement très heureuse ;

« 2° Elle n'est pas séquestrée ;

« 3° Elle n'est jamais surchargée de besognes
« pénibles, encore moins maltraitée, encore
« moins battue, sauf en cas d'adultère surpris ;

« 4° Elle n'a que trop d'influence sur son

« mari, et le mari n'a que trop peu d'influence « sur sa femme. Quant aux fils adultes, la « mère les fait marcher *kif-kif sous la ma-* « *traque* (*sic*). Elle est, cette mère, *sur leur* « *tête et sur leurs yeux*.

« Hem ! hem ! Je tousse poliment. Le bon « Agha paraît tellement brave homme !... Je « vérifierai moi-même, de toute ma possibilité « d'enquête personnelle, ces assertions qui me « paraissent étranges, déroutantes et témé- « raires. Effectivement, ces détails admis comme « réels, que restera-t-il de l'image nette, pré- « cise, mise en nos cerveaux par les récits ou « les livres de ceux d'avant nous?...»

J'ai transcrit ces trois notes, parce qu'elles se trouvent *exactes* et qu'elles sont révélatrices des états d'esprit par lesquels j'ai dû passer. J'arrivais au Sahara, pleine de bon vouloir observateur, munie de renseignements (!), à peu près informée sur la géographie, sur l'histoire, la religion officielle, l'organisation sociale de ces peuples. J'essayais de m'infuser quelques

notions de linguistique ; je venais de puiser des indications dans les ouvrages anciens, arabes, latins ou grecs. J'avais même compulsé, jadis, de célèbres papyrus : ceux de la collection formée par l'archiduc Rainer, à Vienne. Avec tout cela, je ne savais rien de la Vie au pays désolé que je sentais devoir aimer un jour — rien, rien, rien — et malheureusement, beaucoup de ceux l'ayant habité n'en savent également que ce rien, pas davantage.

Or, au contact de la réalité, mes jugements, influencés jusque-là par la tradition romanesque, s'écroulèrent. Ce fut tant mieux, car la poésie de convention n'atteint jamais celle des choses mêmes, envisagées dans leur vrai sens, éclairées de leur vrai jour...



Chaque matin, chaque après-midi, je m'en allais par les rues et les ruelles, à la recherche de types curieux. Je croisais les femmes empaquetées de leurs voiles. Je les suivais et, lors-

qu'elles rentraient chez elles, je pénétrais sans invitation dans leur maison basse (*dar*) aux tortueux couloirs d'entrée. De longues minutes s'écoulaient, en face de leurs visages dévoilés, hostiles ou souriants. J'examinais, autour de la cour étroite, les misérables cases nues et sombres décorées du nom de chambre (*bet*).



Les métiers à tisser s'érigeaient dehors, à côté des ustensiles. Au fond d'une sorte de bauge dépourvue d'air, s'entassaient les pierres frustes d'où le feu du foyer lançait une âcre fumée rousse. Tout ceci m'était montré, expli-

qué même. — Cependant la défiance, comme un mur intangible, interposait son ombre entre ces femmes et moi. Et plus je me hasardais loin, dans les jardins de l'oasis, ou vers les rocs au pied du fort, devant lesquels campent les Nomades — plus la tente remplaçait le gourbi — plus je sentais cette réserve grandir, jusqu'à l'inimitié.

Mon but n'était pas atteint. Je voyais bien les étoffes dont elles se drapaient : la *malefa* bariolée, enroulée au corps, retenue sur les épaules par deux longues épingles d'argent (*richett*) ; l'*ougaya* blanche qui tombe de leur coiffure, et qu'une *m'zima* ciselée rattache à la hauteur des seins ; la *maharma* de soie, rouge, bleue, verte, drapée sur leurs tresses. Je voyais les bracelets de leurs bras fuselés, les *khalkhat* de leurs chevilles minces. Mais leur âme m'était fermée, absolument, et même leur pensée la plus simple, et même leurs plus coutumières actions.

Un peu découragée, je m'intéressai par compensation aux travaux des hommes, qui forgent,

liment, cisellent, brodent, cousent en public. Ce sont eux, les couturières du Sahara. Je fis de brillantes connaissances dans le monde des cordonniers pour babouches, des cardeurs de laines, des tondeurs d'outres. Je me familiarisai chez les marchands de dattes et chez les commerçants en fèves et en oignons. J'entrepris aussi de longues causeries avec les gros bonnets (ici, les gros *cabouss*) de l'endroit, les « personnages » promenant au soleil la majesté de leurs *haïks*. Et voici qu'un nouvel horizon féminin s'ouvrit pour moi.

En Europe, c'est par la femme qu'on apprend à comprendre un peu les hommes, du moins le rouage de leurs arrière-pensées et le mobile de leurs actions : la femme-mère, la femme-épouse, la femme-maîtresse. Au Sud-Algérien, au Sahara, c'est grâce aux hommes, Arabes ou Berbères, que j'ai pu comprendre les femmes. La volonté masculine m'introduisit dans l'intérieur de la famille (*heurm* — harem), m'assurant le bon accueil. Ceci devint évident, plus tard, à mesure que je m'éloignais des pays

civilisés — mais au début même, le fait était déjà sensible. Je représentais, aux yeux des notables, à ceux des « négociants », une *taleba*, autrement dit une *savante* (!) — quelque chose d'hybride tenant le milieu entre le médecin, l'écrivain public, le fabricant de complaintes et le député influent, apte à faire pleuvoir décorations ou emplois. L'appui bienveillant de l'autorité militaire étayait ces suppositions. D'où le désir, chez beaucoup, de m'obliger ; et chez d'autres, l'espoir plus désintéressé de me voir rectifier les erreurs des *Roumis* (étrangers, Français, Européens). Certains m'ont prodigué leurs théories particulières ; mais ils m'ont fourni en même temps le moyen de les contrôler : « Tu regarderas *comme c'est chez nous* ; tu seras d'accord que c'est mieux qu'en France » (*sic*).

Selon le mot populaire, très expressif, j'en ai pris et j'en ai laissé : il ne m'a pas moins été découvert, ainsi, des perspectives que je n'aurais peut-être pas aperçues toute seule. —

— Et si les réceptions (?) qui s'ensuivirent

(où les femmes avaient pour consigne l'amabilité quand même) semblaient guindées, forcées, artificielles, j'ai presque toujours pu, par des



TRESSEUR DE CORDON.

revoirs fréquents, remettre « au point » le ton de nos relations. La confiance d'une femme de ces pays commence à l'instant précis *où elle ne s'occupe plus de vous complaire*, où elle vous traite en quantité négligeable. C'est le sans-gêne de l'amitié. La « visitée » reprend alors ses occupations, ou ses bavardages avec ses amies : votre présence devient analogue à celle d'un meuble — jusqu'à l'heure où l'on se res-

souvient de vous, pour vous abreuver de *caouah* (café), vous bourrer de confitures, vous inonder de parfums rances et vous dévorer de caresses : « Tu es mon amie, tu es ma sœur ; ma maison est à toi, et tout ce qu'elle renferme, et la vie de mes enfants, et ma vie même si tu la désires ! » Et des regards profonds vous enveloppent, où paraît s'éveiller d'un rêve l'âme endormie des siècles passés. Les yeux se noient d'affection passionnée, violente tendresse de quelques minutes (intermittentes), mais à peu près sincère *au moment* où elle s'exprime. Ensuite, c'est fini, le feu s'éteint, le « caouah » refroidit, l'amitié reploie ses ailes, et tant d'amour se change au besoin en haine ou en hostilité sournoise, inconsciente rançon des nerfs déraisonnables dont on a subi l'élan...

III

LA BEAUTÉ

(*Race Arabe*)

Un jour, le hasard de mes pas m'amena vers un coin d'oasis, chez des nomades Ouled-Zïane (1). Les murs de clôture en boue séchée s'effritaient le long d'une ruelle grise, couleur de Désert. Et la petite porte basse s'ouvrait aux seuls initiés, au mari, au jardinier nègre (un nègre ne compte pas pour la pudeur arabe, c'est un ancien esclave-serviteur).

(1) Les Nomades possèdent souvent, dans les murs d'un *ksar* (ville ou village fortifié) soit un magasin, soit un jardin, soit l'un et l'autre. Le magasin sert à abriter les grains, denrées de consommation ou d'échange. Le jardin sert de lieu de campement, et les dattes de ses arbres seront emportées comme nourriture ou marchandise lors des déplacements.

Je n'avais pas encore obtenu, quand je frappais à cette petite porte, les complets résultats diplomatiques dont j'ai parlé tout à l'heure.



Et l'homme qui m'ouvrit n'attendait pas non plus de moi des remèdes ou des titres honorifiques. Mais cependant, pour lui aussi, je figurais cette Roumïya (Romaine, étrangère), cette voyageuse qu'on avait vu saluer par les spahis du Bureau arabe (! !). Dans la façon dont

il remuait, en la primitive serrure, sa clef de bois crénelée longue de cinquante centimètres, on sentait une déférence mitigée de contrariété. — Car une crainte leur demeure toujours, à ces maris sahariens : celle des propos imprudents qu'on pourrait tenir à leurs femmes et des émancipations qu'on pourrait leur suggérer.

Il me dit laconiquement, son bras tendu vers un groupe invisible :

— Les femmes sont là-bas.

— Où, là-bas ?

Des carrés du jardin, alternés de carottes sahariennes et d'orge verte, une odeur chaude de verdure montait. Et le charme doux des soirs tombait sur les figuiers blancs, qui perdaient leurs feuilles d'automne... Et derrière les grands palmiers trop droits, trop symétriques, le soleil brasillait avant de s'enfouir dans le sable, en son subit départ de chaque couchant... Heure divine, non de paix, mais de calme et de tristesse ; impression de néant qu'on savoure après la brûlante tragédie du jour !

— Les femmes sont là-bas.

L'homme me guidait maintenant. C'était un de ceux que les belles admirent, aux jours



triomphants de la *fantasïya*... Un de ceux qui s'entourent d'un nuage de fumée blanche, comme d'une auréole de nobles vainqueurs. Soudain, il s'effaça, et derrière un grenadier dépouillé, les femmes m'apparurent. Pauvres

femmes, de pauvre famille, en de pauvres habits. L'une — l'épouse — jeune, mince, fine et jolie malgré le hâle du Désert. L'autre — la mère (non pas de la femme, mais de l'homme) — ridée, desséchée, une ruine. Elles avaient quitté leur tente de laine, dressée là tout près, pour un mauvais réduit de *toub* (1), large d'un mètre et demi, long de trois mètres, au sol de terre à peine battue, sans aucune porte pour le clore, mais qui leur donnait cette illusion et cet orgueil d'habiter « une maison », comme des sédentaires.

— *M'sell kher alikoum !*

Elles ne répondirent pas à mon salut, balbutié dans leur langue si réfractaire. Elles demeuraient muettes, stupéfiées, et seulement sur une remarque de l'homme, elles se décidèrent à prononcer :

— M'sell kher !

Les mains de la vieille tenaient une quenouille ; les mains de la jeune balançaient un

(1) Terre séchée, agglomérée en forme de briques rectangulaires ou rondes.

berceau, un petit « bassour » de branches tordues, nid sans fond, sans rebords, sans confortable, suspendu au toit par une ficelle d'alfa. Et là-dedans, invisible sous un tapis replié, l'enfant dormait. Et nul autre objet n'était dans leur « demeure de la ville » que ce meuble aérien, et la marmite pour la *merga*, et deux misérables couvertures (fréchias) pour le repos de la nuit commençante.

Je n'ai rien pu tirer de ces femmes, sauf le sempiternel dialogue avec lequel on débute toujours :

— Comment vas-tu?

— Bien. Et toi?

— Bien.

— Et ta famille?

— Bien.

— Et tous les tiens?

— Bien.

— Comment t'appelles-tu?

— Messaouda.

— Quel âge as-tu?

— Je ne le sais pas; Allah le sait.

— Combien as-tu d'enfants?

— Un, que voilà.

— Est-ce un garçon?

— Oui.

— Quel nom a-t-il?

— Le nom de ses pères.

— Quel âge a-t-il?

— Allah le sait.

Rien, vous le voyez. (1) Cependant, aucune de mes visites de découverte ne m'avait tant impressionnée jusqu'ici. Etait-ce harmonie de la scène et de l'heure? ou cette image de la famille, rarement aussi réduite, aussi *résumée?*

Le lendemain, à travers d'autres tableaux, je revoyais malgré moi celui du jardin clos d'où montait l'odeur de verdure, enveloppant de sa douce âcreté la tente et la maison de mes Nomades. Pauvres, ces gens, mais non misérables. Simples, mais non sauvages. Pri-

(1) A mentionner aussi la presque impossibilité de photographier les femmes, qui hurlent et se voilent le visage dès qu'elles soupçonnent même la « présence » d'un objectif. La ruse seule peut les abuser.

mitifs, mais avec cette sensibilité particulière et contenue qui se rapproche de l'extrême civilisation.



M'étaient-ils sympathiques ? Non. Les races aussi lointaines ne peuvent guère l'être, au sens cordial du mot. Et nous avons pour celle-là, qui rampe et se dérobe, sournoise — qui ruse, qui trompe et nous méprise — nous

avons un dédain latent, sentiment des vainqueurs envers les vaincus.

Alors pourquoi revenaient-ils en mon souvenir, l'homme aux gestes dignes, l'enfant invisible dans le petit berceau, la vieille mère hiératique et comme pétrifiée, et la jeune femme, grande, droite et mince, fine et jolie, coulant vers moi le demi-sourire de sa bouche arquée, puis l'énigmatique œillade de son regard noir?

Je le compris finalement : c'est qu'ils représentaient pour moi la Beauté.



La Beauté, sphynx divers et fugace, ne m'avait pas attirée en ce commencement de mon voyage, parce que trop de choses nouvelles absorbaient mon attention. Elle émane pourtant de tout ce qui vit, respire ou soupire. Mais nous l'appelons étrangeté quand elle diffère de nos habitudes, laideur quand elle vient les choquer — et nous la nommons de son

nom uniquement si elle se rattache à l'idéal que nous nous sommes fait, ou à celui plus banal que notre éducation, notre art civilisé, notre morale et le jugement de notre prochain ont incrusté dans notre cerveau.

La Beauté, c'est aussi ce qui caresse nos instincts et nos perversités. C'est le parfum qui nous stupéfie, l'acidité qui nous réveille. Il y a donc, en somme, autant de sortes de Beautés qu'il existe de races et, dans ces races, autant qu'il existe d'individus. Pierre ne juge pas comme Paul, ni Paul comme Pierre. Différence de tendances et de sensation, soit sur les détails, soit sur l'ensemble. Comment mettre tout le monde d'accord? Comment concilier les opinions diverses? Tâche courageuse. Je vous dirai simplement (d'une couleur, d'une mélopée, d'un attrait voluptueux) : — Ceci est beau — ou : les *Roumis* le trouvent beau — ou : les Arabes. Et je prie qu'on ne me chicane point au sujet d'appréciations pas assez de moi, trop de moi. J'essaierai de n'en donner que de sincères.

Et puis..... peut-être certaines lumières, certains horizons, certains yeux sont-ils si près du sublime que tout humain, dès qu'il les contemple, les admire — ou pressent qu'il a tort de ne pas les admirer... Je crois qu'ils étaient de ceux-là, en ce couchant d'automne, les yeux profonds, les yeux troublants de ma jeune femme nomade — et la lueur dorée du soleil baisant le sable — et la vastitude infinie des étendues sans limites que j'entrevoyais derrière les figuiers blancs perdant leurs feuilles, et derrière les rameaux trop durs et trop immuables des grands palmiers sahariens...

*
* *

Mais enfin — pourra-t-on insister — au point de vue de notre esthétique européenne actuelle, qui nous vient des Grecs par les Romains et d'Angleterre par Burne Jones, la femme arabe du Sud est-elle jolie (sans parler maintenant de la femme berbère)?

— Oui, et non.

Il y a dans chaque *ksar* (1), dans chaque tribu, dans chaque *douar* (2), de jolies femmes *très* jolies, mais elles restent l'exception. Et celles qui passent pour laides ne le sont pas à demi. Quant à l'honnête moyenne entre ces deux extrêmes, celle qui constitue le « type », elle est mieux que la moyenne dans nos campagnes et nos bourgades, si nous comparons les quinze ans de là-bas aux dix-huit ans ou vingt ans de chez nous.

Les défauts physiques?

Chevelure peu fournie, à laquelle les femmes suppléent par d'ingénus postiches, empruntés

(1) Village fortifié.

(2) Le *douar* se compose d'un groupe de tentes qui se déplacent en même temps sous la conduite de « l'ancien » ou *Kébir*. La réunion des douars de même origine forme la tribu, commandée par un *Caïd*. Les réunions de tribus sont groupées sous un *Agha*, et les grandes confédérations, comme celle des Larbâa, sous un *Bach-Agha*. Il peut arriver aussi que l'Agha, chef de plusieurs tribus, soit remplacé par un « Caïd des Caïds ». C'est une question de titre honorifique et de politique franco-indigène.

Ces fonctions et ces groupements sont spécialement ceux du Sud et du Sahara. L'Algérie du Nord en a d'un peu différents.

à la queue des chameaux ou même aux écheveaux de grosse laine teinte : parce que les tresses opulentes sont rares et vantées, chacune veut en avoir d'énormes, qui viennent encadrer les joues et soutenir le poids des anneaux lourds.

Mâchoires trop fortes, maxillaire inférieur trop proéminent donnant à la physionomie une expression de dureté. Mais cette imperfection (très marquée chez les tribus du Sahara Nord, ou chez les peuplades des montagnes qui le limitent, telles par exemple les Ouled-Naïl) diminue et va jusqu'à disparaître lorsqu'on se dirige au Sud ; les femmes des Châanba n'en sont pas tarées. — D'ailleurs, les Arabes jugent là-dessus autrement que nous : ce menton volontaire et violent leur est suggestif ; une Châanbïya leur paraît moins attirante qu'une Ouled-Naïl. Et rarement un indigène m'a signalé « une très belle femme », vertueuse ou non, sans que j'ai vu cette merveille affligée à mes yeux de la mâchoire en question.

Autre défaut moins choquant : les hanches

trop minces, les jambes un peu grêles. Mais le buste est délicieux, ce qui nous amène aux



beautés de la race, si différentes des empâtages du littoral et de ceux des harems turcs. Ici, la jeune gorge a la pureté des torses grecs fémi-

nins de la troisième époque. Les bras délicats se plient d'eux-mêmes aux attitudes les plus noblement gracieuses, fût-ce pendant les colères qui secouent la tranquillité quotidienne. Le dos souple se cambre harmonieusement.— Etendue sur les dalles mouillées d'une étuve (1), la femme arabe du Sud semble une statue de marbre blond fauve, infiniment chaste, étrangement perverse, triple androgyne en quelque sorte. Car le haut du corps est d'une vraie femme, fraîche éclose; les hanches et le ventre d'une fillette de treize ans chez nous; et les genoux, les jambes, le cou-de-pied, d'un jeune garçon adolescent, tel le Tireur d'épine.

Le pied lui-même est joli, plus que les mains. Le visage est long, les joues un peu plates, le front (tatoué d'un petit motif bleu) large et pur. Le nez bien modelé, les lèvres sinueuses. Mais les yeux font oublier le reste des traits par leur velouté câlin, la pénétrance

(1) *Hammam.*

de leurs regards, l'éclat de leur nacre, rehaussé d'un cerne de Koheul. De tels yeux rendraient tolérables des figures sans autre charme. Ils aident à supporter l'excès du vermillon, du henné, du safran, l'accumulation des vêtements et des étoffes, et l'odeur *sui generis* où dominent le musc et le *kroanfell*...

Plus la race demeure intacte de mélanges berbères, plus est mat ou bistré le teint (mat, d'une douce teinte pâle d'ivoire, dans les familles riches — donc oisives — et chez les sédentaires ; bistré chez les nomades pauvres : action du soleil, hâle du vent). Un visage rose et blanc de lait, comme on en rencontre assez fréquemment, décèle un sang différent ou d'anciennes alliances avouées ou cachées. Le vrai type arabe reste celui de l'Arabie, celui qu'attribue Mahomet aux compagnes des hommes justes dans les Célestes Jardins — futures récompenses promises à ceux « qui marchent dans le sentier droit ».

« Ils auront des vierges aux grands yeux noirs, et dont le teint sera pareil aux œufs

d'autruche cachés avec soin. » *Koran XXXVII-47.*

« Ils auront des beautés aux doux regards, et semblables par la couleur aux perles d'un collier de perles. » *Koran LVI-22.*

Et le Cantique des Cantiques, où Salomon décrit amoureusement les attraits de la Sulamite, vient compléter cette suave image d'une forme encore existante, dont on retrouve des spécimens çà et là, sous les voiles que les Roumis hommes n'ont pas le droit de soulever.

« Tes dents sont blanches comme les brebis qui remontent du lavoir..... Tes lèvres sont comme le corail et ton visage comme le miel..... Tes deux seins sont pour la nuance comme les deux faons jumeaux d'une gazelle... Tes parfums m'ont pénétré et ton nom même est comme un parfum répandu... »

*
* *

Hélas, ce charme passe vite, si vite...

La petite fille arabe, gracieuse, charmante et

mal lavée, ressemble aux boutons d'un magnolia qu'aurait salis la poussière des routes. Le temps glisse, la coquetterie vient, la sève fris-



sonne... Et puis c'est la fleur, et l'été la brûle, et la voilà fanée presque sans avoir vécu.

J'ai vu deux ou trois femmes — pas plus — conservées à trente ans, belles encore. Le fait est rare. En généralisant il faut le négliger. Pauvres, pauvres vieilles flétries !... Comme pal-

liatifs de leur prompte déchéance, les « dames » de grande tente ont le fard, et les autres la résignation. Mais qui nous consolera, nous, de trop de rides et de corps usés que nous apercevrons, parmi les sables? Ceci : la Beauté du Désert n'est pas toute en la Femme — et la Femme du Désert, pour s'harmoniser à l'âme des solitudes, n'a besoin que de son geste, même sans Beauté...

IV

LA VERTU

Voici le chapitre embarrassant de mon livre, idoine à me faire honnir, hélas, des époux Sud-Algériens et Sahariens.

Car ils le méditeront, même ceux (à peu près le total) dont la haute science ne va pas jusqu'à lire notre langue. Oui ! hélas, hélas !... Modestie, seyante aux auteurs, vous n'y pouvez rien. *Tout se sait* au pays du soleil et du sable... tout, absolument tout de ce qui se répète, s'écrit ou s'imprime concernant le Sud et le Désert. Les nouvelles, fussent-elles menues, insignifiantes, y sont apportées par de très mystérieuses voies, puis répandues, augmentées, transformées, agrémentées ! Elles s'en vont ainsi, de *ksar* en *douar*, de *douar* en caravane ; elles pénètrent dans le grand Erg, dans l'Aïr ; elles volent à

In-Salah, à Tinbouktou, au Soudan. Il se peut qu'elles en reviennent (voie de terre ou voie de mer), recommençant une seconde fois leur tour de gazette ambulante. Seulement, elles sont alors si amplifiées, si défigurées que les bouches par qui elles repassent ne les reconnaissent plus !...

Mais ce deuxième tour incognito se précède malheureusement du premier. Aussi, en mon vif désir de ne froisser personne — surtout ceux qui m'ont reçue, aidée — j'hésite. Émettrai-je mon opinion? Pour me décider, je me dis: « La Vérité est une; se taire là-dessus serait envers elle une trahison... »

* * *

Il s'agit de la vertu des femmes (les vices masculins, arabes ou berbères, sont trop tristement connus pour y insister). Et par vertu des femmes, j'entends celle des femmes honnêtes, des épouses, des futures fiancées, et non celle

des danseuses qui font du « péché » leur profession.

Or selon moi — sauf exception difficile à clairement concevoir — il n'y a pas de femme honnête sous ce climat, dans ces races. Il n'y a pas de fiancée chaste. Il n'y a pas de vertu. Car la vertu, l'honnêteté, la chasteté sont la conservation « *volontaire* » d'un état de pureté morale et physique. C'est un instinct ou un effort qui vient de la personne même, une estime qu'on veut éprouver de soi à soi.

Comment l'épouse, la fiancée, la jeune fille arabe du Sud pourraient-elles sentir ou vouloir rien de tout cela? Je les ai — vous le rappelez-vous? — comparées aux gazelles et aux chattes. Vous imaginez-vous une chatte vertueuse? Une chatte pudique autrement que par caprice ou par dédain?...

Les chattes enfermées, qui ne courent pas la prétentaine, les appelerez-vous honnêtes? Et nos femmes arabes, celles assez rares qui sont bien gardées, — mais qu'ont énervées les vices précoces, puis les ardeurs insuffisantes du

mariage, ou l'affolement de l'absence ou de la viduité — les nommerez-vous pures parce qu'elles ne peuvent sortir?...

D'ailleurs, avec de l'astuce, elles le peuvent presque toujours, sortir et courir à travers la nuit bleue, à travers l'aube blanche, costumées en servantes aux voiles sales, se rendant chez quelque notable indigène ou, le fait n'est pas rare, chez quelque officier *roumi*. Une ignoble vieille interlope a tout négocié, tout combiné. Elle est venue plusieurs jours de suite, sous prétexte d'apporter de la menthe fraîche ou de recevoir l'aumône, chuchoter les louanges qui détermineront l'aventure. Croyez-le bien, les verrous n'empêcheront rien, ces gros verrous extérieurs que le mari clôt du dehors, quand il s'en va le soir au café maure savourer la chronique locale et les attraits des filles prostituées. *Ya Rebbi Sidi!* les terrasses de la maison s'étendent jusqu'au mur, et le mur descend jusqu'à la rue... la vieille est fertile en expédients... et le sable qu'*il* sema devant le seuil, en quittant la demeure conjugale, ne lui révélera

pas les malheurs de son front. Le lendemain, il examinera les empreintes : « Voici le pied du nègre Blelle, voici le pied de la nourrice, voici mon pied. Allah soit loué, le pied de Zorah n'y est pas ! » — Pauvre sot, la chatte a



sauté du côté de la petite ruelle, et tu n'y es point allé voir, peut-être par peur du ridicule, ou par terreur inavouée d'un mauvais *djinn*...

Au douar de Nomades, errants des grands espaces du Désert, l'intrigue est plus simple et plus belle. Elle se noue entre enfants du même sol et de la même race ; il y subsiste un peu

de l'élan fougueux pour quoi l'homme primitif fut créé... Alors, quand la nuit fait place aux suavités troublantes de l'aurore, à cette minute douce « où les femmes sont sans ceinture et les juments sans licol », un coin de la tente se soulève — et l'amoureux se glisse, retenant son souffle, jusque dans les bras de l'amoureuse... Mais gare, ô imprudents!... L'époux, caché, ne vous épie-t-il point? Car s'il ne vous tue pas, ayant vu rouge, il accusera devant le *Kadi* celui qui « vola sa tente » et tâchera de guérir, par un bon nombre de douros extorqués, la blessure faite à son honneur (1). Et l'heure commencée dans les baisers aura fini dans les larmes...



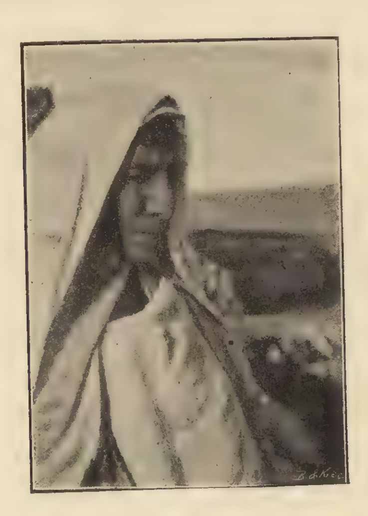
Tout ceci à la ville, au ksar, ou plus loin sous les cieux brûlants, s'empreint d'une inconscience absolue, presque ingénue. L'amour de ces créatures nerveuses, tout ensemble secrètes

(1) Voyez le chapitre *En nouant le drinn* (divorces sahariens).

et spontanées, ne connaît pas les perversités, du moins une fois l'âge adulte et entre gens de deux sexes... « Elles sont passives, insensibles », vous affirmeront beaucoup de Français avec des épithètes zoologiques peu flatteuses. Déclaration qui me surprend. N'est-il pas toujours un peu... hardi de parler des glaces qu'on n'a pu faire fondre à son feu, d'oublier que tels ou tels souvenirs compatriotes doivent s'interposer parfois entre les amants de passage et la joie qu'ils distribuent ?... Je crois qu'elles ne seraient pas tellement jalouses, les femmes du Sud et du Désert, tellement éprises des voluptés légales — ou extra-légales — si jamais elles n'y voyaient qu'une corvée ou un fade passe-temps...

La sensualité domine l'être physique enveloppant ces légères âmes ; mais les âmes même en reçoivent à peine l'atteinte. La toute petite intellectualité n'en est pas altérée, comme il arrive chez l'homme arabe ou berbère. On jacasse entre fillettes, entre épouses ; on discute sur l'amour et les intrigues, on plaisante à mots

indécents, on se permet des gestes douteux — mais sans que de tels discours ou de telles pantomines actionnent les obscurs désirs.... Et quand la femme sera vieillie, le souvenir de l'acte d'autrefois s'évaporera presque, tant il lui



fût naturel. Elle prêchera doucement, de bonne foi, la pudeur aux jeunes :

— Une femme chaste rougit en voyant un coq !...

Son esprit indulgent, clarifié des troubles de la chair, ne pensera plus qu'au salut religieux

et ne découvrira dans le passé que des images prosaïques et morales. Et jamais la vie des autres ne viendra lui rappeler manifestement les orages oubliés de sa vie à elle, car, chose bizarre, aucune faute, aucune turpitude ne se laissent soupçonner en ces milieux, non par hypocrisie, me semble-t-il, mais par un sentiment de mystère, voile délicat tenant fort bien la place de pudeur. . .

C'est dire que je n'ai pas démêlé d'abord ces choses, pour la connaissance desquelles une longue enquête me fut nécessaire. Et si j'en parle dès maintenant, afin d'éclairer d'un jour plus exact ce qui va suivre, j'y reviendrai assez rarement au cours de cet ouvrage. Car si j'y appuyais trop, les tableaux que je dépeindrais n'auraient plus leur « aspect » réel. Je prie simplement de songer, parfois, aux dessous cachés des scènes les plus bucoliques et de s'en rapporter à l'un des proverbes de ce peuple :

« La vertu chez nous fleurira quand germera « le sel ou poussera le charbon ! »



Le grand café arabe de Laghouat.

V

AVANT DE QUITTER LAGHOUAT

(*Race Arabe*)

Dans cette ville au bord du Désert, un scrupule de conscience m'avait prise : celui d'y voir trop « à l'européenne » les coutumes et les mœurs que l'influence française peut-être entama. Finalement, je me déterminai à l'exécution de mes premiers projets : m'en aller au travers des plaines sans limites, et chercher sous la tente lointaine et sous le vaste ciel de sûres indications.

Aujourd'hui, revenue de bien des étapes et de bien des choses, je rends hommage à Laghouat comme centre d'exactes visions — pour qui sait les y trouver. C'est, il est vrai, le Paris du Sahara, la capitale rêvée par le

sokhrar (1), poussant devant lui ses animaux grognons et lents. Aux veillées, sous les étoiles, on en vante les danseuses et les brillants (!) cafés, bas, étroits, où, sur le sol terreux, le luxe d'une natte se déroule — où le primitif fourneau d'argile s'orne d'une somptueuse cafetière de trente-cinq sous. Mais justement pour cela, la vie des peuples qui l'admirent s'y concentre en raccourci.

Je me souviens des heures de Laghouat où je vaguais à l'aventure. Je retrouve ces matinées souriantes, dont il faut jouir, car vite arrive la fournaise des midis. La lumière est d'or, le ciel de pierreries. Alors les piments du marché paraissent plus rouges, taches sanglantes éparses. Et les chameaux qui brament près des *tellis* (2) déchargés ont une clarté sur l'emmêlement de leur toison, et semblent baigner dans la joie paisible dont s'enveloppent les pauvres bêtes et les pauvres objets...

(1) Chamelier, homme des convois, conducteur.

(2) Sacs d'un tissu très épais, rayé, fait de fibres *d'alfa*.

Le marché ne rappelle guère ceux de France, ni même les étalages bariolés de l'Espagne ou des pays turcs. Si quelques *robas* d'enfant, couleur d'émeraude, n'y venaient parfois, il y manquerait complètement la note verte. C'est ici, posés dans le sable mou, un peu de raves, un peu d'oignons, piteux légumes extorqués à la sécheresse. C'est un petit tas de blé, un petit tas d'orge. Ce sont trois souches de bois mort, autour desquelles s'établit une spéculation formidable, tandis que l'agitation s'anime plus loin, autour d'un âne et de deux moutons. Toute une famille s'est déplacée, les bourriquots, les enfants, les chameaux, les vieilles grand'mères (1), pour une somme insignifiante. Encore faut-il attendre patiemment la décision de l'acheteur, entre le tumulte du matin et celui qu'on pourrait appeler la « petite Bourse » du soir — attendre, attendre, en prenant quelques tasses de *caouah,* en invoquant le Saint-

(1) Les jeunes femmes ne paraissent jamais en public. Même celles qui circulent librement au *douar,* où l'usage du voile n'est pas établi, n'oseraient se montrer « à la ville ».

Prophète (qu'Allah lui conserve le salut. *Amen*.

Le long des remparts du Nord, des scènes variées se déroulent ainsi. Un amateur de paradoxes affirmerait, sans trop exagérer, qu'on



étudie mieux le Nomade au marché de Laghouat que dans son propre *douar*, à moins d'y séjourner longuement car « chez lui », au Désert, l'homme sommeille ou chasse, ou bien s'en va conduire les bêtes à la recherche des pâturages. « Chez elle », la vieille femme s'affaire à ces travaux bizarres qui nous semblent puérils,

tandis que là, sur ce sol tiède, à l'ombre des murailles et des hauts palmiers secouant leurs branches, ces êtres simplistes se révèlent davantage. Une intense curiosité (qu'ils dissimulent) les sort de leur torpeur morale, « dégage » leur âme. La fainéantise les repose de leurs marches et de leurs durs labeurs — divine fainéantise, douce comme le miel : « *el kessel kif l'assel.* »

*
* *

L'heure change. Le décor aussi, et le lieu de la scène. Le long des remparts du Sud, sous le soleil qui redescend, j'erre sans me lasser. Il y a de l'eau par ici, la précieuse eau dérivée de l'Oued souterrain. Il y a des babillages de femmes et des rires d'enfants. Les lavoirs se succèdent, longs bassins étroits, à fleur du sol, envahis de travailleuses aux pittoresques retroussages, qui frappent, savonnent, tordent les maléfas rouges ou les voiles bleuâtres, trempant gaîment dans l'onde courante l'argent

de leurs *khalkhal* (1) et l'or de leurs bracelets.

Ce fut ma première, ma grande école de familiarité arabe.

Car si, théoriquement, les jeunes femmes ne viennent pas là non plus, en réalité s'abstiennent seulement les jeunes épousées, celles ayant quelques mois ou quelques années de ménage. L'utilité de la besogne fait transiger avec les conventions. — Des fillettes aux mines effarouchées, de grandes filles à marier, séquestrées ordinairement au logis, des femmes encore fraîches et séduisantes, qui ne se montrent pas ailleurs : on y rencontre de tout cela, qu'on ne trouve nulle part assemblé, sauf aux jours des noces. Et c'est charmant. Les saluts, les quolibets, les propos, les taquineries détaillées d'une voix de cristal. — « Ya Fatma! — Ya Mabrouka! » On se pousse, on s'éclabousse. Une épingle tombe, un fichu glisse, une tresse

(1) Lourds anneaux, soit plats, soit cylindriques, portés aux chevilles, parfois en nombre multiple.

se déroule... Mais que de hasard passe un homme, un *Roumi*, les voiles se referment. Le caquet de volière s'arrête. Quel dommage !... Soyez tranquille : quand l'indiscret s'éloignera, le ramage reprendra de plus belle et saura se venger sur lui de la fâcheuse interruption. Ils ont des griffes et des becs piquants, ces oiseaux jaseurs.

J'approche à mon tour.

— Que ta journée soit avec le bien, ô Roumïya !

— Que le salut soit sur toi !

— Comment vas-tu ?

— Bien.

— Et ta famille ?

— Bien.

— Et tous les tiens ?

— Bien.

Ainsi de suite.

C'est moi qu'on interpelle ainsi, en arabe. Je suis la Roumïya, celle qu'intéressent les femmes indigènes ; on m'adore, ou du moins on m'en fait la protestation. Je serre des mains

mouillées. J'aide une vieille à rajuster sur sa tête chenue son gros turban dérangé par un exercice trop brusque.

— Qu'Allah te le rende, ô Roumïya! Qu'il augmente ton bien!

Et patati, et patata... Des oiseaux jacassants,



vous dis-je. Du très petit monde, naturellement. Une élégante ne va pas se commettre aux bassins où moussent les flocons des savonnages.

— Écoute, ô Roumïya! Est-ce qu'on lave le linge dans ton pays?

Celle que ce problème occupe paraît douter fort de l'hygiène française. Les cris, les questions se pressent. On en accable mon habituel compagnon, le petit Miloud-ben-Ch'tïouï, dont le nom reviendra souvent dans ces pages.

— O Miloud, sait-elle filer la laine, la Roumïya, ta maîtresse?

— O Miloud, pourquoi ne porte-t-elle pas de bijoux?

Cela surtout les stupéfie. Être riche (car je voyage sans y être forcée, et l'on a vu l'autre jour cinq francs dans mon porte-monnaie : je suis donc indubitablement riche) être riche et n'exhiber ni bracelets, ni bagues, ni pendants d'oreilles, tandis qu'elles, femmes du peuple, ne quittent jamais leurs joyaux! « Mes bijoux, c'est moi, tu comprends, c'est un morceau de moi », affirment-elles, ou encore : « Nous n'ôtons pas nos bijoux, car il faut en jouir à l'heure qui coule; et nous n'en aurons rien après notre mort. »

— Je t'ai vue déjà, ô Roumïya! Je t'ai rencontrée chez une telle et chez une telle.

— Peut-être bien. Si tu le veux, j'irai demain chez toi.

Elles ne répondent pas à cette offre insidieuse. Mon approche est souhaitée (pouvoir toucher mes vêtements, surtout !); mais ma visite est crainte. J'irai cependant ; un peu plus tard, pour ne pas les effaroucher. — Alors je parle d'autre chose ; je les regarde lever sur leur linge la grosse massue de palmier qui sert de « frappoir ».

— Que ton départ soit heureux, ô Roumïya !

On salue mon éloignement. Plusieurs jeunes filles disparaissent, depuis quelques instants, parce qu'on a vu rôder des soldats vers la porte de la ville. Il reste les pauvres grand' mères aux mèches teintes et les fillettes aux regards sombres, qui s'escriment de leurs deux poings dans une immense *gueçaa* (1); beau-

(1) Plat de bois taillé horizontalement, d'une seule pièce, dans un tronc-d'arbre de grand diamètre. Il sert à faire le cousscouss ou les lavages. Toute la vaisselle se compose d'une marmite, d'une passoire d'alfa et de ces plats.



Négresse laveuse.

coup de négresses aussi, les « laveuses » attitrées du pays, femmes des jardiniers, domestiques des gens aisés, anciennes esclaves vaguement libérées. Je m'en vais enfin, plus loin, vers d'autres lavoirs semblables. Tout brille, tout chatoie : l'eau claire, les bijoux, les colliers de verroterie, les yeux, les dents blanches. Et les couleurs vibrent sous les ardents rayons obliques : des violets intenses, des verts, des jaunes, drapés autour des corps souples ou séchant à la chaleur du sable et du soleil...

*
* *

M'accusera-t-on de ma préférence pour les femmes du peuple ? Eh ! qu'irais-je détailler mes cérémonieux rapports avec les épouses des dignitaires, anciens aristocrates indigènes, citadins renforcés, imbus des usages du Nord et des modes d'Alger ? Je fus bien accueillie, certes, dans ces familles; mais la bonne grâce dont je leur suis redevable n'était presque pas du Sahara. Leurs confitures trop transparentes,

leurs façons trop civilisées, et jusqu'à des pendules sur un bahut de Boule en toc, me répétaient sans cesse que le Désert meurt aux portes de cette ville et qu'ailleurs, ailleurs, très loin,



LE CH'TETT.

je trouverais celles que je cherchais, celles qui sont instinctives, qui sont volontaires, farouches, telles Agar, mère d'Ismaïl.

Ailleurs, très loin..... Ailleurs, très près

aussi, dans le vieux quartier montueux d'avant la conquête, ou dans ce pauvre faubourg du Ch'tett, d'où l'on aperçoit l'horizon rigide, joignant le ciel.....

Les enfants (mêlés à ceux des Nomades qui près de là dressent leurs tentes) font sauter les osselets ou les cinq roseaux de leurs jeux favoris. Des vieux au chef branlant prient sur les places vers cinq heures, à côté d'aveugles sculpturaux que guide un petit-fils. Et dans le pittoresque des ruelles, les femmes vont, viennent, glissent d'une porte vers l'autre. Elles s'enfuient à ma vue, comme par frayeur. Puis elles reparaissent, armées de leurs quenouilles que surmonte un bouquet de plumes; elles m'entourent de leur curiosité et de leurs interminables saluts : « Que le bonheur soit sur toi! » — Elles se taquinent, elles me cajolent, elles crient, s'ébattent, courent, trottent menu. C'est l'Orient en Afrique, avec ses oripeaux douteux, mais sans hébétude et sans langueurs — l'Orient de l'Arabie, de la Judée.

..... Je vois une fillette, treize ou quatorze ans, à peine, qui dévale d'une rue tortueuse,

tenant une écuelle de bouillon fumant dans ses deux mains rapprochées. Ses ongles teints au henné serrent doucement la terre grossière, et ses yeux veloutés s'abaissent sur les obstacles du sol, devant ses pieds nus. La robe est pourpre, d'un pourpre terne de coucher de soleil fini... Une *ougaya* blanche voltige autour de ses épaules et de son fin visage. Elle s'en va... où? vers quelle œuvre de charité? vers quelle vulgaire mangeaille?... La première des deux suppositions, je ne sais pourquoi, m'envahit. Et j'ai raison, car, près de moi, une voisine a prononcé le mot *sadaqa* (aumône)... Et ce voile, quand *elle* s'éloigne, l'enfant, me rappelle — malgré le sacrilège de la pensée — celui que portait Miriem, mère de Jésus...

C'est le balancement pudique et doux, c'est la grâce jeune de la vierge qui servait au Temple, lorsqu'elle allait offrir à l'autel quelque coupe où brûlait le benjoin.

Colombe à la robe salie, ma petite charitable, mais colombe tout de même...

*
* *

Dans la maison où j'entre, les femmes s'accumulent pour me détailler de plus près. Mes vêtements les intéressent. Elles ambi-



tionnent ma jupe de « très belle étoffe » (une sorte de cheviotte sans aucune valeur). Elles miment un étonnement *voulu* quand je déclare à mon goût leurs draperies flottantes. Mais soudain les voilà révoltées, parce que je leur

ai proposé de mettre pour un instant mon chapeau sur leur tête. C'est un péché, un horrible péché, que de couvrir un crâne musulman d'une *baretta* de chez les infidèles. — Ce mot *sabir*, venu de l'italien, s'est infiltré jusque dans les sables.

— Qu'Allah nous en préserve ! Notre maison est à toi, mais, ô Roumïya, la *baretta* peut ôter notre part de Paradis, et celle des enfants de nos enfants.

Mon arrivée, dans chaque intérieur, provoque un remue-ménage de *caouah* et de tasses. Seules en prennent les personnes de marque, c'est-à-dire la Roumïya, puis la mère de famille et les plus importantes voisines. Les jeunes filles ne s'y décident pas. Les enfants sont « trop jeunes ». Mais moi, infortunée victime des convenances, je dois absorber ainsi un incalculable nombre de *caouah* par jour. Un chez les inconnues, deux ou trois chez les « amies », et des gâteaux, et de la *kessra* (1)

(1) Sorte de pain sans levain cuit sous la cendre, d'un usage général.

chaude, et des pâtes de fruits, et des dattes : « Mange, notre maison est à toi ! »

Les conversations sont un peu tumultueuses. Chacune conte son histoire — et les histoires sont longues et gaies. Puis on m'annonce des mariages. On me vante les mérites du père ou de l'époux. Le nombre des enfants de chacune, leur sexe, leur naissance, les peines qu'ils causent par leurs maladies, toutes remarques alimentant le discours. Mais la curiosité que j'inspire nuit à celle que je ressens. Au lieu de me répondre, *elles* m'interrogent.

— Pourquoi voyages-tu ?

(Ceci revient sous mille formes.)

— Dis, ô Roumïya, quand tu retourneras dans ton Paris, tu joueras sans cesse aux cartes ?

— Et tu mangeras beaucoup de cousscouss ?

— Et tu mettras *tes* bijoux, puisque tu ne les portes pas en voyage ?

Toujours cette question des bijoux, qui me poursuivra jusqu'à Ghardaïa, jusqu'à Ouargla, jusqu'aux parages les plus perdus de mon

exploration. *Elles* ont trouvé maintenant ce motif à ma bizarrerie : je ne porte pas *mes* bijoux, de peur de les perdre. — Quant à leur faire admettre que je n'en ai pas, et surtout pas d'analogues aux leurs, je renonce à cette entreprise... Et finalement je dis *oui* à tout. Revenue à Paris, oui, je jouerai sans cesse aux cartes, je mangerai du cousscouss en abondance, je mettrai *mes* bijoux et mes pièces d'or. Alors « *elles* » sont satisfaites, et c'est une erreur de plus que j'ai ancrée dans leur cervelle, pour acheter ma tranquillité.

*
* *

Lorsque je vais à l'improviste dans le quartier paisible des *séguias*, mon entrée ne produit pas une révolution si bruyante. Tantôt je trouve les jeunes femmes occupées au cousscouss du soir, tantôt à tisser les tapis, tantôt à filer la laine. Les vieilles s'affairent, montant la trame, apportant du bois. Alors, si je suis déjà «connue», une causerie confidentielle

s'engage. Je les regarde travailler, doucement actives, voluptueusement agissantes, par mouvements lents et très gracieux. Elles ne sont rapides que pour courir d'une chambre à l'autre



ENTRÉE DE LA GRANDE SÉGUIA.

(j'ai dit quels tristes refuges !) ou dévaler de l'escalier sans rampe qui de la terrasse les ramène en bas — pour me servir aussi l'inéluctable *caouah*, dont j'avale le marc avec une résignation souriante, de même que j'accepte

la tasse où leurs lèvres peintes ont trempé.

— Bois ! je l'ai goûté, bois! Tu es mon amie, ma sœur. Notre maison est à toi.

Le mari de l'une travaille « aux jardins » en qualité de propriétaire. Le mari de l'autre est marchand de je ne sais quoi. Ces deux hommes sont frères, et la vieille mère est là, savourant les louanges qu'on chante à ses fils.

— Pourquoi nos maris nous battraient-ils, ô Roumïya? Par Allah sur toi, que peut avoir à redire un homme, s'il trouve la cour balayée, et si ses beurnouss sont tissés pour l'hiver, et si la *merga* (1) est prête à quitter la marmite lorsqu'il rentre le soir, après la prière du *Môg'hreb?*

Elles sont indignées d'apprendre que les Roumis de France les croient souvent maltraitées.

— Que ceux-là soient anathèmes ! Nous faisons ce que nous voulons, ô Roumïya, et nous achetons les vivres et les objets comme

(1) Sorte de bouillon de pot-au-feu, au-dessus duquel cuit à la vapeur le cousscouss.

nous l'entendons. Les enfants, nous les élevons comme il nous plaît, pourvu que ce soit dans la juste voie du Clément et du Miséricordieux. L'argent que nous gagnons de notre travail est à nous. Il en sera toujours de même s'il plaît à Allah !

Ceci ne m'est pas dit de façon aussi « enchaînée », mais par exclamations sautillantes, répétées, « rabâchées » ; tels des soupirs de colère et de satisfaction. Puis l'on me verse un nouveau *caouah* pour sceller notre amitié, notre confiance et notre épanchement. Les voisines, arrivées peu à peu, me regardent boire... Et la paix de l'heure tombe sur nous ; et la douceur des mains pressées cherche le chemin de mon âme :

— Tu es en or, ô Roumïya.

*
* *

Elles font « ce qu'elles veulent », mais secrètement et respectueusement. C'était un plaisir de les voir, ces Fatma, ces Aïcha, ces

Yamina, quand le Sidi, mari ou père, m'amenait lui-même au logis. En plus des égards excessifs dont j'ai parlé en leur temps, il y avait une très curieuse déférence pour le maître, toute superficielle d'ailleurs, toute de bonne tenue et d'éducation. Si ce mari sait de hasard lire le Koran, la vénération devient immense, prend une forme quasi-religieuse : « Il connaît ce qu'a dit Allah et le Prophète d'Allah ! » Mais bien souvent le grand respect n'est qu'apparence. Ecoutez ce proverbe de femmes :

« Devant Sidi ma langue prononce : « Oui, oui — derrière Sidi elle se retourne et fait : « Non, non. »

La femme arabe vante volontiers son mari, lorsqu'elle n'est pas sous l'impulsion d'une colère jalouse. Elle exhibe avec orgueil les cadeaux reçus de lui : bijoux (1), étoffes, parures nouvelles. Elle glorifie sa sagesse et

(1) L'épouse reçoit de l'époux la somme nécessaire au bijou désiré ; elle porte cette somme chez le juif bijoutier qui la *fond* pour en fabriquer la broche — (*m'zima*) — ou les

célèbre son influence ; mais elle s'empresse d'aller où il ne veut pas, d'exécuter tout ce qu'il défend. Il en est de même pour les filles à marier, qui sont sous la surveillance du père en même temps que sous celle de la mère. Je me rappelle avoir rencontré, à des noces, deux sœurs très jolies du reste, comptant parmi mes « amies ». Elles me répétaient :

— Surtout, ô Roumïya, ne dis pas au Seigneur notre père, que tu nous a vues, car c'est malgré son ordre que nous sommes ici.

Et comme le cortège devait défiler au dehors et qu'elles s'étaient réintégrées dans l'immense voile où elles se mettent deux (avec un si joli mouvement de draperie et ce blotissement de leurs corps souples l'un contre l'autre), voici qu'elles passèrent juste sous la barbe de l'Argus redouté qui par hasard se trouvait là. Il regarda, observa, sans soupçonner rien. Elles pouffaient sous leur enveloppe blanche, leur rire faisait

boucles d'oreilles — (*M'chariffe*). — Une quantité de monnaie d'argent et de louis d'or passe ainsi chaque année en joaillerie barbare — sans préjudice des pièces de 20 et 100 francs portées au naturel.

onduler la *malefa*. Du seul œil qui leur restait visible et du seul doigt qui retenait l'étoffe sur leurs poitrines hautaines de jeunes vierges, elles m'adressaient des signes malicieux. Gamines !... et si pleines de peur en même temps... Elles en tremblaient et en riaient toujours, une heure après, dans la demeure du marié, les voiles ôtés. Une flamme d'émoi nuançait leurs joues sous le fard de cérémonie.

— Le Sidi ne nous a pas reconnues ! pas reconnues !

C'était une victoire, et je leur semblais complice du succès. Alors le refrain :

— Tu es notre amie, notre sœur !

De ce jour-là même, je me rappelle aussi ce mot typique de leur câlinerie orientale ;

— O Roumïya, donne-moi ce tulle que tu as là, je le mettrai sur mon visage pour m'entourer d'un peu de toi !

Entre compagnes, elles se disent à tout propos ces tendres choses, avec des gestes onduleux de chatte — jusqu'à l'heure où la griffe pointe et déchire, sous la patte de velours...



Le Thé des jours de fète

*
* *

Et maintenant, il faut s'arracher à ce milieu familier déjà, quitter Laghouat pour les *ksour* plus rudes et plus frustes. Adieu, tant d'intérieurs dont je n'ai pu parler, où l'accueil était cordial et le revoir agréable!... Un surtout : l'aïeule de la famille, Hadjadja (1) vénérable, m'intéressait par la philosophie sereine de ses vieilles idées (2), tandis que son petit-fils, mioche de six ans que j'appelais El-Farroudje (le coq) imitait sur la terrasse le chantre des basses-cours. Les pigeons roucoulaient; l'ombre bleue s'augmentait sous la galerie à pilastres — car c'était une vraie maison, *dar* de citadins aisés. Il y avait un tapis sous les arcades, et le portrait du Chériff de la Mecque

(1) Femme ayant accompli le pèlerinage de la Mecque ou celui de Kairouan.

(2) Les très vieilles femmes *veuves* seules font la prière, s'occupent de questions religieuses et se rendent à la mosquée. Les hommes les traitent avec beaucoup d'égards.

épinglé au mur. Et des bouteilles vides décoraient le dessus du coffre, pour servir de porte-bougies — luxe raffiné !

Adieu, grand'mère ! Adieu, ses petites-filles ! Adieu, El-Farroudje ! J'ai promis de revenir plus tard. Oui, je reviendrai.

Je m'en vais du côté de l'avenue Margueritte, quartier roumi. Le soleil commence à baisser. De long en large, les gros Caïds circulent accompagnés de leur cour. C'est l'instant de la promenade. On échange les nouvelles de la politique locale. On dédaigne les cris suraigus des marchands de lait : « *L'ah'lib ! l'ah'lib !* » ou des petites marchandes de pain : « *Kroubs zoudj !* » Bonnes pour le fretin, ces offres perçantes. On est noble, on est digne, on est lent — on se promène enfin, comme il sied aux gens posés.

Et là-bas, dans la rue montante, les Ouled-Naïl (1) sont au seuil de leurs portes, pendant

(1) Chacune habite une maison à part, dans un quartier dense, parsemé de cafés arabes où bruit le soir le concert multiple des tambourins, des violes et des *réïtha* (flûte-clarinette).



VIEUX MENDIANT.

cette heure de repos. Leurs ors scintillent malgré le jour mourant. Les joueurs de flûtes reposent leurs joues dégonflées : les joueurs de viole réparent leur corde. Des fritures locales mêlent aux douceurs du crépuscule leur âcre odeur de miel chaud... Et dans les ruelles plus escarpées encore qui partent de la grande place, les vieux mendiants grimpent à la recherche du cousscouss, armés de leur inséparable vieux chaudron : « *Ya ah'bab Rebbi !* (O vous, amis du Seigneur)... »

La nuit descend sur la ville. Du haut de toutes les mosquées s'épandent les bénédictions de la prière d'âacha :

« Dieu est le plus grand ! Allah aekbar ! »

VI

FEMMES DES KSOUR

Race Arabe très mélangée de Race Berbère)

Au singulier « ksar » — au pluriel « ksour » — et c'est un mot dont la traduction stricte reste impossible, comme il arrive pour tous les mots de *définition*.

« Ksar » — village fortifié, refuge d'Arabes non nomades, parfois nomades à demi. Murailles grises fendues de meurtrières, masures grises, ruelles grises, couleur de la terre sableuse dont on les a faites, parcelles du Désert où le vent qui les effrite les ramène grain par grain, lambeau par lambeau.

Et dans le « ksar » sont des femmes, des hommes, des enfants, des marchands, des chameaux... et des danseuses. Et près du ksar

est l'oasis, palmiers poudreux, puits étranges. Et tout autour s'étend le Sahara : sable, sable jusqu'aux vastes horizons, ligne éperdument plane, à peine coupée de dunes ou de crêtes,



Un ksar.

à peine variée de touffes d'alfa, d'ossements disloqués, lentement blanchis sous la rosée (1) des nuits et sous le feu des jours.

Les Nomades viennent planter leur tente à

(1) Dans certaines régions du Sahara, malgré la sécheresse ambiante, la rosée va jusqu'à mouiller les étoffes exposées à l'air — phénomène que je ne me charge pas d'expliquer.

l'abri des murs du ksar. Les caravanes, parfois, s'y arrêtent. Lieu de halte, lieu d'échange, lieu d'achats aussi, depuis celui des dattes agglomérées jusqu'à celui des caresses vénales. Seul coin de vie sociale qu'aient admiré tant d'yeux lointains, d'un autre sang que nous — d'un autre âge, car l'âme qui nous contemple du fond de ces yeux demeure pareille, oh ! si pareille à celle des vieux peuples errants... On croirait que des années mortes, et d'autres années mortes, et d'autres, sont enfermées là, sans avoir été vécues...



Tout se serre, tout se tasse entre les murs de poussière. L'existence au ksar paraît contemporaine de ceux qui paissaient leurs troupeaux là-bas, en Arabie, du désert de Néfoud à celui de Dahna, bien avant Mahomet. Je parle ici non pas du « ksar » des montagnes berbères, mais de ceux de l'Oued-M'zi, sentinelles avancées sur les bords du Sahara — de ces « ksour »

où l'élément arabe, venu le dernier, a donné ses coutumes et ses mœurs et ses idées à l'autre, n'en prenant, lui, qu'à peine les habitudes sédentaires — encore sont-elles mal enracinées.

Rien n'est plus arabe que ces bourgades où la race ne peut se prétendre purement arabe, à beaucoup près.

Au Sud, du côté des Châanba, le ksar devient rare. Les tribus aux longs « parcours » essentiellement errantes, craintives d'un joug même apparent, se contentent comme magasins d'abris informes, en plein sable, près des groupes appartenant à d'autres races. Tandis qu'ici, c'est une « cité » réelle qui s'est formée, stable à peu près, se targuant d'être de grande origine et d'antique bravoure. On se jette, d'un ksar à l'autre, la liste de ses guerres civiles à a tête, comme des titres d'honneur.

Ces ksour guerriers de l'Oued-M'zi (1), ayant

(1) Les ksour de l'Oued-M'zi sont au nombre de cinq : Aïn-Mahdi, Tadjemout, El-Haouïta, El-Assafia, Ksar-el-Hiran.

chacun un Caïd à leur tête, gouvernés de loin par un Caïd des Caïds ou par un Agha, nous montrent aujourd'hui ce que fut Laghouat il y a deux siècles... et même moins. Mais Laghouat a changé — Laghouat-en-or, Laghouat l'ambitieuse, tandis que le petit ksar s'est immobilisé près de son Oued sans eau. Si par hasard un lieutenant du bureau arabe, ou quelque cavalier porteur d'ordres s'aventure jusqu'au village-forteresse, il ne le trouble pas plus qu'une pierre jetée ne trouble un jardin. Les étourneaux (1) crient, les branches s'émeuvent, il tombe deux ou trois fruits — et c'est fini... le jardin reste le même jardin.

Comme le ksar reste le même ksar...

N'importe auquel des cinq ksour je vous conduirai, il sera bâti sur une éminence — pas même une colline — taupinière très peu vaste, puisqu'il en occupe le sommet tout entier. Sera-ce Tadjemout, si fièrement campé, si fier de ses femmes ? Sera-ce le Ksar-el-Hiran, non

(1) L'étourneau ou sansonnet, *zerzour* en Arabe, est un des rares oiseaux des oasis.

moins orgueilleux et satisfait de soi-même? Choisissons pour un instant ce dernier, en l'honneur de son nom pittoresque, qui signifie : ksar-des-petits-chameaux.

*
* *

Ici j'intercale la légende, simpliste comme les traditions des pasteurs.

Avant les temps, avant toutes les guerres intestines que termina seulement la conquête française, un homme riche possédait plusieurs troupeaux, et ses chamelles pâturaient les touffes maigres du *drinn* (1), dans la plaine immense. Les chamelles, prêtes à mettre au monde une importante postérité, couchaient à la belle étoile. Alors sous sa tente, l'homme riche pensa : « Si, avec l'aide d'Allah, nous faisions une enceinte là-haut sur le mamelon, pour abriter les petits chameaux ? » — Car

(1) Voir la note, page 6.

sachez-le, bonnes gens de France, les petits chameaux (*hiran* jusqu'à l'âge de six mois; puis ensuite *m'khalil* jusqu'à l'âge de deux ans), les petits chameaux sont délicats, fragiles, tels



PETIT CHAMEAU DE 15 JOURS.

les petits dindons dans nos fermes. La moindre intempérie met en danger leurs tendres jours.

On fit donc une enceinte pour abriter les petits chameaux, affreux jeunes monstres, espoir de l'homme riche. Depuis, l'enceinte ayant été renouvelée, au lieu des petits cha-

meaux s'établirent des hommes. Aujourd'hui, les chameaux grands et petits n'ont plus guère de place en les murailles étroites. Ils campent généralement dehors, avec la portion nomade du ksar, lequel n'est pas moins le « Ksar-el-Hiran ».

Ce village possède 204 ménages, comprenant 965 habitants : je précise. Or, pour cette population minime (et, je le répète, entassée, tassée à l'excès) l'antique division en sous-tribus persiste. Il y en a quatre, chacune se glorifiant d'un Cheikh sous les ordres du Caïd. Je vous présente la sous-tribu ou « fraction » des *Nouirat* (cheikh : M'Barek-ben-Khelifa) — puis les *M'taha* (cheikh : El-Hadj-Kouider-ben-Nébeg) — puis les *Oulad Khelifa* (cheikh : El-Hadj-Khelifa) — finalement les *Nomades*, ceux qui n'ont pu se fixer, mais qui « tiennent » avec le ksar où résident leur père et leurs frères. Ils s'éloignent; ils reparaissent environ deux mois chaque automne, sous la conduite du quatrième cheikh : Belgacem-ben-Nouïl.

Tout cela pour nos 204 ménages !...

*
* *

Quant aux Nomades, ils possèdent trente tentes — soit trente familles. Ils ont, à l'intérieur du ksar, d'humbles gourbis pour y déposer leurs grains. Sauf les deux mois dont j'ai parlé, ils errent presque sans cesse, poussant leurs chameaux de touffes de *drinn* en touffes d'*alfa*.

Et c'est ainsi partout, dans le Désert. Partout, chez les Mozabites, chez les Rouar'a, chez tous les sédentaires, nous verrons des tribus « tenant » avec une ville et même avec une « fraction » de ville. Alliés d'intérêts, ennemis de caste et de race, les citadins et les nomades ne peuvent se passer les uns des autres : ceux qui errent ayant besoin d'un abri, et ceux qui restent, de messagers et de transports. D'où liens, brouilles, conflits, razzias, vengeances, réconciliations au but de communes rapines. Si l'on a la patience de l'observer, de l'attendre, rien n'est curieux

et romanesque comme le « fait divers » au Sahara.

Donc, les Nomades partis, nos trois fractions Nouïrat, M'taha, Oulad-Khelifa restent seules au ksar. Et la vie coule...

Les hommes du bourg adorent Allah et Mahomet son Prophète, cinq fois par jour, quand le « moudden » chante la prière, à la terrasse basse de la très primitive mosquée. Entre temps, il y a le *caouah*, et enfin les occupations particulières.

Quelques-uns sont marchands, en de basses boutiques, trous noirs d'ombre, en apparence sans marchandises (sauf celle du Juif). Et cependant, il se fait là des affaires, beaucoup : le troc des étoffes, des armes, des verroteries, des légumes, des grains du Nord de l'Algérie contre les moutons des Larbâa, leurs chameaux, et contre les tapis tissés par les femmes des ksour (1).

D'autres sont artisans, brodeurs de selles,

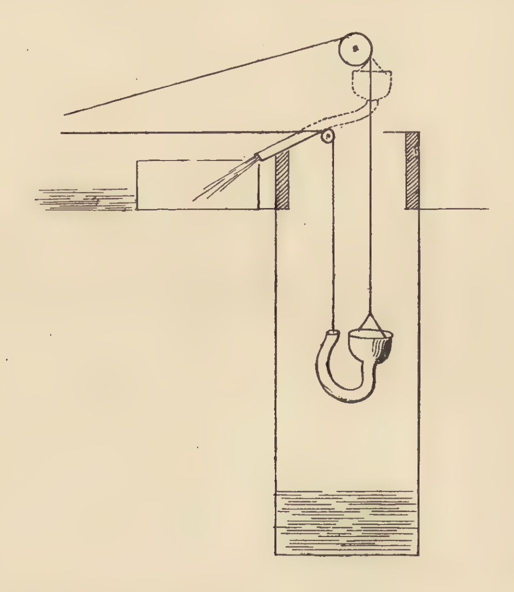
(1) Dans les Ksour Châanba tels qu'El-Goléa, au contraire l'échange des mêmes denrées du Tell se fait avec des dépouilles d'autruche et des produits naturels de l'Extrême-Sud, jusqu'au Gourrara et à Timbouktou.

fondeurs de bijoux, *couseurs* de gandouras (car, je l'ai dit, la femme seule tisse, et seul l'homme coud). La plupart sont jardiniers. Bien petites cultures, mais dont le gain suffit à nourrir — si peu faut-il pour un Arabe ! — beaucoup d'habitants. De par cela même, l'importance sociale de l'oasis, où des puits (1) permettent une végétation peu luxuriante et la croissance du palmier ; pas de puits, pas de dattes, pas de légumes. Adieu, carottes filiformes, fèves dures, oignons, condiments du cousscouss ! Car l'Oued-M'zi, rivière de sables, amène quelques gouttes de liquide saumâtre tous les cinq ans, au mieux.

Le puits de l'oasis, comment le décrire ? Son mécanisme se compose essentiellement d'une double poulie, actionnée par une double corde et remontant un seau spécial, en peau de bouc, qui contient quarante litres environ. Ce seau se termine, au fond, par un gros tube souple,

(1) Au nombre de deux cents environ pour ce village de Ksar-el-Hiran. La proportion augmente selon l'étendue de l'oasis.

également en peau. Pour faire fonctionner l'appareil, on attelle à la corde supérieure les forces disponibles : hommes, mulets, chameaux.



Ce sont eux qui remontent le poids des quarante litres. Mais dès que le seau va quitter l'eau, on actionne à la main, très légèrement, la corde inférieure, de telle sorte que le tube-manchon se replie, formant avec le seau un niveau à deux branches. Puis, le tout arrivé en haut, on



Puits a double corde.

dirige le manchon par dessus la poulie inférieure, et le bienfaisant liquide s'épanche dans le réservoir — de là dans les rigoles ou *séguias* — de là sur les carrés de légumes qu'on arrose par inondation.

Ces détails sont fastidieux ; qu'on veuille me les pardonner en songeant à ce qu'ils représentent : c'est-à-dire *la possibilité de vivre* en notre modeste ksar.

*
* *

Les femmes du ksar ne vont aux jardins que pour se distraire, pour en rapporter quelques paniers de fruits. Et je parle des humbles. L'épouse d'un notable a d'autres devoirs : celui de n'oser rien faire qui la rapproche du travail extérieur des hommes — et celui plus impérieux de ne pas sortir du logis.

Croyez cependant qu'elle en sort, ici surtout, entre ces murs qui serrent l'une contre l'autre les habitations. La moindre occasion suffit à justifier les absences : visite à la voisine nouvel-

lement accouchée d'un garçon; visite à la mère, à la tante, à la cousine ; pieux devoirs à rendre aux tombes caillouteuses où dorment les parents défunts. En principe, un homme de la famille devrait toujours chaperonner ces démarches. En réalité, une vieille femme le remplace souvent, et, de vieille femme à facile complice, en pays arabe le pas est bientôt franchi.

Remarquez-le d'ailleurs. Cette réserve apparente: ne pas sortir, ou bien être voilée, escortée, ce sont les femmes elles-mêmes qui s'y cramponnent, ainsi qu'au suprême bon ton. Lorsqu'un mari, gagné par les idées « françaises », entreprend de modifier si peu que ce soit les errements coutumiers, il est traité tout bas, voire tout haut, de lâche et de misérable; accusé par son épouse de ne pas la respecter, de la traiter comme une « perdue », ou comme une nomade, une femme des tribus. Et moins on veut qu'*elle* se voile et se séquestre, plus elle veut se voiler, se séquestrer, car c'est ce qui fait d'elle ce que nous nommerions « une femme du monde ». Le « monde »

comporte beaucoup de séries au Désert — et chez nous aussi.

Mais auprès des privilégiées de l'aisance — quelle petite et maigre aisance ! — il y a le fretin, plus nombreux, qui néglige ces précautions, du moins l'embarras d'une escorte : quant au voile, il est de rigueur. — « Nous prenez-vous pour des *Châanbiyett* (1) sauvages? Allah n'a-t-il pas dit : O Prophète, prescris aux femmes des croyants de laisser tomber leur voile jusqu'en bas ? » Elles se trompent, les femmes des ksour : l'usage est plus vieux encore. Agar, mère d'Ismaïl, allait le visage libre en sa qualité d'esclave; mais Sarah, l'épouse, se cachait à l'arrivée des messagers célestes, et ce fut le visage couvert qu'elle sortit de sa tente pour entendre la parole du Seigneur. — Et l'aven-

(1) Femmes des Châanba. — Au singulier Châanbïya. — Les femmes sédentaires connaissent peu les mœurs des Nomades, car elles ne s'aventurent pas aux tentes, dont elles mêlent dans leur esprit les tribus. Elles voient venir parfois chez elles quelques vieilles ou quelques pauvresses des douars, et leur jugement se base sur des spécimens malheureux.

ture de Tamar nous instruit également là-dessus. Elle s'enveloppa de son voile pour aller s'offrir au bord du chemin. Et ce fut pourquoi son biblique beau-père ne put la reconnaître, ni surtout la *deviner :* car on ne se voile pas devant les hommes de la famille. Elle se transformait, par cela même, en étrangère, en inconnue. Elle devenait le mystère auquel il succomba...

*
* *

Très petite société féminine que celle du ksar — très solidaire, puisque de race simple ; très fermée, très potinière. En somme, des défauts, des vertus, mélange humain. Autant qu'à Laghouat, les sorties clandestines, l'amour facile, la frivolité légère et douce, le goût de la dépense, qu'entrave comme il le peut le mari.

— O Bakta, je te défends d'aller chez le Juif ! Je te défends d'acheter une *malefa* nouvelle avant la « Petite Fête ! »

Bakta n'y va qu'un peu plus tôt, attirée par

le fruit défendu. Elle achète la *malefa*, et des miroirs de ceinture, et une bourse, et des *ougayas* pour sa fille — ainsi de suite tant qu'elle a de l'argent. Le Juif ne donne rien sans argent... Les marchands arabes non plus, ni les Mozabites. Hélas !

La raison ne lui viendra, à cette Bakta, qu'avec les rides — et encore... Le goût de l'économie la saisira sur ses vieux jours, quand elle ne montera plus dans le *bassour*, palanquin réservé aux « belles femmes » lors des noces et des déplacements. Alors elle se livrera au travail forcé, fatigant.

Jusque-là elle n'en prend qu'une dose modérée : un peu de tissage, un peu de cuisine. Les négresses lavent à sa place, servantes du logis, ou pauvres femmes journalières qu'on paie d'une mesure de blé. Bakta se hâte parfois de finir un tapis, qu'elle vend aux Nomades par échange. Et de la marchandise reçue (grain ou dattes) elle s'ouvrira chez le Juif un nouveau crédit. Oh ! les foulards ! oh, les cotonnades merveilleuses ! Croyez-vous que les femmes

Sulamites résistaient à la tentation, quand une caravane arrivait du Hedjaz?

Croyez-vous que les boutiques de Sana, bien avant le Prophète, différaient beaucoup de ces terriers où s'accumulent si bizarrement les objets? Croyez-vous que le vieil Assyrien qui vantait alors ses écharpes safranées dépassait en astuce le bonhomme qui fournit Bakta? Non. Et le cœur de Bakta s'épanouit d'aise, enfantin, presque férocement joyeux, comme s'épanouissait le cœur d'une des filles de Laban, à la vue des présents apportés par Éliézer.

De tous les temps, de tous les âges du reste, ce frisson.

La volupté concentrée, pâleur ou rougeur, au maniement tendre du chiffon à choisir — la petite convulsion nerveuse au moment de fixer l'emplette — c'est le seul point que j'aie trouvé de commun entre la Saharienne et la Parisienne...



Départ en bassour.

*
* *

Je parlais de solidarité. Il y a celle de l'aumône, réelle et touchante. Celles des secours réciproques, des menus services qu'on se rend. Ainsi les hommes viennent au premier appel de celui qui doit construire une maison ou refaire la sienne. Chacun s'empresse : Saïd prépare le bois pour la terrasse ; Messaoud porte les briques ; Bachir la terre à mortier. On se hâte, on s'excite, et voilà en moins de rien le logis terminé, sans qu'il en coûte autre chose au possesseur qu'un : *Allah ikettar khérek !* — Dieu vous le rende ! — C'est à charge de revanche, quand se présentera l'occasion.

Chez les femmes, cette aide mutuelle prend une forme souriante et protocolaire à la fois. Je vais essayer de la rendre par un exemple :

Bakta, que nous connaissons depuis tout à l'heure, Bakta, la quatrième épouse de Saïd-ben-Nébeg, veut décidément faire un beurnouss, pour en tirer le profit que nous savons

ou parce que Saïd-ben-Nébeg le lui a commandé, l'hiver n'étant pas loin.

Bakta possède les fils tors qui formeront la « chaîne » du tissu — mais la trame, on ne la file pas à l'avance, car, molle et floche, elle se gâterait en la conservant. Non, c'est avec ses amies et les fillettes de ses amies que s'exécute au dernier moment ce travail nécessaire. Personne sans doute ne refusera son concours à Bakta, puisqu'elle-même ne le refuse à personne.

S'étant assurée que la provision de laine, lavée en été, se trouve suffisante, Bakta s'habille — tenue de visites : tout le « tralala » de ce que son coffre enferme de beau. Une chemisette à manches de tulle, pareille à celle de la femme du Caïd (!). Une *malefa* de soie verte, un peu éraillée... peut-être cette bleue ferait-elle mieux l'affaire ? Non, gardons-la pour la grande Fête du Mouton. — Et Bakta se penche, se relève. La *malefa*, pièce de tissu droit, se drape, se ploie, se forme. La voilà devenue robe, retenue par une ceinture et rattachée au-



JEUNES GARÇONS NOMADES ET KSOURIENS.

dessus des bras. Alors, en avant le fard, deux taches sur les joues. Et le safran aux lèvres — et le koheul aux sourcils. Et de l'huile le long des tresses, et du parfum sur le tout. Puis, de ses mains rougies au henné depuis la veille, Bakta tourne autour de sa tête la soie violette et jaune qui retient l'*ougaya* blanche (1). Elle étage ses bijoux et ses colliers de girofle; elle suspend ses boucles d'oreille, lourdes, énormes, trois de chaque côté. Elle passe ses bagues; elle vérifie la présence du reliquaire d'argent contenant une *sourate* du Koran sacré. Que lui manque-t-il encore? — Plus rien. Elle est épilée de ce matin, lavée d'elle ne sait pas bien quand. La critique la plus revêche ne peut exiger davantage...

— Ahmed! Ahmed-ben-Nébeg! Viens!...

C'est son jeune beau-frère qu'elle appelle, celui qui va la chaperonner de porte en porte — et qui pendant ses visites l'attendra serei-

(1) *Ougaya, oujeheha,* voile blanc ou de couleur posé à la façon de celui des reines du moyen âge, la *maharma* ou le turban drapé dessus tenant lieu de couronne.

nement dehors, puisqu'il ne peut pénétrer chez les femmes non alliées. Les voilà sortis tous deux, Bakta hermétiquement voilée (1) par dessus sa parure, Ahmed négligemment armé de sa matraque et vêtu de ses plus mauvais effets. Devant la maison de Mabrouka, femme de Ben-Salem, ils s'arrêtent : « Pan, pan, pan ! » Ahmed s'étale au soleil ou à l'ombre, pendant que Bakta persiste à frapper. « Ouvrez la porte ! *Hell-el-Bab* ! » Enfin, la voici disparue dans le tournant du couloir sombre... Ahmed s'endort ou se retourne pour réfléchir à des parties de jeu qu'il projette avec des Nomades.

Vous pensez bien qu'on accueille Bakta par les plus vives démonstrations de tendresse. — « Notre maison est à toi ! » — Je vous fais grâce du reste. Si le *caouah* moderne ne lui est pas versé, on lui offre quelque autre chose, l'hospitalité le voulant. Cette câlinerie, cet élan,

(1) L'ougaya ci-dessus mentionnée ne compte pas comme protection. L'enveloppe nécessaire au décorum consiste en une vaste pièce d'étoffe supplémentaire, ne laissant voir qu'un seul œil et retenue sur la poitrine par la pression des mains.

ce don de soi-même et de ce qu'on possède sont dans l'âme de cette race : — « Bois, ô mon hôte ! Mange jusqu'à ce que tu sois rassasié... » Et si l'intérêt s'y mêle souvent, il n'empêche pas (j'y insiste) *la sincérité momentanée de l'effusion*, même envers les Roumis. Ceux qui n'ont pas compris ceci ne pourront jamais comprendre en d'autres points ce peuple qui nous hait.

Bakta, les nouvelles échangées, les potins épuisés, les réflexions arrivées au bout de leur rouleau philosophique, Bakta se décide à « sortir » le motif de sa visite : elle *invite* les jeunes personnes que contient ce toit familial — et les moins jeunes par surcroît, à venir chez elle tel jour, s'il plaît à Allah, aider aux *guiam* (1) du beurnouss.

— Oui, oui, avec plaisir ! et d'un cœur pur !

Bakta riposte :

— Merci, qu'Allah augmente votre connaissance du bien !

(1) Fils de trame, floconneux et légers.

Puis elle s'en va, après des souhaits innombrables. Elle réveille Ahmed-ben-Nébeg, lequel se rendort cinquante mètres plus loin. Et de nouveaux « mamours », et de nouvelles dattes croquées, et du thé de menthe servi dans les tasses d'alfa tressé. La petite scène recommence, y compris *l'invitation*, l'aide demandée pour les *guiam* du beurnouss.

— Avec plaisir et d'un cœur pur !

Tous ces cœurs purs, contenus dans des corps de fillettes ou dans des formes de femmes jeunes et vieilles, sont exacts au rendez-vous. Les regards brillent, suppléant au défaut de luxe : on vient en négligé faire les fameux *guiam* de beurnouss.

C'est du reste une fête — celle du travail si vous voulez, mais d'un travail babillard et joyeux. Le thé de menthe à profusion maintient les courages à la hauteur des circonstances, car il lasse, cet étrange travail. Il y faut par ouvrière un plat de bois ou de terre, un long fuseau et certain troisième objet qui, directement nommé, ferait évanouir toutes les personnes

sensibles de l'Angleterre. Voici : La travailleuse assise à terre, fixe au bout du fuseau un flocon de la laine qu'elle doit étirer ; elle pose le fuseau, quasi dressé sur son autre bout, dans le plat de bois, et le plat de bois près du troisième objet, sa... jambe à elle — sa... jambe mise à nu depuis la hanche jusqu'au genou! Inutile d'ajouter que la robe en est fort relevée. Maintenant, demi-totons, demi-brochettes, appuyés contre ces... choses nues, lancés par la main diligente, les fuseaux tournent, vont, reviennent leur mouvement giratoire aidé par la « lisseur » du plat qui sert de grand godet et par le grain serré de la peau qui sert de glissière. Ils tournent, tournent, maintenus en équilibre. Ils montent du côté de la hanche, ils redescendent du côté du genou. Personne n'y cherche malice. Le culte aux dieux variés de l'amour n'a rien à voir avec le labeur vrai.

On rit, on médit, on improvise des histoires. C'est le plus délicieux des plaisirs utiles.... et le plus innocent, qui se prolonge parfois trois jours.

*
* *

Je ne dirai pas qu'il y a de la pudeur, mais de l'ingénuité dans cet usage. De la bonhomie aussi, et de la fraternité : qualités vieilles comme le vieux monde, vertus que notre outrecuidance moderne et notre jactance ont défigurées.

Admirez : l'on aide Bakta, laquelle est loin d'être pauvre ; on aidera de même la plus misérable femme du ksar. On ira tendre les fils de chaîne sur son métier à tapis, ce qui nécessite le concours de dix mains habiles. On moudra son grain, on la soignera quand elle sera malade, on la nourrira quand elle aura faim. Ceci peut faire oublier bien des... décolletages. Et puis, le ksar est d'un temps si reculé, si lointain. — Entendons-nous : tel ne fut fondé qu'au XVIe siècle de notre ère, et celui-là même, le Ksar-el-Hiran (en tant que forteresse) remonte seulement à l'année 1801, *l'Am-el-*

Koubliz, l'année des mauves, si fertile et si couverte de bénédictions. Mais que ceci n'en détruise pas « l'impression » d'antiquité — car ceci l'augmente au contraire. Le peuple qu'il abrite a ses racines loin dans les millénaires, il faut qu'une race porte aux entrailles l'amour des traditions et des plus vieux « jadis » pour que la petite cité nouvelle paraisse — et soit réellement — l'œuvre de tant de siècles...

C'est dans ce court espace de temps (de 1801 à la conquête française du Sud) que tiennent toutes les guerres, tous les combats, tous les assauts soutenus par le Ksar-el-Hiran.

Oh ! je vous en ferai grâce ! Vous succomberiez sous le faix de ces annales mouvementées, où les M'talia tuent les Rhaman, ou bien trahissent les Ouled-Zanoun, ou bien se vengent des M'khaliffs ! L'époque maximum de ces guerroiements paraît celle où Abd-el-Kader voulait faire reprendre aux gens du ksar — qui le cachaient — son lieutenant félon El-Hadj-el-Arbi. L'huile bouillante, le

beurre fondu, le goudron coulaient le long des murailles. Et les marmites pleines de cendre, rangées tout le long des remparts, tombaient avec fracas, d'un seul coup (pots cassés, cendre envolée), sur la tête des dromadaires que poussaient devant eux les ennemis.

Ce siège épique eut son héroïne — une Jeanne Hachette aux tresses orientales, aux voiles multiples, aux colliers de girofle et de musc. Ce fut la jeune Aïcha-ben-Mihoud, la Très Belle, qui, voyant du haut des murs l'ennemi planter son étendard à la base même des défenses, descendit dans la mêlée, saisit la bannière, en criant, tournée vers les siens :

— « Serez-vous tous lâches, hommes du ksar? Et faut-il qu'une femme vous montre le devoir et vous incite au courage ? »

Et la légende ajoute qu'elle rejeta tous ses vêtements, en un mouvement d'enthousiasme plus fort que la vertu (cette vertu me semble nécessiter plusieurs points d'exclamation ! ! !), disant : « Regardez, ô hommes, ô hommes ! »

et promettant le don d'elle-même au vainqueur.

C'était Aïcha la Très Belle. Tous s'élancèrent comme des lions. Les partisans d'Abd-el-Kader furent mis en fuite ; mais je ne sais lequel des ksariens reçut le don de la belle Aïcha...

Cet épisode vient en appui de ce que j'affirmais dès le commencement de cet ouvrage, au sujet de la condition des Sahariennes. Le peuple qui répète ou forge une telle légende, aussi récente, considère-t-il la femme ainsi qu'une bête de somme, une esclave à plaisir ?

Evidemment non.

*
* *

Femmes du Sahara, femmes des ksour... Etres d'âme puérile et limitée, qui sont à leur vraie place dans leur vrai milieu... Je les trouve cent fois moins à plaindre que l'ouvrière ou la paysanne d'Europe — moins à plaindre que la femme de commis ou d'em-

ployé à dix-huit cents francs. Leurs besognes de ménage sont brèves : d'où les loisirs qu'elles savourent tant. Et surtout elles ont ce que les nôtres ignorent souvent — ce que leur nature



simpliste ne laisserait pas prévoir à distance : une sensation profonde et pénétrante de la beauté du soleil, de la douceur de l'ombre, de l'harmonie sublime du Désert. Cela leur tient lieu, avec avantage, de l'intellectualité qu'on essaie d'infuser aux nôtres. Cela leur procure un atome des plus hautes joies que la créature humaine puisse éprouver.

En un mot, elles savent rêver, en sachant à quoi elles rêvent ; toutes, les vertueuses et les « perdues », les femmes dites honnêtes et les danseuses de la petite rue vers quoi les hommes se glissent le soir. Et quand elles voient les étoiles piquer d'argent la nuit si bleue, si voluptueuse, si légère — les constellations s'allumer presque aux mêmes places où les virent les vieux Chaldéens — *elles*, leurs descendantes et leurs filles, ont malgré le Koran comme une prescience de l'Eternité...

VII

LE M'ZAB ET LES SEPT VILLES SAINTES

(*Race Berbère*)

J'ai dit que les *ksour* étaient habités par des populations de race fusionnée, réunissant plus qu'ailleurs l'élément arabe à l'élément berbère. Mais les groupements vraiment berbères, soit nomades, soit sédentaires, sont nombreux dans le Sahara. Si nous partons en caravane, voyager, négocier, guerroyer, nous traverserons presque forcément l'un de ces derniers, celui des M'zabites (ou Mozabites, ou Beni-M'zab), si étonnamment caché et défendu, si merveilleusement situé sur le point de croisement de ces pistes non tracées, grandes routes où les carcasses blanchies forment les bornes milliaires, voie

des chameaux de faix entre In-Salah et Gabès, entre le Tell et Tinbouctou.

D'ailleurs, le M'zab ne s'est pas créé pour



LE M'ZAB.

ces chemins de lent commerce. Ce sont les chemins qui prirent l'habitude d'aboutir au M'zab.

M'zab, curieux M'zab ! Il me paraît central aujourd'hui, après m'avoir semblé si perdu, si lointain !... De fait, il est dans les solitudes

inhabitées comme une petite île dans les plus vastes eaux de l'Océan. Seulement, une île s'élève ordinairement au-dessus du niveau des flots, tandis qu'ici, c'est un trou au-dessous des sables, une crevasse subite, une fissure ovale, ayant son fond plan à cent mètres en contre-bas, par rapport au reste du Désert...

Pays bizarre, mal apprécié, mal connu... Son occupation presque récente (1882) n'y a pas amené nos colons, fussent-ils d'humbles terrassiers — ni notre commerce, ni notre industrie. Il est demeuré le M'zab, mystérieux, cocasse (le mot n'a pas d'équivalent, qu'on me le pardonne), religieux, débauché, bon enfant, sauvage, soumis, mais non assimilé. Maisons pauvres, bourses gonflées, terres sans humus, jardins fertiles, douceur et cruauté, tout y est contraste pour nous, Français de France. Tout y est incompréhensible. Si nous allions dans la planète Mars, les Martiens nous sembleraient moins différents de nous que ces bons M'zabites.

« Il faut cinq Arabes, dit un proverbe du Sud, pour rouler un Juif algérien, et cinq Juifs

pour rouler un M'zabite. Encore souvent le M'zabite ne peut-il être roulé. »

Cette qualité de subtilité dans le négoce, le M'zabite la tient d'une source antique, celle de sa race et de son sang : il est, bien que Berbère, d'origine phénicienne. En d'autres termes moins incohérents, il se distingue des autres croisements berbères par une prédominance indéniable d'élément tyrrhénien. Tout le démontre à l'observateur patient : ses superstitions, ses tendances, la forme spéciale de ses monuments et vingt traits dont vous retrouverez quelques-uns à travers ce chapitre.

Je vous fais grâce des longues déductions sur quoi j'étaye ma doctrine ethnologique. Sachez seulement qu'elle n'a rien d'arbitraire : Carthage la Phénicienne régna huit cents ans (même après sa destruction, il en resta l'influence et les colonies) sur les côtes de la Kabylie actuelle : or les M'zabites sont une peuplade refoulée de ces côtes jusque dans les sables du Sud, cinquante ans après la fameuse prise d'Alexandrie par Omar. Ceci est de l'his-

toire. De plus, leurs minarets typiques, j'en ai vu de pareils indiqués sur de précieux papyrus d'Égypte et de Tyr, dans la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne.

Donc, nous admettons que nos M'zabites sont Phéniciens mêlés d'un peu de Numides, et des races autochtones plus anciennes. Fils de ces riches marchands qui négociaient jusqu'en Angleterre, ils négocient, eux aussi, éperdument aujourd'hui. Ils négocient à travers l'Algérie, le Tell. On les trouve dans toutes les villes, au fond des boutiques, avec leurs grosses bedaines, leurs mines fûtées et leurs *gandouras* bariolées. Tous les deux ans, ils reviennent au M'zab, distraire le veuvage de leurs chères épouses abandonnées, ainsi que le prescrivent les commentaires du Koran, ceux du moins de leur secte abadite.

Car aujourd'hui, ils sont mulsulmans, mais dissidents, de la cinquième secte, à côté des quatre sectes reconnues par la Mecque et par le Sultan. Ce sont des schismatiques, en même temps que des puritains. Ils exagèrent les

jeûnes, repoussent les doctrines mystiques de ces marabouts-chériffs qu'il faut vénérer et payer. Ils font néanmoins beaucoup de prières, en tant que celles-ci ne gênent pas le trafic...



MÉLIKA.

Pour eux, un Arabe orthodoxe est un chien; eux-mêmes sont des chiens pour l'Arabe orthodoxe. Ceci ne met pas d'huile dans les rouages de leurs relations avec leurs voisins nomades — et ceci leur attira jadis, presque aussitôt après leur conversion à l'islamisme, les misères *dont résulta le M'zab*, créé de main d'homme

dans cette crevasse du Sahara dont j'ai parlé.

Voici comment se passa la chose :

Une secte rivale (ouahabite-soffrite) avait d'abord repoussé les M'zabites des parages méditerranéens jusqu'au lointain pays où s'élève la ville d'Ouargla. Ils créèrent, vaille que vaille, deux colonies, Khrima et Cédrata. Puis, comme ils refusaient d'abjurer leurs doctrines de chiens, leurs persécuteurs les chassèrent de Cédrata, quarante ans après la fondation de cette ville (1), juste au moment où l'on terminait les monuments qui furent aussitôt saccagés par les Ouahabites, iconoclastes forcenés.

(1) Les ruines de Cédrata, dont l'emplacement se trouve indiqué dans les vieilles chroniques m'zabites, ont été tirées, l'année dernière, des sables profonds où le vent du Désert les avait ensevelies. Elles indiquent un art plus développé, et surtout plus phénicien, que les constructions m'zabites d'aujourd'hui. Dans les maisons principales, plusieurs belles pièces, très ornées, entouraient l'atrium central. Les chambres d'esclaves étaient situées derrière les cuisines. Contrairement à l'usage arabe, et ce qui marque bien la différence des origines dans celle des procédés, aucune moulure n'est en plâtre. C'est un ciment dur, de grain un peu rude, qui forme les rosaces et les inscriptions des murs.

Complications de tourments pour nos ex-marchands de Carthage ! Ne sachant que faire pour éviter leurs bourreaux, ils se réfugièrent dans l'endroit le plus aride, le plus effroyablement désolé du Sahara. Il y avait là, vous le savez, quelque chose comme un grand trou, un enfoncement abrupt dans le haut plateau stérile. Cette dépression oblongue contenait du sable, encore du sable. Les M'zabites y firent creuser des puits, planter quelques palmiers par leurs mercenaires — n'oublions pas Carthage ! Ils s'établirent et se fortifièrent sur les mamelons bossuant cette aridité.

Et, comme tous les persécutés, érigeant en culte leurs plus petites superstitions, ils se proclamèrent saints. Leurs villes furent des villes saintes. — L'une même, Ben-Izguen, se déclara *très sainte*. Encore aujourd'hui, on n'y entre pas à cheval. On n'y fume pas, sous peine de sacrilège. On n'y joue pas, on n'y chante pas, on n'y boit pas. Toute joie profane en est exclue. Hélas ! les mauvaises langues prétendent que là, plus qu'ailleurs, faire l'ange mène à faire la

bête — et les peuples voisins surnomment Ben-Izguen : Sodome ou Gomorrhe, au choix.

Je parle du M'zab actuel.

*
* *

Puisque nous voici, par un chemin mauvais, au M'zab du XXe siècle (de notre ère), transportons-nous sur l'atroce plateau rocailleux qui précède la vallée.

Partout la mort. Des pierres noires, lugubres, parsèment le sol desséché. On a traversé ces solitudes pendant des lieues, pendant des jours — et soudain, sans qu'on le prévoie, le M'zab s'étend à vos pieds, lui et ses villes saintes, paraissant, malgré ce qu'il possède encore de sables, un véritable Éden. Il y a des palmiers, il y a des cités qui (de loin) sont presque européennes. Il y a des puits, des jardins, de la verdure, jusqu'à des fleurs. Oublieux des péchés de cette terre, on y voit le Paradis. Et certes les M'zabites, industrieux, persévérants, pleins de qualités à côté de leurs défauts,

méritent la reconnaissance indulgente, rien que pour causer cette suave surprise au voyageur.

La vallée contient, en vue les unes des autres,



Ghardaïa.

cinq des sept villes saintes : Ghardaïa (la capitale), Mélika, Ben-Izguen, Bou-Noura, El-Ateuf. Les deux autres, Berryan et Guerrara, se trouvent au plateau supérieur.

En tout, 32,000 habitants.

Les villes saintes, vues du thalweg de la fissure,

sont toutes pareilles les unes aux autres. Je dis bien *toutes pareilles*, à s'y tromper : murailles blanches, maisons jaunes ou grises, creusées d'arcades et de niches, semblant de loin des cellules d'abeilles. Les mosquées ont le même minaret, les fortins sont le même fortin, les tours de garde sont la même tour...

Chaque ville est administrée par un Caïd ; une sorte de conseil général (*djemâa*) est convoqué pour des affaires, également générales. C'est donc encore une confédération, même depuis l'occupation française — mais non pas une confrérie : la guerre civile y régna toujours.

La guerre civile et le commerce. Aujourd'hui, lui seul est roi.

A tout seigneur, tout honneur. Occupons-nous de lui d'abord, après avoir constaté qu'il est effectué régulièrement. Partout, derrière chaque comptoir, le M'zabite chausse ses lunettes de corne et griffonne sur son registre des colonnes de notes et de chiffres, tracées de droite à gauche, à la mode orientale.

Le négoce est de trois grandes sortes : celui par caravane, avec entrepôt au M'zab; celui en boutiques, dans toutes les villes algériennes et tunisiennes où le M'zabite émigre; celui plus modeste, fait au pays : vente de détail en magasin.

Il ne faut pas oublier que le Sahara, où presque nulle contrée ne produit tous ses articles de consommation, vit d'échanges. Et ces échanges ont lieu par l'intermédiaire du M'zabite, auquel sa bourse permet les spéculations. Le M'zab est donc un des grands marchés du Sahara. Sur la place publique même, se brassent des affaires moins importantes, mais considérables encore.

Le commerce en boutique, au dehors du M'zab, comprend : les laines, les grains, les fruits, les étoffes, broderies, merceries, armes et harnais; en plus, le prêt sur gages, la banque et l'usure, sans dédaigner le bénéfice des petites opérations sou par sou.

Le commerce dans la rue (ou à moitié dans la rue) semble le plus pittoresque, mais enri-

chit moins son homme. Je citerai celui des bouchers, des marchands de bois — denrée précieuse qu'on apporte de très loin, le palmier n'en donnant guère, et qu'on pèse méticuleusement, sept fois pour une, avec de prolixes débats...

* * *

Après le commerce ou avant ou pendant, l'église absorbe le gros M'zabite. Il est d'ailleurs prodigue de génuflexions pieuses. Voyage-t-il en diligence, il fait arrêter la voiture pour exécuter en plein champ, aux heures voulues, les prières selon les rites.

Deux des mosquées abadites — entre autres — m'ont laissé d'intenses souvenirs. Je me revois dans la ville de Berryan, venant de quitter le Caïd, type extraordinaire, que j'évoquais malgré moi derrière un comptoir de Carthage, aux temps déjà troublés d'Asdrubal et de Hamilcar... Cet homme est très riche. L'argent et la volonté, la force morale et la force phy-

sique, la ruse, la persévérance, l'orgueil et la souplesse : il possède les dons qui furent l'apanage de cette grande famille des Barca. Il ne lui manque guère qu'un autre milieu — celui



Le Caïd de Berryan.

du haut mercantilisme où triomphèrent ses pères — pour faire « des choses », impossibles à produire en son petit territoire du M'zab.

Or, je m'imaginais que le temple où de tels personnages adorent Allah cinq fois par jour, et le supplient de rendre prospères les destinées si chères de leurs spéculations, je croyais que

ce temple, même sans rappeler les splendeurs du sanctuaire de Tanit, de Baal-Haman, ni celui du dieu Gursil, m'apparaîtrait relativement orné... Et voici que je tombais en une cour misérable, limitée de pauvres niches, de recoins obscurs, de taudis. Bâtisse infiniment humble, infiniment vieille pour cette contrée où tout s'effrite, allant jusqu'à me faire douter de la vraie « carthaginoiserie » du peuple m'zabite. Mais j'avais tort. D'ailleurs les ruines de Cédrata me l'ont prouvé depuis, et dès ce jour-là les motifs d'architecture punique dressés au sommet de la tour de Berryan...

De quoi résultait donc, me demandai-je, cette misère et cette branlante vétusté?... Un moment de réflexion me le fit comprendre : c'est que le climat, les matériaux du sol n'en avaient pas permis d'autre, en ces *jadis* douloureux de l'exode à l'Oued-Mya, puis de l'Oued-Mya vers le rude M'zab, inculte alors... Et depuis continua tranquillement la tradition des usages économiques. Les mauvaises langues pourraient prétendre que la bien-aimée bourse y trouve

son avantage. « Par Sidi Yacoub ! laissons-les dire : Allah tout-puissant jouit dans les sept cieux d'une gloire si splendide qu'il ne peut, n'est-ce pas ? distinguer le mesquin du somptueux, de loin comme cela, en bas sur la terre... Nous sommes à l'ombre pour prier, il nous suffit ainsi ; bien mieux, nous prions plus ardemment dans une église pauvre, parce que les yeux du corps n'y trouvent pas de quoi distraire les yeux de l'âme, et parce que notre cœur n'est pas affligé par un gaspillage d'argent ! »

Voilà ce qu'ils semblaient marmotter, les fidèles qui se pressaient dans les couloirs de la mosquée, à Berryan. Et ceux que je voyais plus tard, à Ghardaïa, la capitale, exprimaient silencieusement des idées analogues... Les murs gris déjetés, les arcades fendues du monument sacré, les petites cases irrégulières où placer la cruche des ablutions, tout était lamentable... Tandis que du haut des terrasses la vue découvrait aux premiers plans les solides portes ferrées des maisons particulières, puis plus loin, les rues propres et bien bâties, abou-

tissant vers les bonnes poternes et les bons bastions.

L'excellent Caïd de Ghardaïa, moins carthaginois, mais plus gai que celui de Berryan,



Intérieur de mosquée.

avait prétexté une foulure au pied pour ne pas nous faire lui-même les honneurs de la mosquée. Car la souillure des Roumis est tellement odieuse et désagréable qu'il préférait de beaucoup ne pas avoir l'air de la protéger. Quant à obtenir des susdits Roumis qu'ils renonçassent à leur sacrilège visite, le Caïd ne l'espérait guère. Au nom d'Allah, créateur du monde,

ces Français vainqueurs sont d'incorrigibles curieux !...

Je dois affirmer que nous fûmes, quoique Roumis, très convenables... Nous n'avons pas contaminé de notre contact les nattes de prière, en examinant à la muette les fidèles prosternés. Et notre présence, néanmoins, causait une gêne si évidente, si tangible, que nous nous sommes retirés au sommet de la tour lézardée, guidés dans l'escalier noir par la lanterne d'un demi-hostile sacristain.

De là, le regard s'étend librement sur la fissure du M'zab presque entière. Les villes saintes érigent l'une près de l'autre leurs pyramides symétriques ; si proches sont-elles que, d'après les documents officiels, on pourrait en enfermer cinq dans un cercle de 4 kilomètres et demi. Puis de tous côtés, entre le roux du sable et les taches vertes des oasis, des espaces blanchâtres, surélevés et dallés, s'élargissent sous le soleil, parmi des champs de pierres raboteuses...

— Qu'est ceci ô demi-hostile sacristain ?



Tombeaux de saints au M'zab.

— Des cimetières. En voilà plusieurs pour chacune des villes. Ces places blanchâtres, surélevéés, dallées, sont d'immenses estrades où l'on vient convenablement pleurer les morts sans salir ses beaux beurnouss. Et leur lugubre aspect, de loin, évoque tout à fait le souvenir de ces macabres « tours du silence » de l'Inde, bien qu'il manque les cadavres et les vautours...

Les tombes les environnent, successions de cailloux bruts, sans aucune inscription, sans aucun signe. Seuls les « saints » ont droit — et parfois les riches — aux mausolées que le sacristain nous désigne, là-bas, coupoles baroquement rondes, ou bien aiguilles de fausse pierre dressant vers le ciel leur traditionnelle inconvenance, souvenir des vieux cultes de Ninive et de Tyr...

Sur la sépulture des gens n'ayant pas l'honneur de la sainteté, on trouve en masse, avec les débris de roc susindiqués, des tessons et des pots cassés. C'est la trace d'une religion des mânes dont je vous reparlerai ; c'est aussi un

repère, et souvent de vieilles femmes aveugles, — tellement nombreuses au M'zab — reconnaissent la tombe chère aux fêlures qu'elles suivent du doigt, en tâtant les pots brisés...

Nous autres, là haut, Roumis perdus dans ce minaret, chez une race sournoisement ennemie qui vit si loin de quelconques groupements, nous croyions voir dans les pots cassés le symbole de la coupe vidée, de l'existence interrompue par le trépas... Et notre mélancolie se nuançait d'une résignation fataliste, tandis que montait jusqu'à nous le doux nasillement des oraisons du M'zab...



Redescendons de ces hauteurs tristes. Vous parlerai-je de l'école, jointe à chaque mosquée où l'on enseigne à « crier » le Koran?... Cette école est entretenue, ainsi que la mosquée même, au moyen d'un impôt communal sur les dattes, tribut levé en nature. On nourrit maîtres, écoliers, muphtis, imans, exclusivement de

ces fruits sucrés!... Quand il reste un stock vers la fin de l'an, on le vend pour l'entretien du culte ou des aumônes...

Vous indiquerai-je la classe sociale, ou plutôt la caste des *tolbas*, savants en théologie?... Ce sont les piliers de la vertu, les candidats à la sainteté officielle. Ils circulent, modestes, graves et lents, drapés de fine laine blanche à l'exclusion sévère de toute autre couleur. Ils doivent être, ou passer pour être — (au M'zab moins qu'ailleurs ces deux termes n'en font pas qu'un) de mœurs chastes et pures... Gardiens des traditions, ils commentent la loi, civile autant que religieuse dans tous les pays musulmans, comme chacun sait. Ils maintiennent soigneusement le *schisme*, consistant entre autre à renier les livres sacrés des Arabes, ces trois *hadits* de la *Sonna*, rédigés après la mort du Prophète par ses disciples, son neveu Ali et sa jeune femme chérie, Aïcha, fille d'Abou-Bekr... Ils dissertent (quel plaisir!) sur un point primordial : cette même Aïcha, frivole et jolie, oublia-t-elle un jour ses devoirs en compagnie du beau Sa-

frann?... Passionnant problème!... Les *tolbas* de Ben-Izguen et ceux de Ghardaïa furent longtemps en querelle théologique, émus par un sujet si brûlant, d'un intérêt si général, puisque ceux d'El-Ateuf et de Mélika n'en étaient pas non plus d'accord!...

Tout cela semble — à nous Européens, — plutôt caricatural. Ne nous en étonnons pas. En chaque M'zabite il y a un bouffon : le comique émane de lui jusque dans les choses les plus sérieuses.

Gros hommes à gros ventres, chaussés de jaune serin, montés sur leurs ânes moins poltrons qu'eux, ils rappellent beaucoup Sancho Pança dans un pays où manquent les Don Quichotte. Leur vêtement est celui des Arabes. Ils n'ont de spécial que la *gandoura* ou *abâya* rayée, pour le négligé...



On pense bien que le M'zabite, pris par les affaires et la prière, et d'ailleurs absent du

M'zab les trois quarts du temps, ne peut guère suivre personnellement le précepte de Candide : « Cultivez votre jardin. » Et cependant nous voyons que les beaux jardins des oasis ne restent pas en friche. Voici l'explication du mystère : le M'zabite possède, pour de tels travaux — sans compter ses ouvriers, ses fermiers lointains, ses *khammès* d'Ouargla — deux séries d'auxiliaires, habitude importée des rives carthaginoises, détruite en principe par l'annexion à la France, mais subsistant encore dans la réalité des faits.

Il a les anciens esclaves et les mercenaires.

Les premiers consistent en nègres envoyés du Soudan par caravane. Après leur émancipation forcée (1882), ils sont demeurés serviteurs à gages ou même sans gages. Leur situation dans la famille, assez douce d'ailleurs, n'a pas changé. Que de choses n'y aurait-il pas à dire là-dessus!... Mais nous y reviendrons plus tard : occupons-nous pour l'instant des seconds aides, les *mercenaires*.

Ce mot sonne étrangement à nos oreilles de

civilisés... Pour l'admettre, retournons, voulez-vous, à Carthage, à l'ancienne Hippone même, punique avant les Romains? Puis, laissant passer les années, imaginons l'arrivée guerrière de l'Islam, les premiers refoulements



d'hommes sous couleur de dogmes et de schismes... Nous devinerons aussitôt l'état d'esprit des futurs M'zabites, gros marchands pusillanimes, jetés dans le Sahara, éperdus au milieu de ces Déserts. Hélas! comment se défendre?... comment combattre?... Ils étaient accoutumés à payer les armes, non à les porter.

Alors, usant de l'argent qu'ils traînaient, je pense, avec eux, ils s'avisèrent d'un moyen de salut. Des peuples pasteurs du Sahara, dont les tentes s'approchaient de leurs villes naissantes, ils firent leurs mercenaires, renouant ainsi la tradition de leur métropole. Cette tradition avait la vie dure : elle existe encore aujourd'hui.

Les Ouled-Yaya pour les M'zabites de Berryan, les Beni-Merzoug et certaines tribus Châanba pour ceux de Ghardaïa — et ainsi de suite — jouent ce rôle de miliciens serviles. Leurs fusils, leurs chameaux appartiennent peu ou prou aux M'zabites. A eux, guerriers, de frapper moyennant paiement sur les peuplades dangereuses, d'escorter les convois, d'entreprendre les caravanes jusqu'au Soudan. Ces liens du maître et du serf se transmettent de père en fils, sans qu'on songe à s'en affranchir de part ni d'autre. Cependant les fractions des Châanba sont moins fidèles. Au plus offrant, elles vendent leur secours et leur trahison.

Récemment encore, il y avait les batailles de *Soff* à *Soff* (1) ou bien les gens de Ghardaïa envoyaient leurs mercenaires couper le cou aux gens de Mélika — et réciproquement. Rien n'est plus batailleur qu'un M'zabite, quand il n'est pas forcé lui-même de recevoir les horions. Et seule, notre domination, énergiquement menée, a pu supprimer ces assassinats, ces massacres des luttes civiles. Mais malgré la paix relative actuelle, le mercenaire demeure indispensable. Sans lui, qui surveillerait les troupeaux? qui défendrait les magasins ou les caravanes contre un *rezzou* de pillards? qui mènerait, l'arme à l'épaule, les chameaux précieusement chargés? Et la question peut se retourner. Sans le M'zabite, qui fournirait du travail au mercenaire? qui achèterait son peu de laine? qui réparerait son logis? qui nourrirait lui, sa femme et ses enfants, dans les années mauvaises? qui remplacerait les bêtes de somme (les quelques-unes du moins formant

(1) On appelle *Soff* un parti de politique intérieure.

sa propriété particulière) quand de subites intempéries les font mourir ?

Tout ceci paraît logique. Mais c'est égal. J'imagine que le vieux bonhomme Hamilcar-Barca, lorsqu'il vendait, achetait, spéculait, organisait, lorsqu'il accumulait des grains pour ravitailler ses troupes hétéroclites, ne prévoyait pas ses fils carthaginois du Désert...

VIII

CHEZ LES FEMMES M'ZABITES

(*Race Berbère*)

Depuis mon arrivée au M'zab, je me demandais anxieusement : « Faudra-t-il donc user les jours à contempler des cimetières et des mosquées, à fréquenter dans des boutiques, très curieuses du reste? Faudra-t-il quitter ce pays sans avoir aperçu ses femmes et me contenter de renseignements vagues, fournis par ceux qui ne *les* ont jamais vues davantage et qui me disent, hochant la tête : — « Ce n'est guère possible, madame ! »

Guère possible d'aller visiter des femmes m'zabites? pour moi, une femme? Une incrédulité me prenait, bien naturelle, gâtée que j'étais par le doux accueil de toutes les femmes

arabes ou berbères. Mais plus j'insistais, plus les obstacles théoriques semblaient grandir — et naturellement plus je désirais, moi, tourner



les obstacles. Je savais (sans en être sûre, ayant l'habitude de m'en rapporter surtout à mes yeux) que la *M'zabïya*, de teint rose et blanc, de formes opulentes, passe pour la moins

libre des femmes du Sahara. Elle est séquestrée derrière ces murs hauts et lisses, dont chaque maison riche emprunte un faux air de bastion. A peine lui permet-on de se rendre sur les tombes aimées ou chez de rares amis (et seulement à l'occasion des noces) : encore l'empaquette-t-on, au lieu de voile, dans une épaisse, une immense couverture de laine, grise ou blanche, ne laissant deviner quoi que ce soit de sa personne, pas même sa démarche réelle, pas même le seul œil qui brille entre les draperies, à Laghouat.

Je savais aussi, de façon cette fois précise et prouvée, que la loi d'émigration et la loi dite « de la chemise » protège la *M'zabïya*. Loi de la chemise ! Extraordinaire invention de la théologie musulmane, mais perfectionnée, amplifiée, hautement vantée par le schisme des bons M'zabites, afin de faciliter leur existence conjugale et de raccommoder à l'amiable tous les coups de canif au contrat et les accrocs à la vertu.

Voici : Le M'zabite, vous vous en souvenez

doit revenir tous les deux ans surveiller ses jardins et consoler sa femme, car celle-ci, en cas de retard, a droit au divorce, sans conteste. Bien mieux (chose horrible !) elle peut emporter les biens de son mari avec les siens propres. Or, pour la faire patienter, le M'zabite prend ses précautions. Quand sonne l'heure triste des adieux, en mari sage il dépose une de ses chemises sur la couche nuptiale. Désormais sa femme est gardée, son honneur est sauf. S'il trouve au retour une augmentation de postérité, même... tardive, cette postérité sera *sienne*. Les marmots seront à lui, de lui, comprenez bien, non seulement de nom, mais de chair et de sang. Le fils né deux ans après son départ fut conçu par ses œuvres ! Personne ne bronche, personne ne sourit lorsqu'il l'affirme. La chemise a simplement fait un nouveau miracle, ou plutôt Allah, *qui laissa dormir pendant ce temps l'enfant dans le sein de sa mère* (sic). Qu'il soit loué, le Puissant, le Clément, le Miséricordieux ! *Amen...*

Ces détails excitaient ma curiosité. Le sup-

plément de postérité après la lettre ne doit pas, je présume, se composer tout seul?... Le sacro-saint sanctuaire du logis s'entr'ouvrait bien quelquefois. Comment de si aimables personnes pouvaient-elles être si farouches dès qu'il s'agissait d'une visite de femme?

Je pris un grand parti. J'essayai de suivre et d'aborder, entre les parois d'une ruelle blanche, l'une de ces couvertures ambulantes dont j'ai parlé. Elle glissait, fuyait devant moi, éperdue, s'appuyant aux murailles comme pour leur demander de l'engloutir et de la protéger. Mais j'avais sur elle l'avantage de ma liberté de mouvements. Je l'atteins, cette Faffa ou cette Mamma. Je la touche du doigt. Elle pousse un cri. Je lui dis ce mot de politesse locale : « Tu es jolie ! » Elle se débat. J'essaie gentiment d'entr'ouvrir son voile et je reçois une bourrade qui m'ôte toute envie de persévérer !

Puis elle se met à courir et disparaît au tournant de la ruelle, tandis que je combine des moyens d'informations moins violents ...

*
* *

Je pensai : « Allons trouver le Caïd de Ghardaïa. » Vous le connaissez, ce brave fonctionnaire. C'est celui qu'une foulure au pied avait empêché de m'accompagner jusqu'à la mosquée. Rien n'est plus complaisant qu'une foulure m'zabite ; elle va mieux, ou mal, selon les besoins de la diplomatie. Installé dans son bureau administratif (très loin de sa maison), le Caïd ne répondit mot à mes questions sur les femmes. Mais il m'offrit une promenade dans la principale oasis. Oui, parfaitement, il pouvait aujourd'hui monter à cheval. Sa foulure allait bien, très bien.

Nous voilà partis vers ces jardins magnifiques où les poulies des puits, oiseaux plaintifs, gémissent leurs accords tout le long de la nuit et tout le long du jour. Le printemps fleurissait. Des lianes de vigne enlaçaient le tronc des palmiers robustes, sous lesquels les abricotiers secouaient leur boule de pétales rosés...

Je parlais femmes au Caïd, et lui me répliquait barrages et conduites d'eau. Si tous les habitants du M'zab, affirmait-il, s'endormaient magiquement pendant deux mois, à leur réveil



il n'y aurait plus de M'zab ! Perdu, fini, séché ! Tant est factice cette ingénieuse culture au moyen de laquelle, goutte à goutte, l'homme verse au sable torride la fertilité...

— Tu vois ces ombrages. Nos familles viennent ici l'été, habiter ces petites maisons, c'est-

à-dire on y fait la cuisine. Car pour coucher, c'est dehors ; tu sais, même les riches. On dort bien sous les arbres...

Je questionnai. Les femmes, les jeunes filles y viennent également ? Bah ! le Caïd discourait sur la valeur d'un palmier, auquel quarante ans de soins sont nécessaires pour le mettre en plein rapport. Mais soudain, il tomba dans le piège, arrivant sans le savoir (ou le sachant, peut-être) au sujet qui me préoccupait.

— Nous sommes forcés d'avoir des jardins, afin de pouvoir marier nos fils. Car le père d'une fille demande d'abord : « A-t-il un beau jardin à me donner comme dot? »

Je pris la balle au bond :

— Pourquoi mariez-vous si précocement vos filles? Allah n'a pas prescrit, je pense, de sacrifier ainsi des enfants de huit ou neuf ans?

Il protesta : maintenant ces choses n'existaient plus! On attendait les quatorze ans ! Devant mon scepticisme et me devinant bien informée, il n'insista pas longtemps cependant. Ce sont les Caïds qui, fermant les yeux, auto-

risent en somme le Kadi à couvrir du manteau de la loi ces abus blâmables. Et combien meurent, de ces petites victimes d'un viol consacré, pauvres petits êtres à peine aussi développés que les Françaises du même âge !

— Vois-tu, madame, c'est pour le bien. C'est pour empêcher la fornication. Et puis souvent il faut se presser parce que de belles dots échapperaient. L'homme qui veut une femme n'a pas le temps d'attendre ! Tout ça, vois-tu, c'est difficile. On fait comme on peut...

Il devenait expansif. Il me communiqua ses confidences sur... je vous le donne en mille !... sur la coiffure locale des femmes. Tant qu'elles sont vierges, on leur fait trois petits chignons bien symétriques, l'un derrière la tête, les autres au-dessus de chaque oreille. Le mariage change tout cela. Les cheveux se réunissent alors en un énorme chignon quasi-japonais, placé très bas sur la nuque. Et l'on y adjoint, les jours de fête, une coque supplémentaire au dessus du front et deux mèches éplorées tombant le long des joues.

— Tu sais, tout ça bien peigné, et propre...

Je compris peu de chose, je dois l'avouer, aux explications du bon Caïd. C'est plus tard que j'ai vérifié les aspects capillaires ci-dessus indiqués. Mais n'anticipons pas...

— Est-ce vrai, Caïd, que vos femmes ne veulent recevoir personne?

A ce coup droit, il riposta d'un flux de paroles, où se démêlaient les mots : *pas d'instruction... ne savent pas... très désolant...*, etc.

— Mais moi, Caïd, je suis une amie. Tu me conduiras bien chez ta femme?...

Il pâlit un peu, visiblement contrarié. Et comme je répétais ma demande, il soupira:

— Non, vois-tu, ça c'est pas possible... Tu ne crois pas que je veuille te refuser quelque chose?... ça c'est pas possible. La femme pleurerait, et toi tu n'aurais que de l'ennui.

De retour au « bureau », il m'abreuva d'excellent *caouah* et me fit don d'une grosse boîte de pâtes d'amidon sucré. Mais rien ne put ébranler sa détermination.

— Non, non, chez ma femme ou chez d'autres à Ghardaïa, tu n'aurais que de l'ennui !...

*
* *

L'après-midi du lendemain me vit dans la salle de réception d'un troisième Caïd, celui de Ben-Izguen, entre des fatras d'étoffes, des armes rouillées et des accumulations de sacs, de corbeilles et de coffres. Je n'avais aucun espoir d'obtenir là ce que je souhaitais. — En cette ville dissolue, mais d'apparence tellement rigide, tellement hostile aux *Roumis,* comment lèverait-on pour moi les obstacles et les barrières ?

Non, je n'avais aucun espoir. Je venais de parcourir les rues mystérieuses, aux maisons-forteresses, aux trottoirs irréguliers élevés d'un demi-mètre comme à Carthage, aux portes bardées de fer comme à Carthage ; mais une Carthage dans les déserts, musulmane, schismatique, où les « mœurs infâmes » indiquées par Flaubert ne sont pas le privilège des fabricants

d'odeurs suaves. Le culte d'Allah, le souvenir de celui de Tanit, y font un singulier ménage, et la légende du petit bastion (seule construction qui de loin peut aider à reconnaître Ben-



BEN-IZGUEN.

Izguen d'avec Ghardaïa) construit par les anges pour protéger les pieux M'zabites, y sonne comme un anachronisme gênant...

Et maintenant je regardais le Caïd tirer d'un bahut toute une ferblanterie. Cela brillait, cela s'embrouillait de rubans multicolores. Il déposa le tout devant moi, et je reconnus des décora-

tions nombreuses parmi lesquelles se hérissaient les palmes d'officier d'Académie !

Mon Caïd était ambitieux ! Mon Caïd aspirait aux honneurs du ruban rouge ! Me blâmera-t-on ?... Sans hésiter, je profitai des calculs si faux qu'il établissait sur mon influence.

— Je voudrais voir ta femme, ô Caïd !...

Il m'examina, hocha la tête, puis disparut dans le *heurm* (harem). Que se passa-t-il derrière ces murailles ? Quels ordres distribua le maître ? Quelles instructions sévères ? Le certain, c'est qu'un quart d'heure plus tard j'avais pénétré dans la place — *alias* dans une cour assez vaste, demi-couverte, sorte d'atrium prenant le jour et l'air par une large baie, morceau de ciel bleu.

Elle se tenait là, debout, l'épouse du Caïd, entre sa belle-fille et sa belle-sœur, embarrassée, souriante, tendant vers moi ses bras nus chargés de bracelets. Un voile à fleurettes multicolores tombait de son fichu de tête, placé bas sur le front, noué derrière. C'est l'ajustement de tous les jours. Une draperie de laine,

couleur indigo pour elle, rouge sombre pour sa fille, vert foncé pour sa sœur, enveloppait à gros plis leurs corps robustes, laissant à découvert la gorge et les épaules, éblouissantes de blancheur. Ce teint de lait, je ne l'ai vu qu'à des Suédoises. Encore n'était-il pas rehaussé, comme ici, de ces cheveux d'ébène et de ces yeux de jais...

— *Enti zina!* Tu es jolie !...

Je leur dis ces mots en arabe, puisque je ne connais pas une pauvre phrase de leur langage m'zabite. Elles sourient, contentes. Elles me serrent les mains. Elles me pressent contre leur poitrine, malgré leurs redoutables épingles, assez pareilles à des stylets. Il me semble qu'un peu de danger émane d'elles, comme à caresser une tranquille panthère. J'aimerais avoir près de moi quelqu'un de sûr, ne serait-ce que le petit Miloud, mon domestique, qu'on a colloqué à la porte, avec des gestes horrifiés...

— Tu es aimable, ta maison est belle, qu'Allah te rende ton bon accueil!

Quoi! elles ne comprennent plus, restent

stupéfaites, m'interrogeant de leurs prunelles où flotte un trouble. Le Caïd se met à rire. — « Mais, Caïd, *elles* comprenaient pourtant, tout à l'heure?... » Alors ce profond psychologue lève au zénith un doigt très gras et déclare d'un ton péremptoire : « Une femme comprend toujours quand on lui dit qu'elle est jolie ! »

Leurs bras superbes, que l'embonpoint de l'âge n'a pas encore déformés, m'enlacent et me promènent autour de ce hall. Au milieu d'une des parois, un étrange fourneau m'apparaît ; il sert en même temps de lavoir, d'où ces rigoles. N'importe dans quel musée, on le prendrait pour un autel à sacrifices humains... La décoration polychrome des murs, les vases bizarres, rien ne rappelle les coutumes arabes... Une barbarie presque somptueuse, concentrée, inquiétante, domine l'ensemble de ces objets...

— Viens !... prononce le Caïd.

C'est dehors qu'il me faut venir. L'instant du départ, selon lui, a sonné. Il abrège les

adieux que m'adressent les mains des femmes... Il est nerveux, un peu inquiet.

— Alors, Caïd, jamais les femmes ne sortent ? Ne s'ennuient-elles pas, surtout pendant vos longues absences ?

— Pourquoi veux-tu qu'elles s'ennuient ? Elles gardent la vertu, comme Khadidja.

Vous savez ce qu'est Khadidja : la première épouse du Prophète, la vénérable Mère des Croyants (*Oummoul-Mouminin*) — vieille marchande très riche que Mahomet embobelina et qu'il laissait au logis pour aller trafiquer en Syrie, en Mésopotamie, jusqu'en Perse. Elle crut aveuglément à sa mission, à son fameux voyage au ciel.

Imiter Khadidja ! Cela revient à dire aux femmes m'zabites : « Soyez contentes de demeurer seules pendant deux ans ou plus, puisque l'intérêt d'argent l'exige. Admirez votre mari. Croyez tout ce qu'il vous affirme, même l'invraisemblable et l'absurde. — De fait, elles portent le deuil, vêtues de noir, dépouillées de leurs parures, durant ces interminables absences



Femme M'zabite.

de l'époux. Les consolations de la chemise et les danses des servantes-négresses sont leurs rares petites distractions. Elles s'ennuient (quoi que prétende le Caïd de Ben-Izguen). Elles s'ennuient !... *Bourgeoises* de cités très denses, elles n'ont pas la contemplation des grands espaces, ni la diversité de nouveaux horizons. Leurs beaux corps sont secoués par la superstition la plus aiguë, la nervosité la plus frémissante... Elles ont peur, elles s'ennuient... et l'hystérie chez elles n'est pas rare, voire même la folie, résultant d'excès sensuels ou de privations...

Le retour du mari donne au contraire à la maison le signal de grandes fêtes. On célèbre son arrivée, celle de la bourse bien gonflée, celle des bagages riches en cadeaux ! Adieu, les draperies noires (on ne les endosse plus qu'aux jours d'indisposition périodique — usage curieux, façon modeste de faire savoir à l'époux qu'Allah lui interdit sa femme). Adieu, les mines lugubres ! Les bijoux énormes, lourds, très coûteux, très barbares, sortent du coffre

grossier. Les négresses se livrent à des préparatifs extraordinaires : chameau rôti entier, moutons au riz, pâtisseries à l'huile viendront prouver la joie officielle que « doit » causer la présence du maître.

Une jolie coutume se place ici. Dès le lendemain de ces fêtes, l'épouse comblée fait avertir les mendiants et les humbles. Tous se trouvent en même temps qu'elle au cimetière, où les négresses ont porté des pots de cousscouss, de la viande, du riz, du pain, des cruches d'eau. Et sur la tombe des parents défunts se donne un repas qu'on appelle « l'aumône ». Puis les pots sont brisés, avec des pleurs et des prières. Et dans leurs débris (dont je vous ai parlé déjà) on dispose un peu de vivres, un peu de breuvage pour les mânes toujours errants de ceux qui ne sont plus...

« Ne nous persécutez pas! Réjouissez-vous de notre bonheur! Qu'Allah vous maintienne dans la paix et le salut! »

*
* *

Ces traits de mœurs, de caractère, je ne les ai pas découverts en mon entrevue de vingt minutes avec l'épouse et la sœur du Caïd de Ben-Izguen. Enhardie par ma première expérience, ne me rendant pas compte à quel point elle était exceptionnelle, j'ai pénétré chez beaucoup d'autres femmes ensuite. J'ai frappé aux portes bardées, ferrées, jusqu'à ce que l'on m'ouvrît. Je me suis glissée derrière le battant entrebâillé, sans vouloir prendre garde aux airs hostiles ou rechignés. Et j'ai reconnu toute la sagesse du Caïd de Ghardaïa, lorsqu'il me disait dans l'oasis : « Tu n'en aurais que des ennuis ! »

Partout, l'accueil fut déplorable. Plusieurs fois, il prit la forme combative de l'expulsion violente. Il vint même jusqu'à être dangereux.

Mais j'avais mes raisons de continuer ces essais moroses. Fallait-il que cette race me restât inconnue, parmi les autres du Sahara qui

m'étaient familières ? J'allais donc, intéressée, mais le cœur triste tout de même, tant est déprimante la haine qui nous entoure. Elle glace et pénètre comme les brouillards d'hiver...

Quelques tableaux poétiques me sont restés dans la mémoire. Une famille, au crépuscule, installée dans l'atrium où montait vers le carré du ciel la fumée piquante du genévrier des sables : le père, la mère, plusieurs mioches, dont une petite fiancée... Ces gens se raidissaient pour ne pas me jeter dans la rue. Leurs faces muettes, leurs poings crispés, avaient la farouche beauté des attitudes vaincues devant l'ennemi vainqueur. — Puis une autre maison, belle et vaste, avec un chameau dans l'antichambre, allongeant son cou velu comme dans les tableaux pieux des primitifs. Une femme était là, de seconde jeunesse, mais jolie et touchante. Accroupie près du foyer, elle soignait un petit enfant. Avec une simplicité froide, digne, agressive pourtant, elle montra sept de ses doigts et prononça le mot arabe



Ville de Bou-Noura (M'zab).

maout (mort). Et sa négresse, me reconduisant, crut devoir me traduire et me commenter, en sabir, cette laconique confidence : « *Morto, sebba moutchatchou fini morto !* » Une « ma sœur » Roumïya, une des Sœurs blanches du cardinal Lavigerie, avait causé tous ces trépas en voulant débarbouiller l'un des enfants. Le contact de l'eau tue les petits. Il avait suffi, par contagion, à détruire les six autres !!!...

Je me souviens aussi, souvent, d'une petite M'zabite, souple et fine, mariée depuis quatre ans, à peine endeuillée par l'éloignement conjugal. Elle était « avec le ventre », c'est-à-dire enceinte, et portait son fardeau naissant d'une allure gracieuse, presque esthétique, inconnue des femmes déformées par le travail ou par les corsets. J'ignore si la chemise avait joué son rôle dans sa situation intéressante. Mais je vois encore son joli geste, faisant envoler des colombes qui revenaient se percher sur sa tête et sur ses épaules nues... Elle fut la seule, cette petite, qui ne gémit pas à mon approche : « O Allah ! qu'allons-nous faire ? Voici la Rou-

mïya chez nous! » La seule qui ne montrât pas de mauvaise humeur à la pensée des purifications fatigantes, nécessaires pour effacer la souillure de mon pied chrétien!...

Un épisode moins harmonieux : mon intrusion dans une assemblée de femmes, un second jour de noces. Etaient-elles excitées par des jeux, des danses? Je ne sais. Mais elles me brutalisèrent, me pourchassèrent. Je gagnai la terrasse, où elles n'osaient venir me relancer, de peur qu'on ne les aperçût en ma compagnie dégradante. De là-haut, je les contemplais, irritées, serrant les dents, affreuses sous le fard et les oripeaux des jours de gala. Du blanc, du rouge, de l'*or* aux joues, *de la poix* au bout du nez et au menton, des mèches mal ondulées tombant le long des tempes, des bijoux partout! Tandis qu'à l'ordinaire leur tranquille fichu, leurs lourds reliquaires, leur donnent une gentille expression de sainte nitouche prête à s'émanciper.

Cependant je ne pouvais, vous en conviendrez, élire domicile dans les trous de la ter-

rasse, ni dans les niches à pigeons. Il fallut bien redescendre. Scène terrible! La fiancée (neuf ans) se prit à pleurer. La demoiselle d'honneur cria. De petites jeunes mariées de



Enfants m'zabites.

l'année précédente (l'une avait huit ans, l'autre dix, ô Caïd de Ghardaïa!) hurlèrent à perdre le souffle. Alors les autres femmes, les adultes, affolées, se ruèrent sur moi. Elles me battirent, me poussèrent, m'égratignèrent, déchirèrent mes vêtements et m'arrachèrent une mèche de cheveux. C'était peut-être comme souvenir?...

En tous cas celui que j'ai gardé d'elles n'est ni reconnaissant ni tendre. Il reste même le cauchemar de mon voyage... Plus tard, quand le vent du Désert se déchaînait, tempête de chaque nuit, je croyais à travers mon sommeil entendre les clameurs des femmes m'zabites. Je croyais que leurs mains hargneuses secouaient ma tente comme un vieux prunier...

« O Allah ! ô Allah ! voici la Roumïya chez nous ! »

IX

NÉGRESSES-ESCLAVES

« Madame, tu voudrais-t-y pas t'acheter une jolie négresse? J'en connais une à vendre, que t'y peux l'avoir à cent douros seulement ! »

Voici ce qu'on entend de nos jours au Sahara d'Algérie. Pourtant, je me hâte de le dire, ce reste d'une coutume que nous jugeons barbare n'a rien de très révoltant. Ces contrées patriarcales ne traitèrent jamais leurs esclaves avec la dureté légendaire qui fit verser des larmes sur les oncles Tom du Nouveau Continent. La vie des nègres au Sahara, au M'zab, à Laghouat, c'est du Bernardin de Saint-Pierre : Marie et Domingue, bons serviteurs, soignant leurs maîtresses, gâtant Paul, idolâtrant Virginie, — et considérés en retour comme « de la famille »

par ceux auxquels ils se dévouaient, ils se « donnaient ».

Quand fut promulgué, au sud de l'Algérie, le décret sur l'abolition de l'esclavage, il y eut de la stupeur chez les maîtres et de la douleur chez les braves *négros*. Les premiers se demandaient quel crime ce pouvait bien être de nourrir, de vêtir et doucement faire travailler des créatures qui, dans leur pays, eussent été mangées par leurs compatriotes, à moins qu'elles n'aient succombé à la misère ou aux sévices de chaque jour? Les seconds se voyaient déjà seuls au milieu du Désert, libres, vraiment libres, mais sans cousscouss, sans vêtements, sans but dans la vie, sans affections : car presque toujours le chien qui perd son maître est plus affligé que le maître qui perd son chien (je parle des chiens de campagne, et non de ceux que la ville a pervertis).

On ne voyait plus que faces noires et sanglotantes dans les bureaux arabes, car les maîtres, effrayés, se conformèrent d'abord aux règlements et renvoyèrent, la mort dans l'âme, ces

compagnons de la vie errante et ces bons gardiens du foyer. De loin des caravanes venaient, où cette fois blancs et *négros* pleuraient pêle-mêle.

— Qui nous aidera aux travaux de l'arrosage ? Qui soignera nos enfants ? Par qui nos femmes seront-elles suppléées dans le ménage? — gémissaient les blancs.

On leur répondit :

— Gardez vos nègres comme domestiques libres et salariés.

A quoi, tous, ils répliquèrent :

— Mais si nous n'avons pas d'argent ?

Pendant que les esclaves disaient de leur côté :

— Que ferons-nous de l'argent? Et si nos maîtres meurent, que deviendrons-nous, au cas où leurs héritiers ne voudront pas nous garder?

Et les plaintes se prolongeaient, et les bâtiments militaires ou civils étaient encombrés de négresses en larmes, et l'on se demandait comment tout cela finirait.

Au cours des années, les choses s'arrangèrent. Sans compter les nègres qui viennent comme émigrants s'établir à Ghardaïa ou Laghouat (1) — et dont les groupements, complètement libres, existaient déjà bien avant l'arrivée de nos armes — il y a trois sortes de noirs au Sahara : ceux qu'on traite en domestiques, à la mode française ; ceux à qui l'on donne théoriquement des gages jamais payés, et ceux qu'on a repris comme esclaves, à la bonne mode ancienne, et que nous laissons suivre cette carrière par une tolérance nécessaire que je suis loin de blâmer.

Les deux dernières de ces sortes ont absolument l'existence qu'elles menaient avant le décret. La première est la seule désormais malheureuse. Avec l'argent de ses gages, le nègre achète du vin ou du trois-six. Il s'abrutit, il perd sa place. Il tombe dans la misère, et

(1) Ces nègres vivent en colonies, sous la direction d'un Caïd particulier. Leur organisation sociale est toute basée sur la coopération. Les femmes sont laveuses, les hommes jardiniers à la journée.

sa seule ambition alors serait de trouver une bonne position d'esclave (*oucif*). Mais on ne la lui accorde pas. La charité seule, si intense chez les Arabes, lui épargne de mourir de faim.

*
* *

Oucif, d'ailleurs, signifie à volonté *nègre* ou bien *esclave*, tellement ces deux états n'en faisaient qu'un lorsque s'est formé le dialecte actuel. La plupart des *oucifs* sont nés chez les parents de leurs maîtres ; mais cependant, il y a parmi leur nombre des éléments nouveaux. L'infiltration, venant du Soudan, se continue régulièrement, augmentée des tributs pieux que les grands marabouts arabes reçoivent des peuplades musulmanes du Niger...

La naïveté de ces recrues a des mouvements qui nous en disent long sur le bonheur de leur condition précédente, dans leur patrie perdue. Une fillette récemment acquise par un Caïd arabe, puis « prêtée » par lui à la femme d'un officier français, s'enfuit au bout de huit jour

de ce poste de confiance et vint tomber toute convulsée, hagarde, aux pieds de son vrai propriétaire. — « O Caïd ! ô mon père ? retire-moi de chez ces gens-là ! » Devant cette terreur, le Caïd forgeait déjà les suppositions les plus immorales, quand il apprit enfin, entre deux sanglots, le motif de ce désespoir fou : — « Retire-moi de là ! Ils me donnent de trop bonne nourriture ! ! ! » Je suis obligée d'indiquer ainsi : — ????? — la mine stupéfiée du Caïd. La bonne nourriture lui semblait naturellement un bien d'Allah. Enfin, à force de points d'interrogation, il put faire achever la petite négresse : — « O Caïd, ne comprends-tu pas qu'ils m'engraissent pour me manger ! ! ! »

Je ne sais lequel joue le plus grand rôle au Sahara, du nègre ou de la négresse. Celle-ci reçoit souvent, il est vrai, l'honneur de la couche du maître, mais l'homme est indispensable aux missions de confiance et aux travaux. Ils sont l'un et l'autre des serviteurs d'un incomparable dévouement, d'une fidélité de caniche. Ils paraissent ignorer la paresse qu'on reproche à



Le vieux Barka.

la race noire. Créatures très sympathiques, les *négros* du Sahara! Le vieux brûleur de café, Barka, dont à quatre-vingt-sept ans la philosophie se résume : « Un bon sou pour tabac et un bon femme », est un des plus vieux spécimens de l'espèce. Et contrairement à ce qui se passe chez nous, les jeunes serviteurs se montrent aussi dévoués que les anciens, si leur sagesse est moindre... Dans les familles aisées, on les rencontre partout, enfants de la maison. L'un d'eux me racontait qu'il avait « titi la madame ». — Autrement dit, la femme légitime du maître l'avait nourri de son lait. Et la douceur infinie des dames de grande tente envers leurs négresses est une des jolies choses de cette vie calme où les instincts ne sont pas mauvais en général, mais ne sont pas non plus très bons...

*
* *

On comprendra maintenant qu'au M'zab, dont la conquête ne remonte pas loin, l'escla-

vage mal déguisé subsiste encore. Il y joue le rôle le plus important. Que deviendraient les jardins sans les nègres? Que deviendraient les dames m'zabites sans les négresses? On voit circuler dans les rues presque uniquement des draperies bleues, celles des servantes, en même temps musiciennes, chanteuses, devineresses, confidentes et complices. Elles sont mieux que des messagères, des courriers avec le dehors — elles sont la vie du dehors qui pénètre grâce à elles derrière les portes hâtivement recloses. Elles sont l'activité, le bruit, l'expansion de ces intérieurs maussades que distraient le soir leurs danses et leurs chansons...

Pour elles et pour leurs maris (car tout ce peuple nègre contracte des liens conjugaux plus ou moins authentiques) l'indulgence est extrême. On leur donne des présents, des festins à l'occasion de toutes les fêtes païennes dont leur islamisme reste entaché. Leurs invocations, leurs sacrifices, leurs trépidations d'Aïssaouas, tout est charmant. Qu'ils s'amusent, les braves gens, qu'ils s'amusent!... Et dans ce pieux M'zab

hypocrite, où pas un fredon ne passe entre les lèvres des femmes de la nation, où pas un accord musical n'est toléré (sauf en ces endroits maudits que le péché des Roumis protège) les *négros* font retentir toute la nuit le tapage de leurs castagnettes et le ron-ron de leurs *tam-tam*.

« La joie de l'esclave met une couronne sur la tête du maître. »

Négresses de Ghardaïa, de Ben-Izguen, d'El-Ateuf, c'est avec de beaux bras, des corps souples et des sourires aux dents blanches que vous posez sur la tête des maîtres cette couronne de joie...

X

EN CHERCHANT L'EAU

Races Arabes nomades

Mais abandonnons le M'zab. Je l'ai comparé jadis à l'îlot, seul parmi les vastes flots. Rapprochement juste, car les sables qui l'entourent : la sévère Chebka, le Sahara des Châanba, les « parcours » de l'Oued-N'ssa diffèrent moins encore de la riante vallée m'zabite que les maigres Nomades ne s'éloignent des gros schismatiques enrichis.

Tous ces nomades Sahariens, mercenaires ou non de la race m'zabite, me paraissent les vrais « habitants » du sol aride, des espaces aux poignantes et tragiques beautés. Chacun d'eux, pris à part, n'a rien de bien captivant ni de bien sublime, mais ses attitudes le sont pour

lui. Et nulle part ailleurs je n'ai vu l'être humain s'harmoniser davantage avec son cadre... Nulle part je n'ai compris si nettement le peu que nous sommes, en dehors de la nature, et le



grand rêve qui passe et qu'on nomme la vie, pareil à la poussière qui passe et dont les grains font le Désert....

Je les ai donc aimés, ces gens du Sahara, comme on aime le roc des monts ou le souffle

de la tempête. Leur souvenir m'impressionne comme ceiui des brutes, des choses nous tenant un langage qu'elles-mêmes ne soupçonnent pas. Par eux, par leur aspect, par leurs habitudes, j'ai senti la toute-puissance des éléments et la vérité de la classification pleine de terreur des anciens. Je vous ai salués : Terre qui s'émiette et nous engloutit! Air qui ronge la falaise et déplace les dunes! Feu qui brûle et dévore! Eau sans quoi toute exlstence périt...

Eau divine « dont Allah miséricordieux ressuscite la terre quand elle est morte! » (1) Les hommes la bénissent et les femmes la louent, tel un bienfait surnaturel. Elle domine l'existence de ces peuples; leur temps s'écoule en cherchant l'eau...

*
* *

Où camper sans eau? Où s'établir? Où bâtir aussi les magasins à grains et les gourbis de

(1) Koran — Sourate XVI — Vers. 67.

sédentaires ? Il faut donc soit trouver un *r'dir* (infiltrations), soit découvrir des puits percés à l'avance, soit en forer dans les *oued* (rivières).

Ceci peut paraître bizarre, un puits foré dans un *oued*; mais, sachez-le, l'oued saharien ne roule des ondes visibles que tous les trois ou quatre ans, après des tempêtes. Son cours est presque toujours souterrain. Alors, en creusant le sable de son lit apparent, on rencontre à quelques mètres un liquide jaune et saumâtre, peu abondant, qui d'ailleurs, rongeant vite les parois du puits, devient de plus en plus analogue à du mortier.

Ne vous récriez pas; on la boit, cette eau, avec reconnaissance et volupté. Et vous en boiriez également, si votre soif était intense. Et vous la boiriez, émus de joie, même quand deux ou trois jours de transport dans des outres, au soleil, l'auraient rendue nauséabonde et corrompue.

En d'autres parages sans oued, des puits profonds (d'eau plus mauvaise encore) sont

maçonnés et entretenus, pourvus d'un gardien (parfois le propriétaire). Quelques palmiers, qu'on arrose à bras, croissent autour. Songez à l'existence de la femme du gardien, des femmes de ses fils, retenues à ce port d'attache, ayant l'isolement du Désert sans la compensation des déplacements... Un orgueil de posséder, une pitié pour ceux qui se traînent au puits, les emplit de sentiments contradictoires. Leurs maris répètent devant elles des fragments du vieux code malékite qui régit le torride Sud depuis l'arrivée des Musulmans :

Art. 1220. — « Le maître d'un puits peut en « disposer comme de l'eau dans un vase lui « appartenant.

Art. 1221. — « Néanmoins, il sera tenu de « donner gratuitement à boire à celui qui est « en danger de périr de soif et tenu d'en don- « ner moyennant paiement aux autres.

Art. 1223. — « Mais quiconque aura creusé « un puits dans les *terres mortes* du Sahara « (voilà le grand point de scrupules : où com- « mence la culture, où commence la terre

14

« morte?) sera tenu de laisser tous en user
« gratuitement, dans l'ordre prescrit.

Art. 1224. — « En premier lieu boira le



« voyageur, et lui sera prêté l'instrument de
« puisage — après lui boira l'habitant du pays
« — ensuite pourra s'abreuver l'animal ou le
« troupeau de l'auteur du puits — et chacun à
« son tour pourra épuiser l'eau — mais, en
« cas d'urgence, boira celui qui est en danger.»

Le danger ! Idée plus importante que tout le reste, celle qui rend solidaires les errants du Désert. Je me souviens d'un jour brûlant où nous avions perdu l'un des subalternes de notre convoi, un jeune bêta nommé Tahar. L'eau nous manquait. Cependant les *sokhars* et les guides déclarèrent qu'ils resteraient là, sur les dunes où régnait une chaleur de four, jusqu'à ce que Tahar fût retrouvé — car poursuivre, c'était lui diminuer les chances de rejoindre.... Nous boirions tous, ou personne. L'inquiétude de ces bons camarades se montrait immense, bien que l'égaré ne fût le parent ni même l'ami d'aucun d'eux. Enfin, Tahar, cherché par les méharistes, fut retrouvé traînant la jambe. Lui aussi pouvait répéter le proverbe : « Informe-toi sur le compagnon de route, avant de t'informer sur le chemin !... »

*
* *

Elle arrive parfois plus fort qu'on ne le voudrait, cette eau rare ; les climats chauds ne connaissent pas la modération. Alors les parties plus basses de la plaine deviennent en quelques minutes un lac où la vague gronde et s'avance, emportant les tentes, les animaux et les gens.

Nos soldats se voient surpris ainsi dans le lit d'un *oued*, et la liste des « morts noyés » s'augmente de quelques dizaines. Plus prudents, choisissant les pentes, les indigènes échappent davantage à ces désastres, mais sans en être bien indemmes : témoin le grand douar des M'khaliffs, enlevé tout entier près de Laghouat, il y a quinze ans, et dont on ne retrouva qu'un monceau de cadavres ; les chameaux n'avaient pas échappé davantage que les femmes et les enfants... Mais quoi, l'on prononce *Mektoub* !... et l'on n'y pense plus. Le banquier pense-t-il aux accidents de ses mines d'or ? L'eau, c'est

la richesse, c'est le bien sept fois sacré, dont la mère apprend aux enfants l'économie et le saint respect.



Inondation au Sahara.

« Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé l'eau. »

« A ton père et au Caïd seulement, verse de « l'eau sur les pieds de son cheval. »

Et s'il arrive qu'un petit parte au loin pour accompagner les caravanes, ou pour se rendre chez des parents influents, les femmes sédentaires lui font boire, coup de l'étrier, un

bol d'eau puisé tout exprès à la fontaine la plus voisine. Cette eau l'enchaînera, le ramènera vers les maisons ou les tentes de ses pères... « Nous ne le perdrons pas, il a bu l'eau... »

... L'eau dont le nom arabe, si facile et si doux, passa l'un des premiers sur ses lèvres balbutiantes :

« *Ma... El-Ma...* »

XI

DE LA NAISSANCE AU MARIAGE

(*Race et Tribus Arabes*)

Quand une fille naît sous la tente d'un douar arabe saharien, il n'y a point de joie ni de fête. Au contraire, l'événement se passe sous silence, comme une tare familiale ; le père refuse de voir sa progéniture et répudie quelquefois la femme « qui ne lui donne pas d'enfants ». Car une fille n'est pas un enfant : c'est une fille, que les contemporains de Mahomet ne craignaient nullement d'enterrer vive, ainsi qu'on noie les petits chats gênants. Et Mahomet lui-même dit, ou plutôt Allah, puisqu'il s'agit du *Livre révélé :* « Attribuerez-vous à Dieu, comme enfant ayant une âme, l'être qui grandit dans

les ornements et les parures et qui persiste toujours à disputer sans raison ? »

Il en va presque de même, moralement, chez les sédentaires. Seulement, moins près de la nature, ils cachent mieux leur mauvaise im-



pression. Des « *tolba* » (1) sont convoqués pour réciter des prières. Les voisines arrivent à la file, pendant « les neuf jours ». On vante à l'accouchée les figures féminines que la religion musulmane révère : Khadidja, vertueuse épouse

(1) Tolba, pluriel du mot *Taleb* — savant, homme instruit du Koran et des choses pieuses.

du Prophète — Aïcha, sa jeune et sainte femme préférée (Allah leur conserve à tous le salut. *Amen*). Et remontant plus haut, jusqu'à Miriem, la bénie, on en appelle à la Sourate du Koran, touchant aveu de l'infériorité du sexe faible, mais témoignage aussi qu'une gloire peut en provenir :

« Dis : — Seigneur, le pouvoir est entre tes mains ; le seul bien est entre tes mains, car tu es Tout-Puissant.

« Tu fais sortir la nuit du jour et le jour de la nuit ; tu fais sortir la mort de la vie et la vie de la mort. Tu accordes la nourriture à qui tu veux...

« Dieu a choisi de préférence parmi tous les hommes Adam et Noé, la famille d'Abraham et celle d'Imran. Ces familles sont sorties les unes des autres ; Allah voit tout et entend tout...

« ... L'épouse d'Imran, ayant donc reçu la promesse *d'un enfant*, pria : « O Seigneur, je « t'ai consacré ce qui est dans mon sein... » — Lorsqu'elle eut enfanté, elle gémit : « O Seigneur ! « ô Seigneur ! j'ai mis au monde une fille ! » —

Allah savait bien ce qu'elle avait mis au monde : le garçon n'est pas comme la fille (*sic*). — J'ai mis au monde une fille et je l'ai nommée Miriem...

« ... Or le Seigneur lui avait fait produire cependant une belle créature. Et Zacharie le prêtre eut soin de l'enfant. Toutes les fois qu'il allait visiter Miriem, il trouvait de bonne nourriture (1) près d'elle. — O Miriem ! d'où te vient cette nourriture ? — Elle me vient de Dieu, car Dieu nourrit abondamment ceux qu'il veut et ne leur compte pas les morceaux !... »

Koran, Sourate III. Versets 25, 26, 30, 31, 32.

Ingénue remarque, primitif idéal d'un peuple ayant souvent faim : la joie de la « bonne nourriture » prodiguée à la douce vierge qui, « du souffle d'Allah » devait enfanter Celui que les Arabes mêmes nomment respectueusement Notre-Seigneur-Jésus — *Sidna-Aïssa*...

(1) Bien qu'il fermât soigneusement les sept portes du Temple, Zacharie trouvait près de Miriem des fruits d'hiver en été et des fruits d'été en hiver (Commentaires du Koran).

J'ai transcrit ce passage à cause de la déception si caractéristique exprimée par l'épouse d'Imran (celle que nous appelons sainte Anne). Et, par un rapprochement d'idées, je revois le visage anxieux d'un jeune Nomade Harazlïa, campé près des murs d'Ouargla, loin de Laghouat dont sa tribu dépend. Sous sa tente déguenillée, dormait fiévreusement une femme, quinze ans à peine, vêtue d'une loque rouge, n'ayant pour bijoux que des bracelets de cuir et, sur sa poitrine, une seule petite broche d'argent. L'homme me dit :

— Je suis pauvre. Je vends pour vivre des paniers d'alfa. Le *toubib* des soldats français, je ne veux pas qu'il voie ma femme et je n'ai pas d'argent non plus pour un *Taleb* à nous. Donne-moi un remède (*doua*), donne, ô Roumïya !

Je demandai :

— Quelle est sa maladie ? Réveille-la que je l'examine.

Alors voici ce qu'il répondit :

— *Celle-ci* n'a pas de maladie, ô Roumïya.

Pourquoi la réveiller puisqu'Allah veut qu'elle dorme ? Mais l'enfant qui est en elle est très malade. Crois-moi, il peut mourir. Et si c'est



un enfant (1), je ne veux pas qu'il meure. O Roumïya ! je n'ai pas encore d'enfant ! (2)

Sa voix s'étranglait d'angoisse. Comme mon

(1) Le mot *garçon*, le mot *fils* existent bien en langue arabe. L'emploi du mot *enfant*, aux cas cités, a tout le sens dédaigneux qu'il aurait, dit ainsi, chez nous.

(2) Mourir sans postérité mâle est un malheur humiliant. Cependant mourir sans descendance aucune est pire — cela fait perdre beaucoup de chances de salut éternel.

regard s'attachait à deux petites créatures sales, minuscules poupées, vêtues d'une *malefa*, il ajouta d'un ton bourru :

— Ce sont des filles d'une autre femme.

— Ne sont-elles pas à toi ?

— Elles sont à moi.

Elles ne comptaient pas théoriquement, surtout en cet instant de crise où « l'enfant » souhaité paraissait, d'après le père, en danger de ne pas voir la lumière du jour. Et si cette bizarre « maladie » s'est guérie depuis, ce que j'ignore (un peu de bi-carbonate de soude, accordé par moi, n'a dû faire ni bien ni mal), si trois mois plus tard la jeune femme a mis finalement une fille au monde, elle aussi a pu clamer : « O Seigneur ! Seigneur ! »

Car l'accueil à la nouvelle-née fut plutôt froid sans doute.

Sans doute aussi les vieilles Harazlïa, du même douar, apportèrent secrètement le *caouah* traditionnel à l'accouchée. On paqueta la petite, on barbouilla de *Koheul* ses paupières à peine ouvertes ; on pétrit son crâne en invoquant

Allah ; on lui donna, dans une prière, le nom de Khadidja, ou de Messaouda, fille de son père… Mais tout cela mystérieurement, à mouvements discrets, à voix baissée, au lieu de l'allégresse qu'eût fait éclater la naissance d'un « enfant ».

— Mon fils ! mon fils ! *ouldi ! ouldi !*

*
* *

Cependant, les premières amertumes dissipées, petites filles et petits hommes sont élevés de la même manière, à quelques gâteries près : sales, exposés aux mouches, ballottés sur le dos des mères, puis lâchés ensuite avec les chèvres et les poules dans le sable tiède et souple, qui purifie tout. Jamais malheureux ni les uns ni les autres. Traités doucement, tendrement même, par la mère, par les grand' mères, et *par le père encore plus*. Il faut avoir vu l'Arabe porter entre ses bras un *moutchatchou* de deux ans pour comprendre la seule vraie beauté morale de cette race, son amour

profond de l'enfance. Si cet amour dégénère parfois (parce que ce torride climat vicie jusqu'aux vertus), il n'en existe pas moins généralement, très pur, très constant et très fort. Et



cette fille, dont il abhorrait la naissance, le père veut qu'elle ait, dès l'âge de six mois, les bracelets, les boucles d'oreilles, les petits *khalkhal* cerclant ses petits mollets, et sur la tête une petite *maharma* de soie, nouée au milieu du front. On vend un mouton de plus, on mange un cousscouss de moins pour que Khadidja soit belle...

J'ai passé des mois parmi les Arabes du Sud ; j'ai visité les rudes et brutales tribus. J'apporte ici le témoignage que *jamais* je n'ai vu, fût-ce une seule fois, maltraiter un enfant. Aucun pays d'Europe, y compris la France, ne pourrait m'en faire dire autant.

Ils se roulent donc dans le sable, petits bonshommes et petites bonnes femmes, se poussant, se battant, les filles arrangeant leur parure (!), les garçons galopant sur les bourriquots, tous délicieux à voir, malgré l'absence de débarbouillage, sous leurs longs affublements bariolés. Leurs corps nus et libres se plient dans ces robes flottantes. Les taches servent d'ornements; les déchirures donnent de l'air. Ils sont le sourire du Désert, surtout chez les tribus où les ophtalmies se montrent moins fréquentes. Ils vivent dans la sobriété d'une nourriture pauvre, lait et dattes. Ils vivent dans la liberté des horizons infinis et des continuels déplacements : petites bêtes joyeuses, animaux sauvages et spontanés.

Le garçon devient vite plus tard le Nomade

de course, de guerre et de proie, plus cruel même que les adultes parce qu'il n'a pas reçu les calmantes leçons de l'expérience. La petite fille reste mièvre, minaudière, très féminine, avec quelque chose — en brun, en nu, en malpropre — de cette drôlerie grave des Greenaway. Les jours de fête, d'ailleurs, sous les beaux ornements et le voile dans la blancheur du neuf, cette ressemblance d'expression s'accentue, malgré la différence excessive de costume.

Oui, c'est le dédain puéril et la comique gravité qui dominent en ces physionomies d'enfants. Je les revois, les petites Messaouda, Fatma, M'barka, Zouïna rencontrées le long de ma route, avec leurs grands yeux ouverts ne voulant pas être curieux — et leur dignité raidie devant les questions auxquelles elles répondent d'une voix brève — et leurs efforts pour cacher la joie causée par le don d'une épingle ou de quelque bonbon français! Leur indifférence affectée, si amusante, m'apparaît plus grande encore que celle des petites sédentaires, mes

autres amies Zorah, Haouali, Fatma encore, Arrifa, Rraïra, et l'importante petite Kérah, dont les quatre ans remorquaient les trois ans d'Aïcha-S'rira. Celle-ci, du village ou de la ville (?) connaissaient « la politesse ». Elles savaient nuancer leur attitude de juste assez de détachement pour demeurer correctes — et de juste assez d'intérêt pour corser la courtoisie. Elles tournoyaient dans ma chambre (ou ce qui m'en tenait lieu), telles de lentes petites colombes, ouvrant silencieusement les valises, examinant à la muette les ustensiles du nécessaire, ou s'attardant près du feu (1), accroupies sur les *fréchias* aux laines moelleuses, et contemplant d'un œil les étincelles pendant que l'autre œil suivait mes moindres mouvements. Heures douces, heures calmes succédant à leur arrivée matinale très protocolaire, la bouche pleine de saluts, les mains pleines de présents:

(1) Les soirées et les matinées, très fraîches en dépit de l'ardeur des jours, obligent à faire du feu soit dans la maison (*dar*), soit dans les rues, soit en plein air au seuil des tentes.

un pigeon blanc dont les pattes se crispaient, une corbeille de dattes, une orange reçue par elles d'un conducteur de caravane — toutes jolies attentions désintéressées, ou presque — tous hommages pour la Roumïya que le Sidi leur père avait commandé d'honorer...

Elles mo'nt appris, peu à peu, mes petites sédentaires et mes petites nomades, le développement de l'âme saharienne. Chers petits oiseaux du désert, chères petites « huppes » sérieuses, répondant doctoralement à la question :

— Reviendras-tu demain ?

— Oui, s'il plaît à Allah.

Et jamais une défaillance. Même Aïcha-S'rira, enlevée dans les airs au bout des bras, ne sourcillait pas. Et puis crac ! la porte fermée, ou si je m'éloignais, c'était un babillage, un fou rire, un échange d'opinions, d'exclamations, d'admirations, que la civilité n'entravait plus, ni mon auguste présence...

Il faut qu'on ait au moins quinze ans, pour oser rire devant les « personnes ». Être

sérieuse, tout est là. Le plus beau compliment d'une mère arabe à l'autre, au sujet d'une Fatma de huit ans, le voici : « Rends grâce à Allah qui l'a faite ne riant point. »

Mais ce qu'elles se « rattrapent » entre camarades, dans l'intimité !

*
* *

Vers dix ou onze ans, la petite fille prend de plus en plus des allures importantes de petite femme. Elle n'est ni très intelligente, ni très développée. Mais elle voit les vieilles femmes du douar chargées de toutes les besognes du foyer. Elle les voit porter les enfants, dresser la tente et suivre à pied, un lourd ballot derrière l'épaule, quand la caravane est en route, tandis que les jeunes se prélassent dans le *bassour*, palanquin couvert d'étoffes et de franges, perché sur la bosse du plus beau des chameaux. Elle comprend toute la valeur de la jeunesse qui va commencer pour elle. Elle trouvera un mari. On la paiera d'une dot. Elle recevra des

bijoux plus beaux, un voile lamé d'or. On fera « jouer la poudre » à cause d'elle, le jour de ses noces... Elle sera « la maîtresse de la tente », durant les absences de son époux.



Elle sent instinctivement tout cela. Cette déchéance future aiguise, sans qu'elle le sache, l'impression de sa gloire prochaine. La tyrannie conjugale ne l'effraie point. Elle sait que les Arabes frappent *très rarement* leur femme quand celle-ci n'est pas en faute... injurieuse. Le prestige de sa beauté, sa ruse personnelle

assureront la bienveillance maritale et sa tranquillité. Car elle discerne très bien, croyez-le — elle s'exagère même, — l'effet que ses yeux noirs, son onduleuse démarche produisent sur les hommes du douar (1); cela lui donne un peu de l'orgueil dédaigneux et de l'ivresse fière des jeunes reines...

Elle jouit là d'une belle heure d'éclosion, trop courte, mais intense. Sa mère la ménage. Son père la gâte, pourvu qu'elle soit respectueuse. Elle file parfois une quenouillée de laine blanche, en jasant avec ses amies : on n'exige pas d'elle davantage. Elle est tantôt rieuse et bavarde comme un sansonnet, tantôt immobile et silencieuse comme un rossignol en cage. Elle vit dans la certitude de représenter quelque chose de précieux. Gloire qui dure un an, deux ans, rarement trois ans. Quelque vieillard la demande en mariage. Son orgueil

(1) Les femmes nomades circulent sans voile dans le douar. La plupart du temps même elles n'en possèdent pas, ce qui les empêche d'oser venir aux villes. Ne se voilant pas elles se cachent.

augmente encore, mais son vrai bonheur de vivre est fini...

*
* *

Généralement, comme je viens d'y faire allusion, le premier mari de cette fille, âgée de douze à quatorze ans, est vieux ou très adulte. Tandis qu'une répudiée (1), ayant passé la prime fleur de ses charmes, épouse souvent un garçon de treize à quinze ans. Question d'équilibre, sans doute. Les unions entre deux êtres tout jeunes restent plutôt exceptionnelles.

Quel que soit l'âge de l'époux, le cérémonial se déroule approximativement le même :

L'aspirant à la main d'une belle envoie sa mère, ou de vieilles émissaires, préparer le terrain par des visites et des flatteries :

(1) Une mariée d'un certain âge doit être fatalement soit une répudiée, soit une veuve, soit une divorcée, (c'est-à-dire ayant obtenu à son avantage l'annulation du mariage, fait très rare). — Le célibat est inconnu pour les filles au-dessus de seize ou dix-huit ans.

— O jolie! ô chérie! ô fille en or! Et toi, ô sa vertueuse mère! Votre famille paraît bénie d'Allah! etc., etc., etc.

D'autre part, à leur retour, ces messagères rendent compte au candidat époux de l'aisance apparente qui règne dans la maison, des talents de la jeune personne (cuisine, tissage), de sa santé probable, de sa beauté. Si la future belle-mère remplit cette ambassade, elle se montre difficile, pointilleuse. Mais les intermédiaires parentes, ou amies, ou simplement à gages, ont l'éloge facile : toute femme ne possède-t-elle pas le goût forcené de « faire un mariage » ? Est-il rien de plus doux que de contribuer, même à l'envers, au bonheur des gens ?...

— Tu la verrais, que tu la prendrais pour l'ouvrage précieux d'un habile orfèvre! Ses dents sont du lait! Ses lèvres sont la fleur rouge du Paradis! Son visage t'enchanterait comme la lune dans sa beauté! Son corps, c'est l'arbre souple et rond qui te donnera des fruits. Elle est vraiment la fille de l'étoile du matin, et ses regards même sont des étoiles brillantes!...

On raconte qu'une de ces entremetteuses pour le bon motif, à laquelle un nouveau marié adressait d'amers reproches (elle l'avait, par des phrases trompeuses, incité aux justes noces



avec une certaine Zorah qui louchait plus qu'il n'est permis), on raconte qu'elle lui répondit :

— Par Allah qui t'a créé, je t'ai dit la vérité ! Rappelle-toi mes paroles, ô Mabrouk ! ô homme ! Le chemin de ma langue n'est pas le mensonge. T'ai-je déclaré qu'*elle* ne louchait pas ? Ne t'ai-je pas au contraire averti d'une

surprise, d'une grande surprise, près de laquelle l'étonnement du roi Salomon serait petit? (1)

Quand la scène se passe au *douar*, le futur sait ordinairement ce qu'il doit prendre au sérieux dans ces hyperboles — puisque les jeunes filles s'y montrent les traits découverts. Si c'est au *ksar* (de mœurs différentes), il a pu voir autrefois le visage de celle qu'il « demande », lorsqu'elle était petite enfant. Mais depuis? N'a-t-elle pas changé? Du reste, même dans les tribus, l'hésitation se justifie. On y connaît les filles de son *douar*, et nullement celles des autres douars ou des autres tribus. Exemple:

— Le *Kébir* Mohammed-ben-Naceur, des Ouled-ben-Rïa, possède, paraît-il, une belle fille. Dois-je m'en occuper? Le père a du bien, mais *elle*, fera-t-elle une femme supportable?

Graves points d'interrogation. Le pauvre pos-

(1) Lorsque le roi Salomon vit sortir miraculeusement de la mer les mille chevaux superbes que lui donnait le Seigneur, sa stupeur fut si forte que pendant des jours entiers il oublia l'heure de la prière et qu'il se laissa voler son trône par un *dïinn*.

tulant n'a comme données que le lyrisme des matrones — ou la sévérité dénigrante de sa mère qui désire une bru très « effacée ». Pénétrer, lui candidat, chez la famille dont il brigue l'alliance, il n'y pense pas : ce serait du suprême inconvenant (1). Le protocole est là-dessus si formel que des cousins élevés ensemble sont séparés dès qu'on parle de leur union, arrangée de commun accord entre les pères et les mères. Les deux jeunes gens soudain feignent à qui mieux mieux de ne s'être jamais connus, et l'entourage se rend complice zélé de cette diplomatie. « C'est marcher dans le sentier droit que d'ôter l'apparence du péché (Notre Seigneur Mohammed nous en préserve ! Qu'Allah répande sur lui et les siens la bénédiction divine ! *Amen*). »

Le *premier* regard de l'époux doit tomber sur l'épouse *après* les noces. Mais il y a de

(1) Sauf chez les Châanba d'El-Goléa, où parfois il peut entrevoir furtivement — mais officiellement — la jeune fille. Ceci représente du reste, par rapport au nombre des populations arabes du Désert, la très restreinte exception.

factices « premiers regards », comme ailleurs de téméraires fleurs d'oranger...

*
* *

Tant que les vieilles femmes seules sont en jeu, la « chose » ne compte pas encore. Le projet de mariage ne devient sérieux, la vraie négociation ne s'ouvre qu'au jour solennel où le père de Mabrouk vient trouver le père de Zorah.

Alors c'est inénarrable, non par excès de bouffonnerie, mais par excès de complication. La prudence, la vanité se heurtent en de longs débats, dont le ton dégagé cache mal la passion profonde, car il s'agit de l'argent... Fixer le chiffre de la dot, prix d'achat en quelque sorte de la femme; débattre la valeur du trousseau, des joyaux apportés par la future; et ne pas se livrer, et ne pas s'emporter... Quelle affaire! Pourtant elle se conclut: devant Allah qui ne dort ni ne rêve, les paroles sont échangées. Mabrouk et Zorah sont fiancés.

Zorah, soi-disant, ne connaît rien de ces démarches. Vous soupçonnez qu'elle s'en doute un peu. Mais sa stupeur, bien préparée, a tout l'effarement désirable quand son père lui dit un soir : « O ma fille, tu seras s'il plaît à Dieu la femme de Mabrouk-ben-Saïd. C'est un homme sage. Tu marcheras à son côté dans le chemin du Miséricordieux! »

Ayant écouté, Zorah pleurniche, boude, proteste. C'est la mode. Au fond, elle exulte : les amies mariées avant elles ne pourront plus la regarder de haut ; les amies non mariées feront claquer leurs langues de dépit et par rage. O joie ! ô délices ! Et l'on prépare la *maléfa* des noces, les *ougayas* sans nombre ! Et les grand' mères tissent des tapis, couche future des nuits conjugales ! Et la mère s'en va chez l'orfèvre le moins lointain, dont tout le douar se rapproche s'il s'agit de Nomades ! Et le père, pendant ce temps, plus prosaïquement, choisit le mouton qui sera rôti pour le festin des hommes !

O joie ! ô délices ! ô liesse qui rassasiera les ventres des Croyants, qui du « frappement

de la poudre » égaiera leurs oreilles et charmera leurs cœurs !

Les semaines passent, pleines de fièvre et de tumulte. Le flot des jeunes amies, chaque jour après-midi, envahit la tente ou la maison ; elles viennent rire, danser, manier les étoffes neuves, boire du thé, jouer aux cartes secrètement dans les coins ! Ah ! ces cartes de péché, figures espagnoles introduites jadis par le Maroc et que les *sokhars* de caravane vous procurent pour *arbâa sourdi !* (quatre sous).

Un usage très bizarre, spécial aux *ksour*, ajoute une piquante saveur à ces amusements candides. Il s'agit de la coutume des « voleuses de henné », folie concentrée et discrète, ivresse d'indépendance qu'on accorde à celle dont un maître disposera désormais. Vêtue de vieux habits d'emprunt, usés, déchirés (et la loque au Sahara représente tout un poème), enveloppée d'un voile sale dont une vieille négresse ne voudrait pas, la petite fiancée sort librement pendant huit jours à travers la ville escortée des petites filles qu'on ne séquestre pas encore.

Songez à ce que représente cette émancipation subite après deux ou trois ans de réclusion ! C'est l'équipée, c'est l'aventure avec son charme pervers.

Elles s'en vont, troupe fuyante et peureuse, glissant le long des murs gris, disparaissant aux sombres ruelles. La fiancée traîne les plus petites — les plus grandes lui font un rempart mouvant. Et de rire et de s'effaroucher, et de se débander parfois avec des cris de moineaux. On trotte, on s'avance, on revient, on frappe à la porte des gens de connaissance, et même chez des inconnus, en la gaieté mousseuse d'une mascarade : « *Hel'-el-Bab !* Ouvrez la porte ! — *Ouïna ?* Qui est-là ? leur demandent des voix invisibles, très inquiétées.

Elles ne répondent point. Elles se tordent d'hilarité.

— Ouvrez ! ouvrez ! ô vous, amis du Seigneur ! Ce sont *les voleuses de henné !*

Mot magique qui leur donne accès aux logis rébarbatifs. « Ce sont les voleuses de henné ! » Nul besoin d'en savoir davantage. Petite

fiancée et son escorte, grâce en fleurs, va-t-on refuser le henné qu'elles viennent « voler » ? La troupe bruyante se précipite en débandade dans le couloir à détours multiples, défense contre les regards curieux de la rue.

Les voici au milieu de la cour étroite. Elles



sont accueillies, louangées. Pendant que chauffe l'eau du *caouah*, la maîtresse de maison prend le pot d'alfa tressé où, près du fourneau, le henné mijote. A l'aide d'un chiffon, elle teint les mains, les pieds nus de la fiancée, puis de toutes les jeunes voleuses. On renouvellera l'application dans chaque maison visitée :

ce soir, ces frêles membres rougis seront couleur de cannelle et, dans quelques jours, couleur de vieux soulier. Qu'importe ? Elles auront ri, elles auront festoyé, elles auront été libres. Fort souvent, elles couchent sur les tapis (*fréchias*) d'une de ces familles hospitalières, qui les retient au *couscouss* du soir. «*Allah ikettar Khérek !* Dieu vous le rende !(1)» Sur ce mot de remerciement, le lendemain matin, elles partent, toujours fuyantes, toujours peureuses, glissant le long des murs de terre, courant au fond des ruelles sombres, frâppant aux portes fermées :

« Ouvrez ! Ce sont les voleuses de henné ! »



Le soleil des noces a lui. Un bourdonnement de ruche égaie la maison de la mariée, d'où les hommes ont disparu : car il est d'usage cons-

(1) Allah ikettar khérek ! — littéralement : Que Dieu augmente ton bien (ou ton bonheur).

tant, chez les ksouriens, qu'on « ignore » la célébration d'un mariage de proches (1). Le père s'occupe de ses affaires courantes, avec affectation. Le fiancé, vêtu de vieux beurnouss, se rend avec ses amis au café, à la promenade, au farniente quotidien. Si c'est un pauvre, il s'en va jardiner, conduire les chameaux. Le second jour seulement un repas monstre (où ne paraîtront pas les femmes) réunira les hommes de la parenté.

Au douar, la note change. La poudre parle, les jeunes gens s'agitent en *fantasïya*. Mais nul homme, là encore, fût-ce le marié, ne pénètre sous la tente où l'*ahrossa* (fiancée) *subit* sa parure. Nul homme, sauf les musiciens qui ne comptent guère, et sauf les nègres qui ne comptent pas...

Pauvre Zorah ! Pauvre martyre ! Qu'elle louche ou ne louche pas, qu'elle soit affreuse comme le *Chitane* (démon) ou belle comme les anges-femmes, ce n'est aujourd'hui qu'un

(1) Dans l'Algérie du Nord, au contraire, ainsi qu'en Egypte, en Turquie, le marié parade au premier rang.

morceau de bois, une idole à vêtir, à secouer, à porter, à torturer. Qu'on en juge ! Sa mère a débuté ce matin par lui laver la tête (au propre, non au figuré) avec une décoction noirâtre, parsemée de petites graines anguleuses qui restent dans les cheveux. Puis sur ces cheveux mouillés (sans les essuyer), on a versé des flots d'huile rance, parfumée au jasmin, odeur appréciée du Prophète (Allah bénisse sa famille ! *Amen*). L'huile coule sur l'eau. L'eau s'égoutte sous l'huile. L'aspect de Zorah se révèle lamentable. Sa joliesse et sa grâce sont accablées déjà...

— Que ta journée soit avec le bien ! Qu'Allah te couvre de bénédictions !

Ce sont les parentes, les jeunes curieuses, les vieilles commères. L'une après l'autre elles arrivent, enveloppées de voiles blancs par-dessus leur précieuses toilettes. Zorah ne peut leur tendre ses mains, hélas ! emmaillotées dans des linges. Hier soir, on lui a fait tomber sur les doigts des gouttes de bougie fondue ; puis (recouvrant la bougie) furent mis des cataplasmes

de henné. Vous comprenez le but de ce petit supplice? Les gouttes de bougie, enlevées tout à l'heure, laisseront de superbes taches pâles, et si possible régulières, réservées dans la corrosive teinture en brun !

— Par Allah sur toi, que tu es belle !

Belle, Zorah peut l'être ordinairement, mais pas à cette minute. Cependant, sa mère commence à la farder, et les musiciens à souffler dans leur *réïtha*, pour accompagner la *ghoualla* chantant un épithalame :

« Elle est le miel qui réjouit les hommes,
Les jeunes filles l'ont vue et l'ont dite bienheureuse !
Les femmes pieuses et vertueuses l'ont louée ! »

La *réïtha* souffle, le bruit augmente. Zorah, son fard blanc étalé, se sent appliquer aux joues deux taches rouges, sans compter le safran des lèvres, la peinture au front, le koheul aux paupières. Les femmes s'entassent debout, autour d'elle affalée sur un coffre : il en arrive encore qui s'empilent dans la cour et dans les chambres étroites. On presse Zorah, on la pousse, on veut la toucher, la parer,

ajouter un peu de rouge, un peu de brun, un peu de n'importe quoi.

« Elle est celle qui sera féconde,
Elle est pudique et fera les délices de l'époux! »

Les femmes crient :

— You-you-you-you-you-you-you!

Et ces you-you frénétiques vont retentir désormais, à chaque objet dont on doit vêtir Zorah. En plus des habits coutumiers et de la somptueuse *malefa* drapée, on couvre ses épaules de dix-sept voiles superposés, alternativement l'un de soie, l'autre d'épaisse mousseline. Chaque voile est drapé cérémonieusement, lentement, au milieu des you-you-you qui strident. Zorah commence à étouffer. Chacune des parentes désire épingler un voile. On frappe presque la fiancée-martyre, on la blesse, elle manque d'air..... You-you-you ! Enfin sur l'édifice, la main maternelle pose une couronne d'or, des colliers, des chaînes, des broches, des pendeloques, des reliquaires d'un poids formidable. You-you-you ! Zorah défaille, mais on n'y prend pas garde, dans ce tumulte où se

noient le chant de l'épithalame et le son nasillant de la *rëitha*...

La confusion est à son comble. On s'écrase.



Ce n'est plus une réunion, c'est une purée. La foule féminine, ravie, se voit aspergée de parfums par les bras tendus d'un grand nègre. Puis de l'orge, du cousscouss, symboles d'abondance et de fécondité, tombent du haut de la terrasse sur ce grouillement d'en bas...

— You-you-you-you-you-you-you !

— Sur toi le salut, ô Zorah ! sur toi la bénédiction d'Allah !

— You-you-you-you-you-you-you-you !

Je ne conseille à nulle Parisienne de se risquer dans cette presse atroce où flottent des relents de musc, de girofle et de peau. Elle y tomberait en syncope, à moins d'un bon flacon de sels et d'un entraînement de plusieurs mois. Or Zorah doit résister quand même, elle, la pauvre, malgré ses dix-sept voiles superposés. Hélas ! ce n'est pas assez sans doute. On la pince, on la ranime, et... d'une couverture épaisse, on l'enveloppe par-dessus les voiles; puis, d'un tapis, on l'enveloppe par-dessus la couverture ! C'est dans cet état qu'enlevée sur le dos du nègre, on va la charger sur le mulet qui la conduira chez le fiancé. (Les Nomades remplacent le mulet par un chameau à *bassour*, mais le cérémonial demeure à peu près le même.)

Vous voyez d'ici ce malheureux ballot de Zorah, et ce mulet qui renâcle, avec une négresse à califourchon par derrière pour

maintenir l'équilibre. Et le cortège se met en marche, mulet en tête, toutes les femmes à pied derrière, criant you-you-you sous leurs voiles hâtivement rajustés; puis une autre négresse le termine, à califourchon aussi (c'est la mode) sur un autre mulet. Au lieu du « colis-fiancée », celle-ci maintient un grand tas de *fréchias*, de coussins, que domine un coffre :

La « corbeille de noces » et le lit nuptial !

*
* *

Cinq ou six heures se sont écoulées. C'est le soir, avant la prière de l'*âacha*. Les femmes amies et parentes viennent de quitter le domicile du fiancé, emportant chacune leur diadème soigneusement noué dans un mouchoir. Et Zorah ?... Elle gît, demi-morte, entre sa belle-mère et ses belles-sœurs, en l'hébétement de la fatigue, en l'abrutissement du vide qui succède à tant de vacarme agité.

Les hommes n'ont pas reparu...

Le fiancé non plus. Car, en ce pays de

mœurs douces parmi des habitudes rustiques, l'inouïe brutalité des mariages arabes du Nord



n'existe pas. Vous avez lu dix fois le récit du viol de l'épousée presque en public, et les réflexions de la foule avide de sensations mauvaises, et la chemise exhibée, passant de mains en mains au milieu des quolibets. On ne

connaît rien de cela dans les parages sahariens. De même le père, à moins d'être très pauvre, aurait une honte de bénéficier sur la vente légale et religieuse de son enfant; il laisse cela aux pères méprisables, mais trop nombreux sous le ciel d'Allah, qui « pour le péché » trafiquent de la première ou de la seconde virginité de leurs filles ! .... Lui, homme de bien, donne en bijoux, en vêtements, tapis pour le jeune ménage, l'équivalent de la mince dot payée par le nouvel époux, lequel d'ailleurs n'en verse que la moitié.

Une délicatesse, au moins apparente, domine toutes ces questions. De même la circoncision des garçons, l'excision que beaucoup de tribus jugent nécessaire à l'autre sexe, sont mystérieusement tues et cachées. Sans être pudiques le moins du monde, ces peuples ont une notion presque exagérée de ce que nous nommons la pudeur.

Revenons à notre Zorah. Elle se remet d'une alarme si chaude. Ce soir, quand elle aura soupé avec les femmes de la famille, on la

mènera dans la chambre nuptiale, très, très simple abri, où le cœur battant (peut-être !) elle attendra Mabrouk, l'époux. Celui-ci, resté dehors tout le jour, se glissera comme un voleur, par la maison, par la cour, jusqu'aux coussins de plume où palpite Zorah... Jetons ici le voile des justes hyménées : il nous cachera des choses un peu trop violentes, un peu trop véhémentes pour notre optique européenne. Des choses câlines aussi, ce qui surprendra seulement les gens imbus d'opinions préconçues : en effet, le fond de ces natures de chats et de tigres n'est-il pas la câlinerie même ?...

Mabrouk reviendra encore, larron qui se cache, le lendemain, le surlendemain. Puis, il reprendra sa vie habituelle, et dans huit jours, lorsque les jeunes amies n'absorberont plus le temps de sa femme par leurs visites et leurs jeux, il se croira marié depuis huit siècles... Bientôt il emmènera Zorah (sauf si elle et lui sont trop enfants, trop inexpérimentés) habiter avec quelque vieille parente une petite maison

séparée, ou la tente neuve dressée dans le douar de leurs parents. Mais pendant un an, quelquefois deux, *elle* ne travaillera pas. Si pauvre soit-elle, ce délai lui est accordé pour faire la joie de Mabrouk et s'accoutumer à sa condition de femme. Durant cette période, voyez-la, elle reste en toilette du matin au soir; elle trône, elle se rengorge, telle une tourterelle grise. Elle est encore la fiancée, et tous la nomment ainsi : l'*ahrossa*.

Je le sais, son bonheur apparent n'offre aucune sécurité. Je sais également la réputation tyrannique des belles-mères sahariennes. Mais ne trouvez-vous pas joli, malgré tout, cet usage ? Ce bon vouloir de ménager la jeune fleur précoce, d'arrêter un instant le cours de la vie qui la flétrira ?...

XII

EN NOUANT LE DRINN...

(*Divorces sahariens*)

Au Sahara, le verbe *divorcer* se conjugue de façon très simple — le terrible verbe si vieux qui nous semble (à nous civilisés) destructeur de la famille et qu'on juge ici son meilleur soutien. Cette conjugaison, comment la traduire? Ainsi peut-être : *Je* veux une autre femme; *tu* m'embarrasses, car *elle* possède une négresse ; ta présence ici n'est plus même utile pour la servir; donc *nous* nous quittons; vous reprenez votre fille. Quant aux parents de la belle (ou de l'ex-belle) auxquels s'adresse ce cinquième pronom, *ils* protestent, pour ne pas rendre la demi-dot jadis payée par leur gendre

et pour que leur gendre, au contraire, verse l'autre moitié de cette dot.

Le gendre, qui n'y tient pas, a généralement d'avance « *noué le drinn* ».

Certains me diront : Qu'est-ce que ce drinn? Et d'autres réclameront, trouvant mon prétendu verbe analogue à celui qui se déroule, en pareil cas, dans l'Algérie du Nord, dans tout pays musulman. A ceux-ci je répondrai : Les différences de détail sont les seules vraies différences; il n'y a qu'elles, somme toute, entre l'Apollon du Belvédère et un bossu, borgne, bancal et camus. Et c'est précisément la distance entre les divorces dont vous et moi nous parlons. Ceux du Sud, du grand Sud des sables, du *simoum* et des fièvres sont empreints d'une bonhomie réellement patriarcale : rien n'y a changé depuis Mahomet. Et Mahomet lui-même n'a modifié ni les mœurs ni les conditions de vie de ces Nomades, venus en Afrique derrière ses étendards — errants de l'Arabie, errants de la Chaldée, de la Mésopotamie et de la Bactriane, fils des pasteurs ayant gardé les

troupeaux de Babylone et les troupeaux de Tyr...

Fils de pasteurs — pasteurs eux-mêmes — ils se nomment Larbâa, Saïd-Otba, Châanba-Berasga, Châanba-bou-Rouba. Ce sont les tribus aux longs « parcours », aux vêtements sans luxe, aux rudes courages. Et tous, voulant divorcer, *nouent le drinn*.



A moins que le *drinn* ne fasse défaut; mais alors ils nouent autre chose : par exemple les brindilles de deux arbustes ou les tiges verdâtres du genêt blanc, qu'on nomme *r'them*.

Ils le nouent aussi lorsqu'ils désirent, sans arrière-pensée politique et financière, surveiller la fidélité de leurs femmes et savoir s'ils courent le danger d'être... ce que Molière écrit sans barguigner. Faite de bonne ou de mauvaise foi, en un but moral ou cupide, l'opération magique est la même. Le mari soupçonneux qui doute, le mari prudent qui part en voyage,

le mari qui souhaite, pour répudier Fatma et rentrer dans ses douros, trouver « sa tente volée » (euphémisme arabe), ce mari s'approche d'une touffe de *drinn,* graminée du désert, haute et dure, élevant d'un mètre ses petits massifs ronds. Il tourne le dos à la touffe, en prononcant : « *Bism'illah!* Au nom de Dieu! » puis ses mains, derrière lui, sans qu'il se retourne ni regarde, assemblent en un nœud les plus longues tiges, tandis que sa bouche prononce ce pieux verset : « Allah connaît mieux que personne les choses de la terre. Le secret lui appartient. Ah ! qu'il voit bien ! Oh ! qu'il entend bien ! » Alors il s'éloigne. La vertu de l'épouse est désormais sous la surveillance du drinn, comme le drinn est sous la protection d'Allah.

On le mettait, avant le Prophète, sous la protection des anges Harout et Marout, ou sous celle du dieu Djibet. Mais le résultat n'a pas varié, ne varie pas. Le nœud persiste-t-il? La femme est fidèle. Au contraire, par l'effort de la plante élastique ou celui d'une main sacri-



VICTIME DU DRINN

lège, le nœud se dénoue-t-il? La femme est coupable. On n'en serait pas plus sûr si témoignaient de sa faute quatre témoins de flagrant délit.

Zorah ou Fatma ou Aïcha sera renvoyée, ou (parfois) cédée à celui qu'elle aura préféré. Dans tous les cas le mari outragé ne perdra rien — en tant qu'argent. Le drinn est là, le drinn a parlé. On ne complète pas la dot d'une femme infidèle. Bien mieux, on réclame la demi-dot versée aux parents, et, si ces derniers ne la peuvent rendre, on essaye de l'obtenir du nouvel époux.

Ne crions pas au scandale. Nous avons chez nous des choses qui ne sont guère plus belles. Et puis ceci se fait avec une telle ingénuité de cœur, une si primitive ruse d'esprit! Lors même qu'un léger coup de pouce serait donné au nœud du drinn... c'est une compromission de conscience, telle qu'en ont les sauvages jouant au plus fin avec leur idole...

La tricherie envers l'oracle n'empêche pas le respect de l'oracle ni certaines qualités du

tricheur. Et certainement tel Chàanbi croit *absolument* au drinn des autres qui lui-même « truqua » son drinn. *Jamais* nous ne comprendrons ces natures trop loin de nous par la race. Nous leur reprochons leurs défauts sans nombre ; nous leur refusons toute probité. toute loyauté. Si nous les approchons davantage, un jour, nous leur donnerons nos travers et nos vices, nous les corromprons sans les civiliser — et sans les connaître toujours. Pour l'instant, ce sont des Asiatiques, hommes des millénaires passés, transférés dans l'Afrique stérile. Comment ne seraient-ils pas fuyants, subtils, perfides ? J'entends parler d'arabophiles, d'arabophobes, parmi nos administrateurs militaires ou civils. Ceci me confond. Aurions-nous l'idée de défendre ou de blâmer le moral d'un animal préhistorique ? Serions-nous son ennemi ou son ami ?...

*
* *

Si j'ai insisté sur l'opération du nœud de drinn, c'est qu'elle me paraît, au milieu de tant d'autres pratiques superstitieuses, indicatrice du caractère enfantin, sournois, bonhomme, religieux et peu orthodoxe à la fois de ces peuples du Désert. C'est aussi qu'elle se rattache aux religions conjugales, à la vie intérieure de la tente qui est toute la base sociale d'un Nomade de l'oued Sed-Seb ou de l'oued N'ça. La tente, d'abord; au-dessus, le *douar*; au-dessus, la tribu. Puis rien, comme organisation supérieure, que des dominateurs étrangers, Turcs ou *Roumis*, qu'Allah laisse provisoirement conquérir le monde, en punition des péchés des hommes.

Plusieurs ménages peuvent être groupés sous l'autorité d'un chef de tente — ménages parents ou alliés, celui du gendre, celui du beau-frère, celui du neveu. Mais souvent aussi, la famille y est réduite à son expression simple :

le mari, *sa* ou *ses* femmes, de jeunes sœurs, une vieille grand'mère veuve et une négresse dont les marmots noirs ou bruns jouent, dans le sable, avec les marmots qui mieux soignés seraient blancs.

Tous ces *moutchatchous*, le plus habituellement, peuvent se nommer frères. « Heureux, dit Allah, sont les croyants qui se contentent de leurs femmes et des négresses que leur a procurées leur main droite (c'est-à-dire acquises par trafic honnête ou par les armes); car dans ce cas ils ne seront point à blâmer. » Quatre épouses et les servantes noires à volonté, un bon musulman ne peut dépasser cette mesure. D'ailleurs, je l'ai dit, le chiffre quatre est rare, et même le chiffre trois, et même le chiffre deux. Sauf chez quelques riches de la tribu, la famille ne comporte qu'une épouse légitime. Mais tel nomade n'ayant jamais « nourri » plus d'une femme à la fois, en épousa cependant une quinzaine au cours de sa vie, l'une remplaçant ou chassant l'autre, au gré des fantaisies du maître ou des indiscrétions du drinn.

Quel est, devant le divorce, « l'état d'âme » d'une de ces créatures à qui le Koran refusa tant de choses, ne leur accordant que rarement la vie future, et seulement en la compagnie de l'époux? (Et duquel des époux successifs? Le Prophète a mal éclairci le problème). A-t-elle une révolte contre la destinée? Que pense-t-elle, surtout, lorsqu'il lui faut quitter la tente conjugale pour retourner chez son père, quand celui-ci, mandé en toute hâte, vient la chercher, et que le reproche muet des yeux paraît le prélude d'autres reproches?

Voici :

Dès que le drinn a *parlé*, elle crie, elle hurle, elle sanglote, elle s'arrache les cheveux et se laboure le visage. Quitter la tente! Etre une répudiée! Laisser la marmite et le *kesskess*, passoire où s'amollit le cousscouss des soirs heureux, et la *gueçâa*, grand plat de bois où on le forme, et le moulin à bras qui en broyait la farine, au prix de tant d'efforts! Elle se roule à terre... Ne plus avoir les tapis et les *fréchias* dont on était fière! Abandonner jusqu'à ses

bijoux, peut-être, les anneaux grossiers des poignets, les *khalkhal* massifs des chevilles, dont le son clair « ôte les vers de la tête » et aguiche l'attention des amoureux !... Abomina-



tion ! Son cœur se tord. Elle se dresse soudain, invoquant Allah et Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, le saint de Bagdad. Elle injurie et blasphème. Elle implore grâce et miséricorde. Elle forge les plus audacieuses justifications et les plus invraisemblables mensonges. Elle menace de tuer son maître, de se tuer, de tuer ses enfants si elle en possède. Et puis, quand

tout cela est terminé, qui dure parfois deux jours et davantage, elle monte tranquillement sur le chameau ou le mulet qui la reconduira chez elle à travers le Désert triste. Elle ne songe plus qu'à combiner l'historiette fantastique propre à détourner d'elle le courroux du sidi, son père (il l'escorte en un silence ne promettant rien de bon!), et à faire retomber ce courroux, autant que possible, sur la tête de son ex-époux...

Du moins aura-t-elle le choix, désormais, si toutefois l'avenir lui réserve de nouveaux liens, car la femme est libre d'elle-même pour un second hyménée; l'autorité paternelle ne s'exerce absolue que pour le premier.



Avant tout ce drame, naturellement, des années ont passé — ou des mois — pendant lesquelles s'est développée, puis altérée la vie commune. D'abord la période d'oisiveté traditionnelle. Puis Mohammed-ben-Abd-er-Rahman a stylé Rraïra, sa septième femme. Les grands'

mères de la famille l'ont instruite aux arts du tissage, qu'elle avait appris un peu déjà, en jouant, lorsque sa mère exécutait un beurnouss ou des tapis. La confection de la farine, du cousscouss, les soins de l'allaitement ont absorbé ses heures.

Bref, la petite mariée est mise au travail journalier de la tente, labeur tranquille et doux, si nous le comparons à celui des pauvres vieilles ou même à celui des paysannes de chez nous(1).

Elle sera la bienvenue, la bien vue du maître, tant qu'elle sera la désirée, tant qu'il n'aura pas d'autre caprice, tant qu'elle flattera son orgueil par une apparence de beauté, ou tant qu'elle sera fidèle. N'oublions pas qu'au Désert la femme n'est pas voilée, sauf en voyage, ni séquestrée, ni très surveillée même. Elle parle librement

(1) Les soins des enfants, les détails ennuyeux ou sales sont le monopole des vieilles. Et quoi qu'on en dise, tout travail un peu pénible est accompli par les hommes. L'entêtement seul des femmes âgées leur fait entreprendre des travaux de force auxquels elles ne sont nullement astreintes.

aux hommes du douar (1), en observant, lorsqu'on la regarde, les lois de la pudeur.

Quelle est donc cette pudeur? Quelle sera la fidélité de Rraïra, femme du chef de tente et *Kébir* de fraction, Mohammed-ben-Abd-er-Rahman?

La fidélité, elle ne sait même pas, la plupart du temps, ce que l'idée ni le mot représentent. Ses frères ont appris parfois (lorsque le douar campait aux environs d'une *zaouïa* de marabouts) quelques principes de morale et quelques versets du Koran. Mais elle, sauf la courte prière de la « sourate suffisante » et deux ou trois invocations, elle ne sait *rien.* Son mari doit être, théoriquement, sage et prudent pour elle. C'est lui le maître et le moraliste du foyer; à lui d'inculquer le fond des leçons reçues d'Allah par le Prophète :

(1) En principe, il est absolument interdit aux femmes du douar de se laisser approcher par un *Roumi*, lorsqu'il s'en trouve dans le voisinage. Donc elles s'enfuient, farouches. Mais celles de certaines tribus, avec les mêmes signes de réserve sauvage, ne sont pas inaccessibles aux propositions des vainqueurs.

« Commande aux femmes des Croyants de « baisser les yeux et d'observer la continence, « de ne laisser voir de leurs ornements que ce « qui est à l'extérieur, de couvrir leurs seins « d'un voile... Que les femmes n'agitent point « leurs pieds de façon à faire apercevoir leurs « bijoux cachés (*khalkhal*) des chevilles... « Ainsi, il sera plus facile qu'elles ne soient « ni méconnues, ni calomniées. »

L'époux, sauf exception bien rare, n'explique guère à sa femme les enseignements sacrés. Il se contente de proférer des ordres, sans trop s'étonner si on les transgresse. Il fait à sa moitié — qui peut être son tiers ou son quart, dans les cas où la polygamie persiste — l'honneur de cadeaux et d'un traitement courtois, tant qu'elle est récente et belle. Après, s'il la conserve, il la regarde comme une servante qu'on traiterait doucement, sans la molester.

Mais nous avons laissé loin la pudeur personnelle et la fidélité de Rraïra. Sa pudeur, c'est d'observer les lois ci-dessus, très vaguement : de n'agiter les anneaux de ses pieds que

si son mari ne l'entend pas, de rattacher son vêtement lorsqu'il se détache et de ramener son *ougaya* devant sa bouche et son menton,



Touffes de Drinn.

en présence d'un étranger. Sa fidélité, c'est de suivre toutes ses fantaisies, ses instincts de jeune bête, et de ne pas être surprise. « O Sidi Abd-el-Kader, faites que Mohammed, mon époux, ne noue pas le drinn! O Sidi Abd-el-Kader, ô

vous, briseur des cœurs de mécréants, lieutenant habile et pieux d'Allah, faites que si Mohammed noue le drinn, le drinn ne se dénoue pas !... »

Elle est convaincue que le drinn peut l'accuser sans qu'elle ait péché (ce serait alors, même sans tricherie de la part de Mohammed, l'œuvre odieuse d'Iblis, le diable, ou d'un *djinn* irrité contre elle). Par analogie, elle pense que le drinn peut rester miraculeusement noué, même si elle lui donnait les meilleures raisons de ne plus l'être : aussi les lui donne-t-elle. C'est pourquoi ne blâmons pas trop le Nomade qui, par lucre, vient en tapinois dénouer la touffe de graminées. Ce n'est pas l'apparence d'un fait qu'il veut injustement révéler au douar et au monde, mais un fait trop réel — ou plusieurs faits...

XIII

OUARGLA-LA-PERLE

(*Race Berbère*)

Gardée, pour ainsi dire, par les campements des grands Nomades, elle gît, brune et fruste, entre son lac de sel où se développe le mirage et son oasis brûlante où croissent (1) les féconds palmiers bas... Ville étrange, ville mystique et mystérieuse, dont les sultans ne connurent d'autre maître qu'Allah jusqu'au jour où nous sommes venus, nous, Français, *Roumis* vainqueurs.

(1) L'oasis d'Ouargla possède près d'un million et demi de palmiers. Neuf cent mille de ces arbres sont arrosés constamment, ayant, selon la formule saharienne, les pieds dans l'eau et la tête dans le feu. La récolte annuelle des dattes de choix, parmi lesquelles la fameuse variété *Deglet-en-Nour*, atteint 25,000 quintaux.

Ce jour-là, quelques-uns des nôtres, peut-être, apprirent l'origine légendaire de la Cité des Roses, de la Belle du Désert. Je l'ai remarqué, chaque groupement très ancien a toujours eu pour fondateur le grand homme idoine à ses splendeurs passées — puisqu'il l'a choisi lui-même ensuite, lorsque le mythe s'est formé peu à peu dans le cerveau de ses habitants...

Or ce fut Salomon, roi de Jérusalem, maître des Vents et des Nuées, seigneur des Esprits qui, plein de bonté, se chargea de construire Ouargla — ou du moins de la faire construire par les génies, les *djinns* et les anges. Elle s'éleva soudain, avec ses maisons d'à présent, ses rues, ses murailles et ses portes, avec ses mosquées aussi, tant de siècles avant Mahomet! Et dans l'une de ces mosquées, miracle suprême, se trouve encore un des anges-femmes, muré selon l'ordre du roi entre les parois du minaret, afin de protéger, fût-ce malgré lui, la ville, et de sauvegarder du démon (Chitane) tout ce qui s'agite sur le sol de misère et sous le ciel de joie...

Cette fondation magique, j'aimais me persuader d'y croire pendant mon séjour là-bas. On se laisse vivre à Ouargla, bercé d'un rêve



LA MOSQUÉE DE L'ANGE (Heure de la Prière).

très oriental et cependant très africain. Le roucoulement des colombes y répond aux soupirs de flûtes lointaines. Et le soir, dans les rues obscures, à l'heure où s'échappent, de chaque maison close, des relents de fauve et

des rires doux, on se croit transporté non pas chez Salomon sans doute, mais en cette barbare petite ville qu'il allait visiter la nuit — capitale aux maisons de terre, cité de Bilkis, reine de Saba...

Quant à l'histoire, elle nous donne peu de renseignements. Au temps de Salluste, la race sédentaire bien distincte que nous trouvons dans le pays l'occupait déjà ; l'historien l'appelle : peuple des Garamanthes. Puis un ancien manuscrit nous montre Ouargla florissante en l'année 937 de notre ère chrétienne, célèbre par ses marchés, ses édifices, ses écoles où se formaient de savants *tolbas*. Le point culminant de sa gloire se trouve en l'an 1238 (626 de l'Hégyre), quand certaine mosquée aujourd'hui ruinée, pan de murailles, fut construite grâce aux soins d'Abou-Zacharia. Ce fut la grande époque ; mais toute apogée se suit d'une décadence. Durant les dix années précédant notre conquête, ou plutôt notre organisation (1882), Ouargla toucha au plus bas fond de la décrépitude. Elle remonte depuis,

accoutumée à notre autorité, réellement « soumise », et ne paraissant pas regretter les sultans dont elle fut si fière.

Ce peuple aime les autorités lourdes : il est mal fait pour la liberté...

*
* *

Les anciens Garamanthes se nomment maintenant *Rouar'a*. Ils occupent l'Oued-Mia et tout le bassin de l'Oued-Rir', jusqu'au delà de Tuggurt.

Bien qu'on les rattache aux races berbères, ils conservent presque pur leur type curieux d'Hindous, jadis arrivés par le Sud, et parvenus bien avant les Arabes (cinq ou six siècles peut-être) dans ces déserts embrasés. Minces sans maigreur, découplés sans robustesse, de teint brun-clair très caractéristique, ceux que n'ont pas tarés des croisements avec la race nègre offrent des traits réguliers assez beaux, chez les hommes surtout. Les femmes sont moins favorisées — quant au visage : car la forme de

leur corps est séduisante et, si leur taille semble un peu longue, du moins le modelé de leur buste et de leurs membres ne laisse rien à critiquer.

Malgré le ridicule de se citer soi-même, j'intercale ici, à leur sujet, ce fragment d'un autre de mes ouvrages ; il s'agit d'une procession qui passait...

« Drapées dans leurs voiles rouges ou verts, « il y avait des vieilles et quelques jeunes. « Et ces dernières ombrageaient leurs yeux de « jais sous les boucles frisées de leur cheve- « lure... Et leurs dents blanches étaient plus « blanches que les *kauris* de leur front, et les « anneaux de leurs chevilles se balançaient en « voluptueux cliquetis, et leurs bras parfaits « tendaient sur leur croupe mouvante l'étoffe « révélatrice... C'étaient les brunes, les belles « filles brunes à qui les hommes bruns com- « posent des strophes d'amour :

Elle ressemble à la datte mûre sur son régime,
Ses lèvres sont rouges comme la cire des bijoux...

Ces femmes ainsi louangées sont intelli-

gentes : leur esprit ouvert et vif offre un singulier mélange de gentillesse, de raison et d'amour du plaisir. Je me rappelle leur orgueil à me faire visiter leurs appartements, chambres obscures, étroites, autour d'une pauvre cour en terre battue, mais où des essais « d'installation » se manifestaient, primitifs et touchants. Au lieu de coucher à terre, comme les femmes arabes, elles disposent les *fréchias* (couvertures) sur un sommier très élastique, construit en côtes de palmier. Aux murs qui s'effritent, elles tendent une étoffe et, devant ce « fond » placent symétriquement des verroteries, des assiettes achetées aux caravanes, des tasses, des chapelets, précieuses choses soigneusement accrochées et proprement époussetées. Et je ne sais pourquoi, cela m'émouvait presque de trouver chez ces âmes simples la notion de la panoplie et du bibelot décoratif. . .

Elles ne disaient pas : « Tu es notre sœur » — mais elles s'écriaient : « Quel plaisir de te voir, quel bonheur ! Allah soit loué ! » Cela paraissait tout aussi exubérant — et plus sincère —

que l'accueil des *five o'clock*, entre Parisiennes... Elles se glorifiaient modestement de savoir l'arabe, elles dont le langage est si différent. Evidemment, c'est une « culture » déjà, la connaissance d'autres mots pour expliquer la même pensée; et leur intellect est supérieur à celui de leurs maris ou de leurs frères.

Leur existence s'écoule, libre et paisible. Elles tissent un peu, après le ménage terminé, — le ménage où chacune est reine, puisque la polygamie n'existe pas... Elles sortent comme elles l'entendent, et leur tenue très digne tient à l'écart le compatriote aussi bien que l'étranger. Mais elles n'ont pas de sots effrois; chez elles, que nous nous trouvions loin du M'zab où le jeune Miloud-ben-Ch'tiouï se voyait consigné aux portes! Cet enfant devenait ici le joujou fêté, celui qu'on chargeait pour moi, dès cinq heures du matin, de messages compliqués et de bouquets de roses...

J'ai fait allusion tout à l'heure au goût des divertissements : il est très vif. De tous côtés,

dans les ruelles couvertes bruissent les tambourins. C'est tantôt une procession rythmée de chants, une offrande pieuse, une fête improvisée — ou bien encore une guérison dansante (*moulet-er-rass*) destinée à chasser sans répit quelque obstiné mal de tête.

Ceci demande explication, je crois.

Lorsqu'une femme se sent la migraine, elle obtient facilement de son époux le bienfait du *moulet-er-rass*, dont il paiera les chansons, mais dont il ne verra rien, le pauvre homme, cette bruyante réunion devant être féminine, exclusivement. Alors, vers le soir — ou même au milieu de la nuit — les amies de la malade sont convoquées en hâte. Amies des amies par surcroît, et les connaissances des amies des amies : bref, une foule compacte de voiles sombres, de visages bruns et de noirs cheveux bouclés, où brillent les petites perles bleues...

Les musiciennes se trouvent là, comme vous pensez, les premières au poste, ayant à leur tête la *ghoualla*, improvisatrice, médecin, devineresse, type surprenant qui m'a fort intéressée

en ses divers exemplaires. Je vous présente spécialement l'une d'elles, la maigre Milouda, à laquelle diverses sciences, l'art remarquable



des saignées, l'emploi du savon de laitue *francès* comme drogue interne ont fait une réputation supérieure...

Mais j'oublie notre *moulet-er-rass;* la *ghoualla*, Milouda si vous voulez, récite d'abord une longue incantation. Puis, pendant que l'assemblée chante en chœur un hymne aux marabouts, elle fait brûler sous le nez de la

patiente grande quantité de benjoin... (Rrrran, rrrran, rrrran, bourdonnent les tambourins). Le chant redouble, la fumée de benjoin aussi, sortant d'une cassolette de terre. Enfin, quand les implorations cessent, quand la malade est absolument suffoquée par les épaisses vapeurs de résine, deux compagnes s'approchent doucement d'elle et, doucement toujours, la soulèvent de force en l'enlevant par les bras; puis... elles la font danser, danser, éperdûment danser au milieu du bal général (Rrrran, rrrran, rrrran !...) Danse, malade, danse pendant des heures! Danse, l'exercice dissipera la congestion de ton cerveau!!! Et le chant stride avec les tambourins, rrrran, rrrran, rrrran!!!...

De fait, si bizarre la chose pût-elle sembler, la malade est toujours guérie le lendemain, par la triple force de la danse, de la prière et du benjoin. Devant un résultat semblable, il n'y a qu'à s'incliner... et à danser.

Aussi ne s'en prive-t-on point. Voici les amusements impromptus, puis la célébration des fêtes, puis l'occasion des noces, réjouis-

sance générale, tous les mariages de la ville ayant lieu le même jour, une fois l'an. Les fiancés et le cortège des hommes se trémoussent d'un côté, au son des instruments, tandis que de l'autre les fiancées et le cortège des



femmes agitent en mesure, dans une *takouka* savante, leurs dos souples et les anneaux de leurs pieds. Voilées de sombre, la tête complètement ensevelie dans un foulard, les petites jeunes mariées semblent des fantômes mystérieux; l'aigre flon-flon de la *rëïtha* (clarinette) impressionne plus qu'il n'égaie... Curieux spec-

tacle, qui se déroule pendant sept jours consécutifs par les rues, par les places, sans que jamais défaillent les courages ni les volontés.

Songez à l'état de ces frêles créatures, quand les fatigues de la fête et celles de l'initiation les laissent moulues, demi-mortes, ayant dansé, dansé?...

Le mot « plaisir innocent » paraît ici peu employable, puisque le surmenage cause un véritable tort à la santé. Mais au point de vue moral, on peut le prononcer pourtant : car la conduite des *femmes* Rouar'a, sauf exception rare, est très régulière. Et ce peuple bucolique a vraiment des mœurs d'Arcadie — entendez-le, pour les hommes, de toutes les façons...

*
* *

Le sexe fort ne dédaigne pas non plus les chorégraphies sans apprêts : et c'est le soir, aux carrefours, une joyeuse imitation de la danse des femmes, ou des pas guerriers toua-

regs et châânbas. Un grand *tar* (sorte de grosse caisse) accompagne le bruit mordant des castagnettes de métal... Chant cadencé, souffle pressé, rythme en syncopes où se mêle de loin la plainte amoureuse des flûtes solitaires, votre charme sauvage condense celui d'Ouargla...

... Comme aussi la flamme intermittente, torche de palmier qui jette çà et là, au détour d'une ruelle, l'éclat bref de ses lueurs, symbolise un peu cette ville des Rouar'a et leurs élans de gaieté subite — gaieté d'un peuple doux, mais allant parfois jusqu'à la satire et parfois jusqu'à la folie : comme lors des saturnales qui reviennent chaque douzième mois. Les hommes alors courent dans les rues, complètement nus (détail si contraire à la pudeur arabe !) et barbouillés de poix, ivres d'excitation, ne connaissent plus de frein moral pendant toute une soirée.

Mais le lendemain les revoit aux jardins de l'oasis, arrosant les palmiers, cultivant l'orge. Des puits artésiens (dus aux anciens Garamanthes et dont le secret de forage s'est perdu) leur

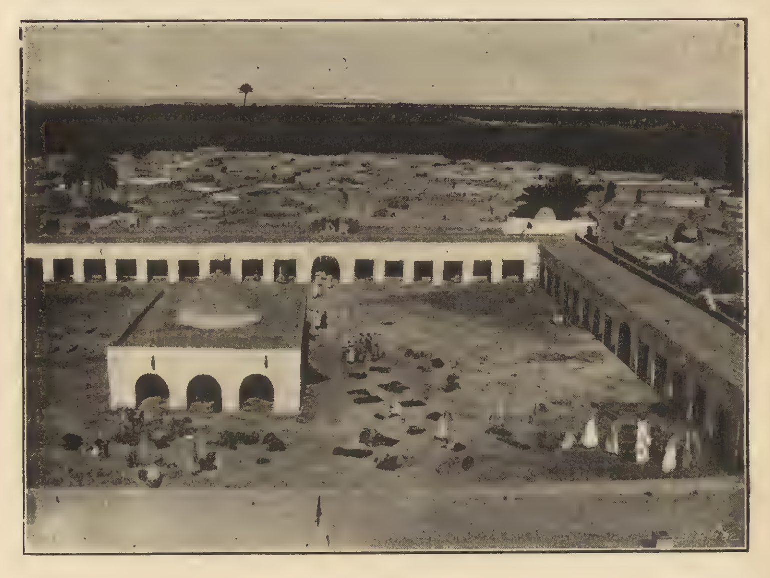
fournissent sans trop de parcimonie l'eau nécessaire. Et bonne serait la récolte — ou du moins le profit, si le plus clair du bénéfice n'allait aux propriétaires, soit M'zabites, soit riches Nomades, dont les Rouar'a ne sont que les *Khammès* (1).

Ces Nomades arabes, entourant Ouargla (2), les hommes bruns les rencontrent au marché, vaste quadrilatère d'arcades avec un monument central. On en clôt le soir les quatre portes monumentales, en même temps qu'on ferme les poternes des murailles de la cité. Le commerce de Ouargla se centralise sur cette place en étalages barbares où grouillent les mouches. Ah ! les bestioles innombrables, odieuses, tenaces, fléau de la contrée avec les scorpions et les fièvres pernicieuses ! Horribles insectes qui sans cérémonie troublent les conversations

(1) — *Khammès* — fermier au cinquième, c'est-à-dire ayant pour tout bénéfice un cinquième du produit des palmiers.

(2) Les principales tribus arabes tenant avec les Rouar'a sont les Châanba Ouled-ben-Saïd, les Châanba Ouled-Smaïl, les M'khadma, les Beni-Thour, les Saïd-Otba.

dans les boutiques, les débats près des *tellis* de dattes, les prières à côté des boucheries de chameau — les traitements chirurgicaux même,



Marché d'Ouargla.

car c'est dans l'enceinte du marché que les barbiers font concurrence à Milouda. On y saigne les gens *coram populo*. Des ventouses scarifiées derrière les oreilles, une oraison fatidique sur le tout, d'autant plus efficace

qu'elle est plus incompréhensible : et vous êtes soulagé, prêt à danser (!) à vous battre, à discourir éloquemment le soir, entre vieux, sous les voûtes des ruelles.

Extraordinaires, ces ruelles couvertes qu'on retrouve aux villages environnant Ouargla. Rouïssat, Chott-el-Hadjadja et jusqu'à Tuggurt; Dans le noir s'ouvrent des portes qu'on pressent plutôt qu'on ne les distingue. Quelques élargissements de ces corridors s'entourent de bancs maçonnés, propres aux siestes suaves, aux conférences après le repos. Çà et là, en des points de croisements, une coupée de la voûte jette un pan de soleil parmi cette ombre qu'il fait paraître encore plus obscure.

Quand vient l'heure de la prière, les vieux quittent les ruelles pour les mosquées, se rendant à l'appel musical des muezzins. Et dès que les placettes et les bancs restent vides, les femmes surgissent au seuil de toutes les portes; des hordes d'enfants en habits bariolés sortent des maisons mystérieuses. Le bavardage féminin (moins puéril ici que chez les femmes arabes)

succède à la prudente et grave causerie des barbes qui grisonnent ; les bonds des petits Rouar'a multicolores remplacent les calmes attitudes de leurs grands-pères en vêtements blancs.

Puis, la prière finie, les hommes revenant, toute la troupe d'enfants s'éparpille et s'envole, avec des cris perçants. Les femmes ont disparu, comme par miracle. Et de nouveau la politique du Sud, la politique des intrigues sahariennes, falote, inutile, ambitieuse et complexe, remplit de ses dissertations la chaude obscurité des passages noirs...

XIV

DE TUGGURT A IN-SALAH

(*Races Arabes et Berbères*)

Si vous tracez, sur une carte, une ligne droite entre ces deux points géographiques, son parcours vous donnera de très intéressantes traversées — et si, venant au Sahara, vous suivez votre ligne droite en réalité, vous aurez un spécimen de presque toutes les races du Désert.

Tuggurt, ville brune, ville de Rouar'a, ressemble beaucoup à Ouargla, sauf la légende d'origine. Ici, le fondateur fut une femme — mais quelle femme ! une prostituée, une « corrompue » qui, devenue riche des baisers payants, voulut racheter ses péchés grâce à l'aumône, en édifiant un asile pour les vieil-

lards et les miséreux. Seulement — et c'est le bon du conte, comme disait frère Jean des Entommeures — d'autres « corrompues » vinrent s'établir près des malheureux sauvés, désormais à l'aise, rentiers sahariens : si bien que l'argent, les dattes et le cousscouss au chameau, généreusement donnés par la flûte, s'en retournaient par les tambours !... La fondatrice arrachait de désespoir la laine formant ses vieilles tresses. A ses objurgations les intruses, mouches avides, répondaient : « Tu as eu ton tour, ô la dorée ! le nôtre est arrivé. »

Finalement le bourg naissant, où ce scandale attirait marchands et joueurs de *khr'ab-r'ab*, fut remis aux mains plus énergiques d'un guerrier du voisinage — lequel s'installa d'abord dans l'asile dont il chassa les hospitalisés, — puis il épousa la bienfaitrice, pour écarter les chicanes de l'avenir. — Puis... il conserva les jeunes « corrompues », chargées désormais d'embellir ses nuits et de divertir ses jours...

Ce fut le premier sultan de Tuggurt, bien, bien avant la dynastie des Ben-Djellab.

*
* *

Pendant que nous marchons au Sud, péniblement, à travers le chott nauséabond, à travers la dune où le sable se dérobe sous le sabot mou des chameaux, je m'aperçois que fort peu j'ai parlé dans ces pages des *fassedett*, des « corrompues », des « gâtées ».

Ce sont celles qui portent ce nom très connu d'Ouled-Naïls, faux pour la plupart d'entre elles. C'est l'essaim chatoyant et coloré des danseuses, des almées, filles peintes que les hommes trouvent belles, parce que chaque jour elles portent les colliers de pièces d'or (1) tombant lourdement sur leur gorge et le dia-

(1) Contrairement à l'opinion courante, le fard, le henne, les louis d'or et les pièces de 100 francs que portent au cou les professionnelles de la galanterie saharienne ne sont pas l'insigne — ni le profit direct — de leur métier. Voulant plaire, elles se parent quotidiennement autant qu'elles le

dème d'or empanaché au-dessus de leurs yeux de jais.. Je me persuade les connaître, ces orgueilleuses « gâtées ». Peut-être (tellement désintéressée je suis en la question) ai-je pu regarder dans leur pauvre âme plus loin et plus profond que mes confrères du sexe fort. Et je l'ai vue, cette âme légère, insouciante et tragique, je l'ai vue presque pareille à l'âme des « vertueuses » qui furent épousées. C'est l'âme féminine de la race, celle à quoi Mahomet, la connaissant bien, refusa le nom d'âme — par l'ordre d'Allah et par l'intermédiaire de l'ange Djebril...

Elles ne font pas une caste à part. Quelques-unes appartiennent, en effet, à la tribu des Ouled-Naïl, dont les instincts sont émancipés, mais qui s'en vont plutôt à Biskra, aux villes du Nord. Issues de pauvres parents, celles du

peuvent, comme les épouses honnêtes le font aux jours de cérémonie. Rien n'est spécial en leur costume — rien ne les différencie d'une femme de Caïd ou de notable, si ce n'est la plume d'autruche qu'elles arborent toutes, et que portent seulement les « dames » de certaines tribus.



DANSEUSE PROFESSIONNELLE.

Sud viennent des tribus nomades et surtout des *ksour*.

Ce sont des personnes intelligentes souvent, et complexes. Des filles du peuple, elles gardent le discours, l'attitude et le geste. Des femmes de Caïd, enviées jadis par leur enfance, elles imitent la dignité hautaine, le pli de la bouche, la raideur du front sous le diadème. Elles incarnent pour le pauvre (*sokhrar* de chameaux, marchand de moutons, spahi qui rengage) l'admirable et somptueuse Beauté; pour le riche, la facile conquête, mais qu'on ose vanter, et grâce à laquelle on se ruine — artiste et courtisane, délices du corps et des yeux...

Voici les *fassedett*. Elles dansent. Regardez-les, celles du moins que n'a pas gagnées la manie de la danse du ventre odieuse et laide, importée d'Egypte par les Turcs. Elles ont des pas mystérieux, à la fois sensuels et pudiques, où leurs pieds paraissent frémir d'amour, où leurs mains levées semblent implorer le ciel, où leurs poignets s'abaissent soudain, comme la tige brisée d'une fleur... Elles ont aussi les

voluptueuses poses de « l'abeille », où la danseuse affolée se dévêt, puis tombe épuisée sur le sol... Elles sont toute la femme, telle que le conçoit un esprit de l'Extrême-Sud, et versent à chacun l'idéal avec les réalités.

Vivant « dans le péché », elles ont la conviction que c'est un crime, et l'espoir solide de s'en laver plus tard par le pèlerinage, la prière et l'aumône. En attendant, leur satisfaction du sort qu'elles ont choisi paraît complète. Elles dédaignent le mépris des « épouses ». L'ambition les occupe, les tient en éveil sans ravager leur cœur. Je demandais un jour à l'une d'elles, débutante d'un petit *ksar* saharien : « N'es-tu pas contrariée de posséder si peu de bijoux ? » — Elle me répondit d'un ton simple : « Cela ne me peine pas, puisque je sais que j'en gagnerai d'autres, peu à peu chaque jour. » Rien ne pourrait rendre la candeur tranquille de cette phrase : l'eau salie coule paisiblement, plus que l'eau claire, et, substance insensible, coule sans remords...

*
* *

Hirondelles d'amour, les « fassedett » émigrent dans tous les *ksour* du Sahara. Nous les apercevrons à Ouargla, après avoir traversé la petite ville de N'gouça dont le Caïd actuel descend, prétend-il, de la nourrice du Prophète. Les Saïd-Otba, Nomades aux fières mines, les Châanba, les Beni-Thour, les retrouvent avec joie là où leur « parcours » rencontre une agglomération d'hommes.

Mais, à partir de l'Oued-Mia, ces agglomérations deviennent rares. Le grand Erg (ou grandes dunes) remplace la petite dune que nous avons jusqu'ici rencontrée. Terrible obstacle, épuisant les plus fortes endurances, que ce sable accumulé dont le vent fait poudroyer la surface. Et quand le *gaci*, terrain dur, ou la rocheuse *Hamada* remplace l'Erg, le sort du voyageur devient plus pénible encore, car les puits manquent et l'eau des outres se corrompt sous l'influence des rayons solaires...

Pays aux beautés monotones, que certains déclarent abominable et que chérissent ses enfants. Oui, Châanba serrés dans leur beurnouss, Touareg (1) enveloppés de voiles sombres, tous l'aiment, ce désert terrible. Et notre domination, très péniblement supportée par les premiers, est détestée par les seconds, non seulement pour des questions matérielles ou religieuses, mais parce que notre conquête peut « changer quelque chose » à ces parages du Sahara.

Les deux ultimes points habités, avant In-Salah et le Touat, c'est à gauche et à droite de la ligne imaginaire dont nous parlions, la Zaouïa de Temassinin et le *ksar* d'El-Goléa. La Zaouïa (chapelle, asile, couvent) appartient à l'ordre religieux des Tidjani, un des plus libéraux du Sud. C'est de là que jadis l'explorateur Duveyrier prenait la sauvegarde contre les Touareg Azgueur et Hoggar. C'est là que nous avons notre dernier poste dans la direction de

(1) — Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le mot *Châanbi* donne au pluriel Châanba. Le féminin singulier est Châanbïya, le féminin pluriel Châanbïyett — De même on dit un Targui, des Touareg, une Targuïya, des Targuïyett.

l'Aïr et du Tchad. Quant au *ksar* d'El-Goléa, où notre installation provoqua le mécontentement du Maroc, il est comme l'avant-goût du



L'Oasis d'El-Goléa.

Touat et du Gourara. La nature y change d'aspect. La montagne se révèle, l'oasis montre une disposition différente, et des eaux visibles s'étalent entre les palmiers. Repaire des Châanba,

il n'est plus aujourd'hui que leur asile commercial, leur abri pour les marchandises.

Il en ira pareillement, je pense, d'In-Salah que nous venons de prendre, et des refuges Touareg. In-Salah, forteresse du Tidikelt, représente la clef du Touat, du Gourara, de l'Oued-Messaoura, de ces opulentes oasis remontant jusqu'à Igli — territoire équivalent presque au tiers de la France — et coupés par un chapelet de 349 *ksour* ou villages fortifiés, riches de 12,000,000 (douze millions) de palmiers dattiers!

Or, ce pays, presque de Cocagne, c'était comme une île étrangère parmi nos possessions d'Afrique. C'était un trou au beau milieu de la carte, en notre part du continent noir. Et non seulement nous n'y étions pas maîtres, mais nous n'avions pas le droit d'y entrer, fût-ce simplement pour le traverser. Nous rencontrions partout l'influence de cette contrée, relativement si importante — et nous en éprouvions une gêne pour toutes nos combinaisons, pour tous nos mouvements.

Tout, absolument tout le commerce par caravane entre le Soudan et le Nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine) passe au Touat et à In-Salah. Les Touareg-Hoggar, qui sont les farouches gardiens des convois, obligent les chameliers et commerçants à prendre cet itinéraire, parce que leur dépôt personnel est justement à In-Salah. Or, transgresser le vouloir d'un Targui n'est pas chose facile : car, si son humeur devient mauvaise, au lieu de garder, il pille ; au lieu de protéger, il tue. L'argent qu'on lui a donné ne lui cause aucun scrupule...

A proprement parler, du reste, la ville d'In-Salah n'est pas une ville. C'est la réunion de quatre petits *ksour* très proches les uns des autres, avec kasbah et fortifications n'ayant ensemble que 3,200 citadins, plus 5,000 âmes supplémentaires, disséminées en quinze villages de banlieue. Mais le prestige de cette forteresse ne vient pas du nombre de ses habitants, commerçants et guerriers. Elle passait pour immarcessible ; les gens du Touat, du Gourara, de

l'Oued-Messaoura, s'attendaient à voir un jour ou l'autre les Français arriver par le Nord ou par l'Ouest, avec la permission d'Allah qui châtie quand il veut les péchés des hommes. Tandis que là-bas, au Levant, le Tidikelt et In-Salah leur faisaient, d'après eux, un imprenable rempart. Voici 400,000 braves habitants déçus dans leur croyance !... Car tel est le chiffre approximatif de la population totale des oasis. Et ce chiffre devient énorme, lorsqu'on le compare à d'autres populations sahariennes.

Notre occupation du Touat changera presque forcément le tracé, tout théorique encore, du fameux chemin de fer transsaharien. Bien mieux elle convertira beaucoup de bons esprits, jusqu'ici opposés à la construction de toute voie ferrée — car le mouvement commercial entre le Touat et Tinbouktou, le Touat et la Méditerranée, pourrait apporter un dédommagement partiel aux frais énormes de cette ligne stratégique. En effet, le Touat est riche. Il fait venir de loin ses céréales, sa viande sur pied ou séchée, ses étoffes de coton, ses ustensiles,

ses armes, son savon, sa bougie, éclairage chéri des Arabes.

En échange, il exporte ses dattes aux quatre points cardinaux. Il en possède tellement que les classes pauvres en font leur aliment *exclusif*, et qu'on en nourrit tous les animaux, chevaux, mulets, chameaux, sans compter un stock énorme qui pourrit tous les ans. Le Touat fournit encore des ânes de luxe, recherchés au Maroc, des tissages de soie rayée, nommés *haïks*, où ses femmes excellent, et les vanneries délicates, les passementeries, les bourses brodées, les franges, dues aux épouses des Touareg.

Le Gourrara, dont les villages sont si curieusement groupés autour de son lac peu riche en eau, offre des produits presque analogues à ceux du Touat. De plus, son terrain, différent des autres sols du Sahara, a comme un désir de donner spontanément quelque végétation potagère. On y trouve des choux sauvages, de l'oseille, une sorte d'épinard que ne désavouerait aucune cuisinière. Pour qui connaît le

Désert, ces légumes poussés tout seuls ressemblent à de petits miracles... En tous cas, le Gourrara donne le jour à des jardiniers émérites, nègres métissés d'un peu d'élément arabe et qui, sous le nom de *Gourrari* émigrent avec leur famille, s'en venant cultiver à Laghouat, à Ghardaïa, aux *ksour* de l'Oued-M'zi les carrés potagers des oasis.

Quant à la troisième subdivision de ces régions privilégiées dont le Tidikelt forme un avant-poste, elle est d'aspect réconfortant. Tout le long de l'Oued-Messaoura, la vallée se continue, immense forêt de dattiers. Et ce brave Oued-Messaoura lui-même se classe dans les oueds à cours visible, c'est-à-dire qu'il roule de l'eau pendant une huitaine de jours chaque an, ce qui paraît déjà bien joli pour un oued saharien. L'oued M'zab, pour donner un exemple, ne coule que pendant deux jours tous les cinq ou six ans. L'Oued-Mïa coule tous les vingt-cinq ans, et encore voici deux fois qu'il oublie de couler. — D'ailleurs, tous ces oued dont j'ai déjà parlé, et notre Oued-Messaoura plus qu'eux tous,



FEMMES TISSANT UN DJELEL.

jalousement, c'est le secret des hiéroglyphes, le sens mystérieux et cabalistique des dessins... Ces petits zigzags, ces carrés, ces arabesques représentent un objet, une idée, une phrase. Écriture ancienne qu'elle communique à de rares initiées, comme à regret — science que son vieil esprit même ne comprend pas très bien, enveloppement de la pensée des peuples disparus...

L'influence de cette vieille femme est salutaire. Beaucoup de calomnies se taisent devant elle ; beaucoup d'apaisement résulte de sa seule présence ; elle s'harmonise avec la tranquillité de l'heure... Car la voici venue, l'heure dorée, l'heure calme, celle qui précède le soir... Les hommes se rapprochent des tentes, qu'ils ont quittées après la prière d'*âasser*. Une douceur divine embellit ces horizons austères, et cette pauvre vie terne de Nomade, si dénuée de jouissance et de confort... Les bavardages se taisent, les ménagères se dispersent en silence, et les petits enfants et les femmes restent immobiles, les yeux demi-clos, le regard perdu dans la

suavité de la paresse, et la négative joie de contempler...

Bientôt ce poudroiement d'or diminuera ses splendeurs. Les touffes de drinn allongent de plus en plus, sur le sable, leurs ombres violettes. Les chèvres bêlent, les chameaux se rapprochent du douar. Voici la minute suprême où le soleil va mourir aux yeux des hommes : les vieux se prosternent, et plusieurs de leurs enfants :

« *La illah ill'Allah, ou Mohammed Ressoul Allah !* »

C'est la prière du *mogh'reb.*

*
* *

L'après-midi ne s'écoule pas toujours aussi dépourvue d'événements. Tantôt — rarement — une caravane passe. Tantôt le *goum* est appelé par le *baïlek* (1): d'où préparatifs, agitation,

(1) Les *goums* sont les milices indigènes que les Nomades fournissent au gouvernement (baïlek), à première réquisition.

tumulte. La naissance des petits chameaux, voire celle d'un petit Nomade, motive aussi des exclamations, des allées et venues. D'autres fois, c'est l'arrivée d'une chanteuse, joueuse de tambourin, bon prétexte aux danses passionnantes; mais rien ne bouleverse le douar comme la mort d'un de ses membres. Je parle ici du bouleversement des habitudes, non de celui des cœurs.

Et même de douar à douar, l'événement se commente et la nouvelle se propage. On part en hâte, à pied ou à chameau, rendre au défunt les derniers devoirs. Les hommes viennent pour « porter le corps », car le Prophète l'a déclaré :

« Chaque pas que vous ferez en portant un « mort vous vaudra la remise de dix péchés, « et le remplacement de chacun de ces péchés « par dix bonnes actions. »

Les femmes viennent pour mêler à la douleur des affligées la sympathie de leur propre douleur. Mais auparavant, si l'on se rencontre entre « non-parents », un peu loin des tentes,

les conversations animées s'engagent. C'est le grand « potinage », cette fois qui s'échange — la chronique de tribu à tribu. Le fils de Moussa-ben-Bachir, des Beni-Merzoug, épouse la fille d'Abdallah-ben-Embarek, des Sidi-Atallah. Le riche Tahar-ben-Salem, des Ouled-Sidi-Zïaïne, répudie sa troisième femme, Rr'gaya; il en conserve encore deux, parle d'en épouser une quatrième — ce qui promet de l'agrément et des commentaires futurs. On s'ennuierait au Désert, si de çà de là n'y survivait la polygamie!

Et soudain, au beau milieu de ces discours très profanes, on arrive à la tente où la « mort blanche » (1) a frappé. Et soudain, les femmes fondent en larmes, crient, s'égratignent à pleins ongles l'épiderme du visage, comme si le deuil de cette famille, parfois presque inconnue, les ravageait de désespoir. Or ce désespoir existe; il est vrai, quoique subit. Le Nomade pleure

(1) *La mort blanche* — mort naturelle, par opposition à la *mort rouge* — mort violente due à la guerre, aux assassinats, aux accidents.

assez rarement, au cours ordinaire de son existence. La Nomade elle-même, à part quelques brefs sanglots de colère ou de jalousie, se montre économe de larmes. Mais sa nature



nerveuse trouve un exutoire à ces lugubres occasions. Elle se roule dans le chagrin ; elle revit les maux qu'elle subit jadis; elle évoque d'avance ceux qu'elle craint de subir. D'autre part, les femmes de la famille éprouvée redoublent leur triste ardeur à chaque personne

qui survient, et c'est un concert impressionnant, comme les hurlements de la mer, un soir de tempête...

— Mon père-mon père ! mon père-mon père !...

Le son monte, s'enfle, vibre, clameur furieuse. Il diminue, puis il augmente, puis il se brise, après un dernier effort, pareil au cri surhumain d'une agonie qui veut lutter... O la passionnante tragédie contenue dans ce vacarme funèbre ! Et qu'elle est bien d'accord avec la nature de ce peuple qui tend ses fibres dans chacun de ses élans — qui s'émeut si peu de temps, mais de façon si intense !...

— Mon père-mon père! Mon père-mon père!...

Ou ma mère ! ou ma sœur ! ou mon époux !... — toujours deux appels à la fois, réunis en un seul mot pour ainsi dire, convulsifs, atteignant l'âme à travers l'oreille. Chacun adresse ces appels variés à ses propres défunts, anciennement ou récemment trépassés. Une *goualla*, chanteuse improvisatrice, mêle à ces clameurs

le son d'un *thebel* (tambourin) et les accents de sa voix traînante.

« Il était l'orgueil de la tente,
« Il était l'ornement du douar,
« Il était le maître du bras,
« Il était l'honneur du ventre qui l'a porté,
« Il avait la prudence du chacal,
« Il avait la force du roi Daoud (David).
« Et la patience de Yob !
« Sa main donnait en secret l'aumône,
« Sa langue était douce,
« Il montrait à ses enfants le vrai chemin d'Allah,
« Il était l'orgueil de la tente,
« Il était l'ornement du douar !...

Ces stances sont coupées par une nouvelle explosion de chagrin. Les femmes de la famille se jettent sur le mort qui repose à terre, enveloppé de sept linceuls si sa fortune a permis ce luxe, et recouvert d'un tapis. Elles se griffent; alors toutes les assistantes se griffent. Elles déchirent leurs vêtements; alors les autres aussi se déchirent ou feignent de se déchirer.

— Mon père-mon père! mon père-mon père!

Les larmes ruissellent, les râles s'étranglent. Parfois de jeunes indifférentes diminuent la force de leurs cris — mais un sursaut les réveille, et toutes repartent, chœur monotone, plus sauvage, j'imagine, que celui des pleureuses antiques, plainte éperdue, affolante, qui s'en va peu à peu s'éteindre dans le grand silence du Désert...

* * *

Ces larmes sont vite séchées. Le deuil pour les étrangers dure à peine un jour. Et le lendemain l'on se remet à filer la laine, à tisser des djerbis, à médire d'Aïcha, femme du Kébir. Ainsi va le monde, même au Sahara — surtout au Sahara, dont le fatalisme voit sans longs regrets les ruines et le néant... Et le soir venu, que l'on ait ri, que l'on ait pleuré, il faut bien recommencer la *kessra* du matin, si l'on veut que les hommes et les petits soupent...

On la recommence donc; avec elle revient son cortège d'histoires, légitime en quelque

sorte celui-là, puisque l'heure traditionnelle en est arrivée. Devant toutes les tentes du douar, autour des feux, les contes enroulent ou



déroulent leurs écheveaux de moquerie ou de rêve. Je vous le dis : Heureux malgré leurs misères les peuples qui savent conter... Heureux les peuples ayant beaucoup d'histoires!...

Car leurs amours brutales en sont cependant embellies, sans qu'ils le sachent ou le veuillent. Car leur robuste sommeil est égayé

par les bouffons et bercé par l'aile voluptueuse des djinns (*djenoune*) et des fées...

Et ceux qui préfèrent des visions plus mystiques les cherchent dans l'espérance des Jardins Célestes, Paradis d'Allah. Et les vieux très pieux les trouvent dans le « *them* », extase, anéantissement de soi, envolement de l'âme loin de son enveloppe mortelle...

Tous dorment à présent, sous les tentes ou sous les étoiles. L'ange-femme est venu dès longtemps clouer de diamants la nuit toute bleue. Seuls les gardiens du feu veillent, et quelques vieillards qui récitent la tardive prière de l'*âacha*.

« Il n'y a de dieu qu'Allah, et Mohammed est le prophète « d'Allah ! »

« Sidna Yob (Job) est la résignation d'Allah !

« Sidna Moussa (Moïse) est la sagesse d'Allah !

« Sidna Daoud (David) est la force d'Allah !

« Sidna Aïssa (Jésus) est le souffle d'Allah !

« Allah est le plus grand ! *Allah aekbar*! »

Puis cette suppliante sourate CXIV, pour

obtenir le courage, pour supporter plus vaillamment les terreurs de la nuit commencante :

« Au nom d'Allah Clément et Miséricordieux,
« Dis : Je cherche un refuge auprès du Seigneur des « hommes,
« Roi des hommes,
« Dieu des hommes,
« Contre la méchanceté de celui qui suggère les mauvaises « pensées et se dérobe,
« Qui souffle le mal dans le cœur des hommes,
« Contre les génies et contre les hommes... »

XVI

AU SOMMET DES CHAMEAUX

(*Tribus Arabes nomades*)

Chameaux du Sahara, qui m'avez secouée à périr sur votre bosse haute et flasque, qui m'avez nourrie de votre chair sans suc et sans saveur, chameaux du Sahara, je veux proclamer vos vertus...

Je veux dire votre endurance, davantage méritoire que celle de vos frères du Nord — car si vous êtes plus laids qu'eux, plus dégingandés, plus galeux, vous êtes moins robustes. Je veux chanter votre célérité... relative, votre proverbiale et paradoxale sobriété. Je louerai le poil de vos maigres toisons, je vanterai le lait de vos chastes compagnes ; je célé-

brerai votre élégante petite queue et la molle largeur de vos sabots.



Mais ensuite, chameaux du Sahara, me permettrez-vous de blâmer votre caractère exécrable? M'autoriserez-vous à vous demander pourquoi votre humeur est si acariâtre, et vos grognements si tonitruants? Pourquoi renâclez-

vous dès qu'on vous charge? Pourquoi rugissez-vous dès qu'on vous décharge? Pourquoi



CHAMEAUX CHARGÉS DE « BOIS DE CHAUFFAGE ».

faites-vous celui qu'on voudrait tuer, chaque fois qu'on passe à votre portée ou qu'on touche d'un seul doigt à votre primitif harnachement?

O chameaux du Sahara, ne me répondez pas que vos qualités vous dispensent d'être ai-

mables, ni que votre sort misérable vous défend d'être gracieux. Cette réplique serait banale. Tous les bourrus pauvres et austères la répètent depuis que le monde est monde... Allah vous bénirait mieux, chameaux, si vous aviez le naseau moins rechigneux et l'âme moins rebelle. Car vous êtes les seules créatures du Désert dont la maigreur soit vraiment inesthétique, comme aussi les seules dont le cœur, après quelques révoltes, ne soit pas — mais pas du tout — résigné...

Cependant, ces réserves exprimées, je reconnais votre « indispensabilité ». Sans vous, chameaux du Sahara, le pays admirable où vous déambulez me resterait la terre inconnue... Petit, bien petit mal, grommelerez-vous ! Assurément, vous eussiez eu en moins le poids d'une voyageuse et de ses bagages. Mais cela n'est rien pour vous, — et je ne pourrais aujourd'hui psalmodier vos louanges. Oui, vos louanges, très sérieusement. Je le répète, vous êtes ceux sans lesquels on ne peut vivre dans les arides plaines de sable, puisque

vous êtes les seuls sans lesquels on ne peut errer...

Vos louanges : vous représentez la voiture, le cheval et la vache à lait du pauvre Nomade. Vous patientez quatre jours privés de manger et huit jours privés de boire. Vous n'en criez pas davantage, vous n'en hurlez pas plus fort... Et vous laissez tondre votre poil brun dont les femmes tissent le toit de leurs demeures.

Comment, reconnaissant tout ceci, irai-je vous chercher querelle pour quelques vétilles encore ?... Parce que vous êtes sales, par exemple, et que vous sentez mauvais ?... Il est trop certain que vous préféreriez, au choix, sentir bon. Alléguerai-je aussi les cas où vous perdez la tête, où vous devenez, oserai-je dire, *mabouls*, (selon l'expression classique) ? Livrés à cet état mental, vous affolez vos confrères, et soudain, voyageurs ou colis vont baiser plutôt rudement le sol sans gazon...

Non, non, je n'insisterai pas sur vos fautes ! L'homme n'est pas parfait ; ni le chameau... Je préfère voir en vous les humbles martyrs

que si souvent vous êtes, victimes d'un climat néfaste et de la dureté des humains. Vous périssez toujours à la tâche — et peut-être, qui sait?... la maussaderie qu'on vous reproche est-elle un pressentiment de votre agonie solitaire, là-bas, très loin, quand les *sokhrars* ingrats vous abandonneront pour vous laisser mourir...

Une grande pitié, pensant à vous, envahit mon être. Je vous estime et j'arrive à vous aimer.

C'est pourquoi, chameaux du Sahara qui m'avez nourrie de votre chair sans saveur, qui m'avez secouée sur votre bosse haute et flasque, c'est pourquoi je veux célébrer vos vertus...



Avec les chameaux ballotants, la caravane est partie dès l'aube. Le réveil eut lieu bien avant les premières lueurs de l'Orient : car le chargement des bêtes est chose longue et

minutieuse, — puis il y avait la prière, — puis il y avait le *caouah*... Enfin, péniblement, lentement, par secousses désarticulées, vous avez, ô chameaux, dressé votre vilain cou et



vos interminables jambes. Et, fragment à fragment, le convoi s'est ébranlé.

Convoi de dattes, je suppose, qui s'en va du M'zab à El-Goléa. Les hommes du douar ont joyeusement laissé leurs tentes sous la garde d'Allah puissant et de quelques *anciens*. Joyeusement ils sont venus (vous poussant devant, chameaux), prendre les *tellis* de dattes chez le

riche vieux M'zabite. Et maintenant joyeusement ils marchent, songeant au bénéfice du voyage, et croyant déjà frôler de leurs mains grossières la *malefa* de soie, les colliers bruissants d'une danseuse — celles qu'ils convoitent, celle que redoute leur femme et pour laquelle ils sortent du « sentier droit »...

Et le chef de la caravane, juché sur l'une de vos charges, brinqueballant au-dessus du bât, au-dessus des sacs, calcule et songe... Il lui restera, son impôt payé, à peine de quoi se procurer certain mulet qu'il ambitionne. Les plaisirs?... Hélas! il fuit maintenant les belles prostituées, les « fassedett » alliciantes... Ce n'est point que les neiges soient tombées dans le jardin de sa jeunesse : il n'en est pas encore là et songe au contraire à prendre bientôt une femme légitime — ce sera sa onzième — pour remplacer sa répudiée. Mais son âge mûrissant redoute le péché, dangereux au salut des hommes... Il atteint cette période où le musulman devient vertueux, par crainte de perdre l'entrée des Paradis... Cependant quelle tenta-

tion, quels combats, quels regrets ! Combien Allah se montre sévère, d'imposer une privation telle, d'exiger la continence du fidèle qui veut suivre la Voie !...

Vous l'entendez soupirer, chameaux, le brave chef de caravane... Mais très vite il se reprend, il se résigne... Il s'en veut même d'avoir douté des bontés du Tout-Puissant. « Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?... » Il récite toute cette sourate, et son esprit reprend goût à la vie, si savoureuse lorsqu'on est libre, libre dans le grand *Sah'ra* comme le vent du Sud et comme le vent du Nord.

— En avant, les chameaux ! *Ouche ! ouche ! Emchi !...*

La caravane poursuit jusqu'au « *mogh'reb* » sa route éparpillée, de touffe en touffe, de broutements en broutements. Elle s'égrène en chapelet, elle s'élargit en front de troupe, elle ondule vers son but, long serpent que rien ne lasse et qui campera, semble-t-il, uniquement parce qu'il faut camper.

Puis elle repartira dès l'aube, avec les chameaux ballotants...

*
* *

Vous êtes les soutiens du commerce, ô chameaux ! Vous êtes aussi les agiles courriers des missions pressantes, et quatre-vingt kilomètres au trot — quel trot ! — ne vous font pas peur. Mais où votre rôle est plus touchant, votre aide plus intime, c'est quand le douar entier se déplace, hommes, femmes, enfants, voulant de nouveaux horizons autour de nouveaux pâturages. — Alors vous devenez porteurs du trésor sacré, des pénates nomades, et vous faites partie, vraiment, de la famille saharienne...

Race errante... qui nous dévoilera tout ce que ces deux mots renferment d'inexplicable, d'incompréhensible et de mystérieux ? J'ai cherché la solution de l'énigme, autrefois, chez le Tziganes des plaines de Hongrie, et main-

tenant ici, je la cherche encore sans plus de succès... Il me paraît que les larges étendues nous invitent au voyage... Pourtant des peuples occupent, en bien des points du globe, des landes sans bornes, et ces peuples n'errent point. Ces peuples sont pauvres, et ils demeurent; ils manquent de nourriture pour leurs enfants ou leurs bestiaux, et ils demeurent; ils gagneraient à échanger loin de leur maison leurs produits, et ils demeurent. En eux est chevillé l'amour du sol toujours le même; comme dans la race errante, le besoin du sol toujours nouveau...

Toujours nouveau, mais identique. Et voilà le problème insoluble de plus en plus. Pourquoi l'Arabe du Désert, qui connaissait l'existence des pays cultivables au Nord de sa contrée, n'a-t-il jamais essayé de s'y établir? Bien mieux, pourquoi, les ayant souvent conquises, ces terres fécondes, ou les ayant pillées et ravagées, n'a-t-il jamais fait le moindre effort au but de les conserver?... Paresse, incurie ne sont pas le réel mobile d'un détachement si singulier;

l'Arabe du Sud est capable de travail, même énergique. La vérité, c'est qu'il veut errer, ou plutôt une force inconnue, supérieure à lui-même, *veut qu'il erre...*

Et je le sens, si je ne le comprends guère : la Beauté grandiose du Désert empêche ceux qui l'ont vécue de rêver des beautés différentes d'elle... Je sens qu'aller de sables en sables, et revenir aux anciens parages, sans refouler ses propres traces, c'est *vivre* la Beauté en quelque sorte... Oui, cela, je le sens, si je ne le comprends pas...

Chameaux du Sahara, Sphynx grognons, je ne puis décidément résoudre ce logogriphe — ni tous les autres que vous semblez nous poser. Aussi, laissant cette question, nous allons retrouver les bonnes gens qui grâce à vous se déplacent, — les Nomades de notre douar. Et nous aurons vu, d'un seul coup, le déplacement de tous les douars, puisque les mœurs de ces solitudes sont partout les mêmes, et leurs usages toujours constants.

Ne croyez pas (ici je ne parle pas aux cha-

meaux, mais à mes frères et à mes sœurs, les hommes et les femmes d'Europe) ne croyez pas



Bassour en marche.

que le Nomade parte sans un but. Mais ne croyez pas non plus qu'à ce but, distant de trois, quatre cents kilomètres et davantage, le Nomade se rende comme nous le ferions, en ne

s'arrêtant que le moins possible. Point !... On campe au cours de la route, on s'installe pour deux jours et l'on en reste quinze. L'on s'arrête sous les murs des villes du M'zab, puis sous ceux des ksour de l'Oued M'zi. Et c'est cela qui est errer : notre méthode, à nous, stupides, c'est banalement voyager...

Assistons au départ de cette petite fraction commandée par le *kébir* avare dont nous avons ouï les torts dernièrement, — et ceux de son épouse Aïcha la décriée. — Le douar, ordinairement calme, est animé d'un grouillement de fourmilière. Certes les colonies de termites, qu'ont rencontrées les explorateurs dans les contrées équatoriales, doivent offrir un coup d'œil semblable quand elles se décident à quitter leur termitière provisoire. — « Ya Mohamed ! ya Bachir ! ya Bouhaousse ! *arroua ! fissa !...* » Et le clan des ménagères est plus affairé encore. — « *Rebbi Sidi !* Seigneur mon Dieu ! ah, n'oublions rien ! J'ai perdu ceci, j'ai perdu cela ! Attachez bien le *bassour !* Et le *caouah* qui se refuse à bouillir !

Ya Kérah ! ! ! ya Messaouda ! ya Rraïra ! ya Mabrouka !... O grand Sidi Abd-el-Khader !... »

On démonte les habitations. Il faut les voir, ces tentes, une fois les piquets du pourtour enlevés, osciller sur la perche centrale, comme prises de délire ou secouées par un tremblement de terre.... — « Ya Fatmah ! — ya Mabrouka !... » La voix des femmes qui s'évertuent là-dessous, n'arrive qu'étouffée, indistincte. Et finalement le vaste tissu s'abat, d'un seul écroulement inerte, pareil à la chute affalée des oiseaux morts...

Alors, sur vos échines (cette fois, c'est bien à vous que je parle derechef, ô chameaux du Sahara !), sur vos échines où la bosse fait coussin, des objets sans nom s'accumulent. Sans nom, sans couleur, sans forme... Et parfois, au sommet du tout, se perchent quelques vénérables patriarches : les très, très vieux, les ancêtres gâteux et respectés. Quant aux femmes jeunes, elles s'entassent, avec les enfants, dans le *bassour*, ce palanquin de bran-

ches tordues au feu, et recouvert de *malefas* rouges, violettes, roses, flamboyantes voiles d'une barque fantasque, sujette au tangage et au roulis...

Car si l'on vous a nommés « vaisseaux du Désert », ô chameaux, ce fut en connaissance ou en prévision du *bassour*, nacelle tellement à jour qu'elle n'est que jours, habillés d'étoffes, — cabine mal fixée à votre bât, si peu fixe lui-même. Le mal de mer en résulte pour qui n'a pas l'estomac solide. Et je ne souhaite à mes ennemis (au cas où j'en aurais, ce que j'ignore) aucun supplice plus vengeur qu'une cinquantaine de lieues dans ce préhistorique moyen de transport !... O le pauvre, le pauvre ennemi !... Plaignez-le, chameaux du Sahara...

Mais les femmes arabes sont fières de subir ce martyre : par suite des usages, il équivaut à une proclamation de jeunesse et de beauté. Souffrir afin de passer pour jolie, afin de sentir chatouillée sa vanité, rien de plus naturel et peut-être rien de plus doux. Les

vieilles du douar, dépourvues de ces préjugés qu'elles perdirent en même temps que leurs ultimes attraits, trottent derrière, auprès des hommes. Il leur semblerait inconvenant de monter dans le bassour, même si la fatigue les accable. — « Par Allah sur toi, ô mon fils, me prends-tu pour une fiancée ?... »

Elles trottinent, les vieilles, dans le sable chaud. Et tout ce douar en marche, les chameaux de faix et les bassours (un par tente au moins), et les bonnes femmes, et les bourriquots, et les jeunes garçons menant les chèvres, et les hommes de divers âges, tout ce douar en marche s'avance allégrement, espérant de nouveaux pâturages au bout de nouveaux horizons... Vous partagez cette espérance, ô chameaux, porteurs du trésor sacré, des pénates nomades, et vous faites alors partie, vraiment, de la famille saharienne...

*
* *

Vous êtes les évocateurs d'impressions, de souvenirs et de rêves.

Le chant mélancolique des hommes qui vous conduisent frémit comme une caresse au travers de l'air pur. Et quand vient s'y marier le rythme syncopé des flûtes grêles, alors le Désert même semble chanter...

Vous êtes les évocateurs d'impressions, de souvenirs et de rêves.

Les femmes s'accoutument à votre balancement si pénible. Pelotonnées dans le bassour, elles arrivent — chose invraisemblable — à moudre entre leurs genoux la farine pour la *kessra* du soir. El le bruit charmant du moulin fait la basse du chant des *sokhars*... Et la pensée puérile et fugace des meunières se développe, se renouvelle, élargie par la vastitude mouvante des lointains. .

Du bonheur est ainsi créé, grâce à vous,

évocateurs d'impressions, de souvenirs et de rêves...

Elles revoient les jours heureux des déplacements de l'enfance. Elles retrouvent un peu



de l'orgueil et de l'émoi qui les domina, quand le bassour nuptial les emmena de la tente du père à la tente de l'époux... La poudre qui «parlait» ce jour-là noyait les contours de sa grisante fumée, pareille à des lambeaux de nuages. Mais le paysage était celui-ci, ou celui-

là peut-être... Cette dune ondulait, cette roche ardait, couleur de feu sous le soleil intense... Puis, la nuit tombée, sous le clair de lune, scintillait au milieu des sables cet oued argenté...

Vous demeurez les évocateurs d'impressions, de souvenirs et de rêves... C'est pourquoi, chameaux du Sahara qui m'avez nourrie de votre chair sans saveur, qui m'avez secouée sur votre bosse haute et flasque — c'est pourquoi je veux célébrer vos vertus...

XVII

LES « IDÉES » SAHARIENNES

« Idées » de femmes, goûts de créatures instinctives, opinions d'esprits ignorants, croyances de cervelles légères, superstitions d'âmes puériles et convulsées par l'au-delà : je me demande si je les ai bien fait comprendre, ces traits dont la réunion donne « l'éternel féminin » du Désert ?...

Le Prophète, en éloignant la musulmane de tout exercice du culte, a fait d'elle un être inférieur qui *se sait* inférieur. Et seules ici les épouses de Caïds, d'Aghas, de Chériffs (puis d'autre part, il faut le reconnaître, les courtisanes) se ressouviennent encore un peu de leurs aïeules lointaines, de celles qui furent intellectuelles, au temps de la belle vie arabe — avant Mahomet...

Ère de pauvreté déjà, mais qu'embellissait l'éveil des esprits... Éclosion de lyrisme, de chants amoureux parmi les sables du Néfoud, près des sources du Hedjaz, partout, en Arabie, en Mésopotamie, en Égypte, où les pères de celles d'aujourd'hui se déplaçaient alors. Les « sept poèmes dorés », choisis parmi les plus beaux, demeuraient exposés à l'admiration des foules entre les murailles de la divine Kâabah, construite par Adam et reconstruite par Abraham (1). Et les femmes, chevaleresquement adulées, se distinguaient au milieu des auteurs réputés. Devant elles on joutait à coups de vers sonores; elles étaient dispensatrices des prix accordés aux vainqueurs.

Mahomet vint, réussit dans ses ambitions religieuses : tout fut changé.

Il chassa de la Kâabah les 360 dieux qu'y rassemblait la piété diverse des familles, pour faire place à son Dieu unique, Allah. Théolo-

(1) Ce monument célèbre existe à la Mecque, où la dévotion des fidèles le protège au moyen d'une immense housse de drap.

giquement, c'était un progrès indéniable. Mais poétiquement, ce fut un désastre. Je parle de cette poésie latente que traînait derrière soi chacun de ces vieux cultes, celui du Jéhovah



Femme de Caïd en négligé.

des Hébreux, celui de Mithra, si brillant d'éclat solaire, et la mystérieuse Isis et Sérapis le puissant, et la déesse Mylittha, cruelle et douce Vénus asiatique, et les dieux de Tyr et de Carthage, Baal-Haman, Beldir, Bakax, Ifrù, le Pan des régions occidentales — et ceux qu'on adorait sous la forme des pierres et sous celle

des fruits. Tous étaient venus à la Kâabah, amenant même avec eux les croyances des brahmines et jusqu'au nom de Jésus. Tous s'enfirent. Avec eux s'en alla quelque chose d'indéfinissable, un élan d'esprit, une gloire intérieure que ne remplaça point la violente gloire conquérante des siècles d'après.

Et sous le pesant manteau de l'Islam périt aussi la liberté, l'intelligence de la femme. Mahomet passe pour avoir amélioré le sort de celle-ci. Erreur profonde. Qu'a-t-il décrété la concernant? Que lui dicta là-dessus l'ange Gabriel?

1°. — Une réglementation de l'héritage, ne faisant en somme qu'unifier les coutumes régnantes ;

2°. — Que la femme n'a point d'âme, ou du moins que son âme n'est pas assimilable à celle de l'homme. Théorie juste peut-être et qui dès lors, le devint de plus en plus ; seulement toute vérité n'est pas bonne à proclamer ;

3°. — Que le nombre des épouses légitimes ne dépassera jamais quatre (avec les esclaves en sus, selon le caprice).

4°. — Que les pères n'auront plus le droit d'enterrer les filles vivantes, au jour de leur naissance.

J'en suis convaincue, m'appuyant sur des textes : ces inhumations... précipitées demeuraient fort rares. Et quant à la fixation du nombre des épouses, elle avait pour but le ménagement physique et moral du sexe puissant plutôt que de l'autre. Car vivre avec trois rivales légitimes ou cinq, le désavantage — si toutefois c'en est un — paraît à peu près le même. Je ne vois donc pas bien clairement ce que Mahomet innova *pour* la femme ; en revanche ce qu'il légiféra *contre* elle est évident. Il l'enveloppa dans des voiles, la séquestra, lui défendit, on s'en souvient, les pratiques religieuses, bref la sépara de l'esprit des hommes comme il l'avait séparée de leur âme... Il l'*étouffa*, comme il avait étouffé la voix des poètes et de ceux qui composaient les romans d'amour : « Ce sont des fous insensés que le diable inspire : *ils disent ce qu'ils ne font pas !* » (Koran.)

Belle remarque d'un marchand qui gagna le cœur de la grosse Khadidja en sachant répéter : « deux et deux, quatre... »

*
* *

Je parlais tout à l'heure de polygamie. Les motifs la diminuant au Sahara, la supprimant presque aujourd'hui sont multiples, ardus à démêler, et leur explication, même sommaire, dépasserait le cadre de cet ouvrage — car il y faudrait l'étude des « hommes », et non plus de leurs compagnes. Mais une question nous revient de droit :

Que pense la femme saharienne de l'actuel état des choses ?

Elle en pense, selon le vent qui souffle, beaucoup de mal et beaucoup de bien ; ou plutôt sa pensée fugace s'extériorise en sensations, tour à tour optimistes, ou pessimistes auxquelles elle se livre avec l'emportement résigné, le coup de passion farouche et peu durable qui fait l'originalité de son caractère.

Jalouse comme elle l'est par orgueil et par sensualisme, la femme ne juge pas la monogamie assez généralement établie pour qu'en résulte la parfaite sécurité. D'où un continuel qui-vive, une peur des événements futurs, un grand respect (apparent) du sentier droit. D'où aussi la gloriole d'être l'épouse unique, vanité satisfaite dont ses jours sont embellis.

Les rivales officielles, les co-épousées, n'ont pas seules le privilège d'exciter la jalousie. Celle-ci se manifeste contre les *fassedett*, les odieuses « corrompues », les « femmes du gouvernement » (*en n'ssa el baïlek*), dans les bras desquelles les maris s'en vont oublier leurs devoirs et perdre leurs *douros*. « Horreur !... Abomination de la désolation !.... Mal audacieux qu'Allah veuille confondre !... »

Et les langues des *vertueuses* s'escriment, acérées, tant qu'on se trouve « entre soi », c'est-à-dire entre amies du même âge. Car si quelque mère approche du groupe, ou quelque parente respectable, on met au discours une sourdine. Et si cette dernière sur-

venue est une antique aïeule, alors on se tait tout à fait sur le sujet scabreux dont les oreilles de la vieillesse sainte doivent être préservées (que le Prophète les bénisse, et les douze amis du Prophète, et les anges Azraïl et Djébril ! — *Amen*).

Mais le concert recommence (1) dès que la vénérable grand'mère a tourné les talons :

— Maudite soit-elle, la corrompue, fille de chienne ! Que son tombeau soit égaré au moment de sa mort ! Que le Seigneur la rende pareille à la poignée de la porte : elle couchera toujours dehors ! »

Les épouses de chefs, les « dames » du Désert évitent ces excès de langage contraires à l'élégance et au bon ton. Cependant, davantage que les femmes du commun, elles souffrent de

(1) D'ailleurs ces mêmes femmes irritées font le meilleur accueil aux courtisanes retirées des affaires, et souvent les maris, plus remplis de préjugés, doivent intervenir pour mettre obstacle à des amitiés qui leur déplaisent — obstacle peu sérieux du reste, qu'on tourne en citant deux proverbes : « Ordre de mari, ordre non suivi ». — « *Il* ne le sait pas, c'est comme si ce n'était pas ».

la polygamie ou du délaissement en faveur des prostituées. Leur civilisation un peu plus marquée ne sert qu'à leur enlever la faculté du bonheur. Elles n'ont pas, comme la prolétaire



LE RÔTI EN PLEIN VENT.

ou la femme sans prétentions, de vie propre, individuelle. Pas de causeries ni de querelles, pas de commérages, pas de travaux : l'oisiveté seule leur reste, distraite à peine çà et là par une *dhiffa* (repas d'hospitalité) qu'offre le mari, et dont elles dirigent de loin les apprêts.

Et comme ce sont des hommes qui servent, qui s'empressent autour des hôtes, qui surveillent le rôti fait en plein vent, il manque même aux tristes séquestrées l'agrément des rapports bavards de servantes...

Certaines (1) sont très intelligentes sans aller jusqu'à être instruites ; mais elles ont peu l'occasion d'utiliser leurs facultés, sauf si le destin les rend veuves avec un fils mineur, héritier du titre de son père. Leurs jours passent, monotones et moroses, dans la grande tente ornée de tapis, doublée d'étoffes aux couleurs de vitraux. Les parfums les stupéfient, l'ennui les enlise peu à peu, et la volupté qui les secoue parfois ressemble à celle de sultanes orgueilleuses plutôt qu'à celle des libres énamourées, vierges folles, répudiées folles, épouses folles qui palpitent au grand Sahara.

Car l'idée de l'amour, sensuel, précis et bref, l'amour qu'on chante, l'amour des conteurs

(1) Le nombre des « dames » du Sahara est extrêmement restreint.

arabes et celui des *Mille Nuits et une Nuit*, émancipe hors des convenances plus d'une qui n'est ainsi ni vertueuse, ni courtisane... — quelque chose entre les deux, qu'on n'estime pas, mais à qui l'on ne témoigne pas de mépris. Chaque *ksar* en possède de cette variété, et chaque tribu. Pour elles, comme en Arabie du temps de Salomon, le chant de la Sulamite est le vrai chant d'amour :

« J'ai cherché sur ma couche celui qu'aime « mon âme et je ne l'ai point trouvé...

« Je me lèverai maintenant et je chercherai « dans les rues et les places celui qu'aime « mon âme. Je l'ai cherché et je ne l'ai point « trouvé...

« Le guet qui faisait la ronde (1) m'a ren- « contrée : N'avez-vous point vu celui qu'aime « mon âme ?...

« A peine les avais-je passés que je trouvai « celui qu'aime mon âme. Je l'ai pris et je ne

(1) La garde de nuit demeure en usage partout, au ksar ou au douar.

« le lâcherai point que je ne l'aie mené à la
« maison de ma mère, et dans la chambre qui
« me vient de celle qui m'a conçue... »

*
* *

On m'a souvent demandé quelle influence avait exercée sur les femmes du Sahara l'approche des idées françaises : cette influence est nulle jusqu'à présent. En fait d'idées nouvelles je n'ai pu constater que des idées *sur* les Français ou *sur* les inventions françaises — ce qui ne modifie point la cérébration personnelle des cellules les produisant.

L'horreur de la photographie, dont j'ai tant souffert, qui m'a obligée à tant de ruses extraordinaires, résulte de ces idées, sans compter la certitude du péché (Mahomet défend de reproduire la figure humaine). L'objectif, c'est l'ennemi ! Les sokhars de caravane, venus du Nord, l'ont si bien décrit qu'on le soupçonne en tout objet inconnu. La femme lui attribue

« le mauvais œil » ; elle se persuade, de plus, « qu'au vu de son portrait, on viendra l'enlever « de force *(bessif)* pour peupler les harems de « Paris » (textuel).

Cette même femme a d'autres convictions, françaises encore, mais sans aucun rapport avec la terrible photographie.

Par exemple, elle le sait : les *Roumis* d'Algérie, de Laghouat, de Tuggurt, officiers, fonctionnaires, marchands, ont été transbordés si loin de leur pays en punition de grands crimes ; tous sont des coupables, victimes de l'autorité judiciaire et de la rélégation.

Autre foi générale, contradictoire : le Gouvernement français fait de l'or à volonté. Entendez bien : il produit cet or, il le tire du néant, grâce à quelque recette magique. Puis il (le gouvernement) le distribue entre ses fonctionnaires, profusément, sans compter. Ceux-ci n'ont même pas la peine de le demander. Les millions leur arrivent, limités seulement par les difficultés du transport.

Les femmes des ksour, les nomades Larbâa,

les plus proches enfin de notre influence, se sont forgé une opinion sur la femme française : opinion déplorable, naturellement. Selon elles, la Française, absolument dépravée au moral, effrontée, ridiculement émancipée, n'est que trop complète au physique: car elle ne s'épile point ! ! ! De là provient, selon les matrones arabes, la stérilité de beaucoup de mariages *roumis*. « Allah, dit le Koran, vous a donné une source en vos pères et un réceptacle en vos mères... » Or, Fatma, Zorah, Kérah, El-Hadja vous l'expliqueront: la fâcheuse négligence pileuse des infidèles nuit, sans conteste, au possible puisement...

Les femmes des tribus plus distantes ne possèdent pas ces informations. Leur ignorance du peuple vainqueur est immense. Je me souviens qu'un jour, entrant sous un toit informe, aux environs de Ouargla, la maîtresse de maison m'accueillit par des cris aigus et tous les signes extérieurs du plus violent effroi. Surprise de pareille aventure dans un pays aimable, je tâchai de la calmer. « Ne

m'approche pas, proférait-elle, ô *rajel*, ô diable ! Elle me prenait pour un homme, malgré mon costume bien féminin... Oui, l'infortunée, et même elle me fit un aveu, lorsque sa vertu se sentit remise d'une alarme si chaude. Elle croyait jusqu'à ce jour « que dans leur pays les Roumis n'avaient pas de femmes ; en un mot, que l'espèce féminine *n'existait pas* chez les races autres que celles du Sahara ! » Tout en parlant, du coin de l'œil elle me surveillait, mal rassurée, comme nous le serions en tête à tête avec une bête inconnue, peut-être féroce...

*
* *

Sans culte suivi, sans religion proprement dite, l'idée religieuse domine cependant la femme saharienne, rien que par le contact du fanatisme des hommes. Mais cette idée prend la forme angoissée dont a frémi le peuple de

la Grèce très ancienne... Et lorsque vieilles et jeunes, en cachette des maris et des fils, s'en vont porter une offrande au monceau de pierres signalant les traces d'un saint marabout, lorsqu'elles sacrifient un coq pour calmer une divinité inconnue d'elles, lorsqu'elles accrochent aux broussailles voisines des lambeaux de leur robe, il y a chez elles la peur, la peur immense d'un Destin redoutable, sentiment tout à fait opposé à celui du *Mektoub*.

Cependant, tous deux se casent, je ne sais comment, dans leur tête, — de même que se mélangent en elles la gaieté presque insouciante, l'orgueil fébrile, le calme mélancolique, contemplatif — et le nervosisme qui s'approche parfois de l'hystérie, de la folie même...

Toute la nature leur semble animée par un monde invisible, une légion d'êtres merveilleux : les éfrits, les djinns (*djenoune*), les ogres, les vampires, les démons et même les anges, dont le concours n'est pas toujours exempt des pièges... Et la *Tessouira*, cette goule, cette âme des morts assassinés

qui veut entraîner les vivants jusqu'en son tombeau !...

Mais le djinn surtout joue le rôle le plus



Jeune Chaanbïya en atours.

fréquent, le plus actif. Comme le lutin des montagnards d'Ecosse, il est le génie familier du foyer, tantôt bon, plus souvent malicieux, brisant les pots, brouillant la laine, se vengeant

du dédain par une jambe qu'il fait casser, ou par le viol de la femme méprisante ! Et presque tous les usages sahariens, dès qu'ils nous semblent bizarres, le sont pour complaire ou pour ne pas déplaire aux *djenoune*...

On ferait un gros volume, et peut-être plusieurs, des légendes superstitieuses et des croyances au surnaturel. Joignez-y la foi aux devins, aux augures, aux amulettes, aux « charmes », aux philtres qui donnent le désir, telle la cervelle d'hyène, puis aux philtres qui réfrigèrent, telle l'herbe *serouane*, dont le contact rend *bih-fih* (instantanément) de glace l'amoureux le plus embrasé.

Sur l'eau précieuse et l'usage de l'eau, les « idées » sahariennes sont très nombreuses. J'en ai cité quelques-unes déjà, et l'on sait l'importance religieuse accordée aux ablutions, aux purifications. Pendant les périodes de deuil, si longues soient-elles, personne ne se lave ; il ne faut même plus rouler le couss-couss, ni pétrir la glaise des poteries, car les doigts seraient souillés par l'humidité mal-

séante. Du reste, en aucun temps, les femmes n'abusent de l'eau; elles prennent, peu à peu, l'habitude de sa fréquente privation forcée — et je me demande si, *à leur place*, ceux ou celles qui les critiquent seraient beaucoup plus propres qu'elles...

L'Orient comprend assez mal (ici, c'est l'Orient émigré) la nécessité des fréquentes toilettes. Une belle chevelure est faite pour être admirée, bien plus que pour être peignée. Croyez-vous que les anges Harout et Marout, si beaux, aujourd'hui damnés, refaisaient à chaque instant les boucles de leur coiffure ?

... « Au lieu de soins frivoles, demande pardon à ton Seigneur, et certes il aime à pardonner !... »

La médecine domestique aussi connaît la superstition. On bénit les souffrances, salutaires pour l'âme : « Lorsqu'un homme (ou une femme) est malade plus de trois jours, ses péchés lui sont remis. Allah dit à l'ange de gauche : «Cesse d'écrire ses mauvaises actions.»

Et il dit à l'ange de droite : « Ecris ses bonnes « actions plus belles qu'elles ne le sont. »

A côté de cela prennent place les traditions, gracieuses ou mélancoliques ou magiques, innombrables. On les répète, on s'en nourrit, on s'y complaît. On évoque la Nuit secrète où la terre s'entr'ouvre, et les légendes des roses, des étoiles filantes, des papillons, du lotus indiquant l'approche des Paradis. On prête à chaque animal un langage, une plainte à chaque oiseau. L'effroi se mêle encore à ces imaginations, et les âmes se troublent en écoutant le hibou qui demande du sang, ou la chouette quand elle apporte la crainte au cœur des mères. Pauvre chouette ! Jadis, son fils, nommé Yakoub, est parti pour un long voyage, et jamais n'est revenu. La chouette l'appelle, l'attend toujours :

« *Rebïa ja ou la Yakoub !*
« Le printemps revient, et non pas Yakoub ! Yakoub !
« L'été revient et non pas Yakoub ! Yakoub !
« Yakoub ! Yakoub ! »

Par excès de chagrin, son cri reste rare : la

douleur concentrée se tait le plus souvent. Mais ses clameurs retentissent malgré elle, pendant les nuits orageuses : car elle songe aux dangers que doit alors courir son Yakoub :

« Yakoub ! Yakoub ! »

*
* *

Bref, contradiction d'allures, contradiction de sentiments, de sensations, c'est avec la puérilité ce qui domine chez les Sahariennes, ce qui marque tous leurs actes, même la danse (1) dont elles sont insatiables. Entre les tasses de thé et les propos indécents, elles se livrent tantôt à des contorsions peu chastes, tantôt à des rigidités de statue, tandis que les

(1) J'ai parlé naguère de la danse, à propos des femmes de Ouargla. Mais le goût de ce plaisir règne partout au Sahara. Les femmes se donnent les unes aux autres le spectacle de pas beaucoup moins pudiques que ceux des courtisanes, moins gracieux aussi, et dont la grivoiserie peut aller jusqu'à l'impudeur.

« regardantes » affectent des airs détachés, ou passionnés, ou polis, ou dédaigneux. Elles paraissent vouloir, loin des hommes, étudier ce qui pourra plaire aux sens ou à l'imagination de ces derniers. Un souci voluptueux (parfois à leur insu) les occupe — une instinctive recherche d'érotique idéal, qui se manifeste aussi dans leur parure et dans leurs parfums...

Plaire, plaire !... Et si peu souvent, et pour si peu d'êtres de l'autre sexe, avoir l'occasion de plaire !... Cependant elles accumulent les vêtements brillants, amas superposés qui délectent les maris, les amants, dans un pays où l'art de séduire ignore les décolletages. Brocarts de soie, tulles pailletés, tissus d'or ou d'argent, vrais ou faux, tombent droit — gaînes scintillantes, mystérieuses enveloppes des charmes cachés. Et ce miroitement métallique, cet « habillement d'or », c'est tellement bien la condensation du rêve des races, tellement la synthèse des confus mirages, surgis des sables chauffés, que les visions de génies, d'anges, de fantômes, n'ont pas

d'autre luxe, infernal ou divin; les Paradis ne promettent rien au delà, pour récompenser les fidèles...

Hiératiques draperies, portées déjà par les



épouses, sous la tente mobile et sacrée de la famille patriarcale, aux temps abolis... Immuables formes, immuables lignes, partout en usage, aujourd'hui encore, quand le mauvais goût du Nord n'a pas touché la tradition. Immuables... quelle force dans ce mot! Les mêmes femmes, depuis tant de siècles,

éveillent le désir des mêmes hommes par l'attrait des mêmes ornements. Les mêmes femmes, de jeunesse éternelle, faite de la fleur successive des rapides générations. Ainsi le flot pousse le flot — et la vague remplace la vague — et la lumière et la couleur et la nuance ont la même saveur pour les yeux d'à présent que pour ceux qui naîtront et pour ceux qui sont morts...

FIN

TABLE DES CHAPITRES

2577. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00975 4587

